Traduit de Portugais vers Français - www.onlinedoctranslator.com

O Livro dos Espíritos e sua tradição histórica e lendária



Canuto Abreu

LUZ ESPÍRITA
www.luzespirita.org.br

LE LIVRE DES ESPRITS ET SA TRADITION HISTORIQUE ET LÉGENDAIRE

Canut d'Abreu

Version numérisée en 2017

Distribution en ligne :

www.luzespirita.org.br

LUZ ESPÍRITA
www.luzespirita.org.br

Résumé

Notes biographiques de l'auteur- page. 4

Avant-propos -***Un siècle plus tard !***-p. 7

Chapitre 1- page. 13
Chapitre 2- page. 23
Chapitre 3- page. 35
Chapitre 4- page. 48
Chapitre 5- page. 59
Chapitre 6- page. 78
Chapitre 7- page. 89
Chapitre 8- page. 103
Chapitre 9- page. 117
Chapitre 10- page. 124

Notes biographiques de l'auteur

Dr Carlos Alberto Quirino Ferreira de Castro Cotti

LE**Dr Silvino Canuto de Abreu**[1]est né à Taubaté, État de São Paulo, le 19 janvier 1892, et décédé à São Paulo, capitale de l'État, le 2 mai 1980.

À Taubaté, où il est né, de parents brésiliens installés dans la région de São Paulo grâce à leurs ancêtres, il a étudié dès l'âge de cinq ans avec des professeurs stricts, parmi lesquels les docteurs Antonio Quirino de Souza e Castro, Euzébio da Câmara Leal, Gastão da Câmara Leal et Monsenhor Nascimento Castro, célèbres éducateurs de Taubaté. À l'âge de 15 ans, il termine les cours préparatoires au Ginásio Nogueira da Gama de Jacareí, dans l'État de São Paulo, où fréquentent nombre de ses intellectuels contemporains.

À l'âge de 17 ans, il est diplômé en pharmacie de la Faculté de médecine de Rio de Janeiro, où il a également suivi le cursus médical. Il est diplômé en droit de l'ancienne École des sciences juridiques et sociales, aujourd'hui la Faculté de droit de l'Université de Rio de Janeiro. Il perfectionne ses connaissances générales en France, où il étudie la théologie et les sciences religieuses. Il a voyagé presque partout dans le monde et, autodidacte, a acquis la maîtrise de plusieurs langues, consacrant un temps particulier à l'étude du grec, de l'hébreu et de l'araméen.

Dans le domaine juridique auquel il s'est consacré en tant que professionnel, il a commencé à exercer le droit à l'âge de 22 ans, au sein du Département Contentieux de la Banco Hipotecário do Brasil et de la Caisse Commerciale et Industrieille, à Paris, aux côtés de Francisco de Castro, Rivadavia Correa, Afrânio de Meio Franco et d'autres avocats renommés, sous la direction consultative de Rui Barbosa, Clovis Bevilácqua, Alfredo Bernardes et d'autres. Il se spécialise en droit commercial, bancaire et économique, travaillant avec Carvalho Mendonça, à la Banco do Brasil, jusqu'en 1932.

---

[1]Nous avons trouvé le nom du personnage susmentionné orthographié dans les deux versions :**Silvino Canuto Abreu**et **Silvino Canuto d'Abreu**. N'étant pas sûr du nom officiel, nous avons opté pour la première version, notamment en

Précurseur parmi nous des idées sociales qui étaient discutées dans d'autres pays, il les a propagées comme chroniqueur et conférencier, rédigeant plusieurs avant-projets, dont certains ont été transformés en lois. Il a exercé plusieurs fonctions privées pour le gouvernement fédéral, examinant les lois commerciales et du travail et collaborant intensivement à leur élaboration. Il a travaillé à résoudre les problèmes nationaux, notamment l'immigration asiatique, le café, le sucre, les taux de change, le carburant, etc. Il a passé environ un an en Extrême-Orient à étudier, sur place, la commodité de l'immigration jaune, donnant l'avis qu'elle était effectuée par le gouvernement. Il a résolu le problème de la canne à sucre, qui menaçait de nombreuses usines de faillite, étant l'auteur du projet présenté au gouvernement par la Banque du Brésil, et transformé, sans amendements, en Commission du sucre. La Commission du sucre a ensuite été transformée en Institut du sucre.

Il a conçu, à plus petite échelle, le réajustement économique, qui a ensuite été mis en œuvre à grande échelle. Il a collaboré à plusieurs plans financiers relatifs aux exportations, à la spéculation sur les produits nationaux et aux taux de change. Il rédigea des lois sur les carburants, qui entrèrent en vigueur, et agita la question des raffineries de pétrole brut importé, luttant contre l'opposition cachée des intérêts étrangers et contre la crainte administrative de voir les recettes douanières réduites, et donnant pratiquement, en tant qu'industriel, la preuve de l'efficacité de ses plans. Il s'est battu pour que l'exploration du pétrole brésilien, encore caché sous terre, reste exclusivement aux Brésiliens, sous le contrôle des Forces armées, travaillant ainsi contre ses intérêts industriels privés.

Dans le domaine de la médecine, science qu'il aimait et étudiait constamment, il fut un précurseur de nombreuses idées de socialisation, certaines considérées comme avancées, d'autres utilisées au Congrès national et dans les corporations scientifiques. Il a exprimé de nombreuses idées ouvrières liées à la médecine sociale, en écrivant plus d'une centaine d'articles sur différentes thèses. Il a collaboré avec le ministre Collor, sous les auspices de Getúlio Vargas, à l'organisation du ministère du Travail. Il a participé à des congrès nationaux et internationaux ; a fait partie des jurys d'examen des établissements d'enseignement supérieur ; interné dans des hôpitaux à l'étranger ; a contribué à de nombreuses revues médicales et pharmaceutiques. Il a fondé l'Association d'homéopathie de São Paulo avec d'autres collègues, dont il a été le premier président puis le conseiller. Et jamais, en tant que clinicien, il n'a reçu directement ou indirectement aucune rémunération pour ses services médicaux.

Dans le domaine théologique, passionné dès l'âge de dix-huit ans par les études bibliques, il entreprit, entre autres études bibliques, et encore inédites, la version directe des Évangiles grecs, en prenant comme base le plus ancien manuscrit de la

---

raison d'être ce qui apparaît dans ses livres — Note du dactylo.

Nouveau Testament découvert. À cette fin, il a effectué des stages dans les meilleures bibliothèques spécialisées du monde, notamment le British Museum, le Musée du Vatican et la Bibliothèque nationale de Paris. Il a passé en revue les textes anciens avec les manuscrits les plus récents, rétablissant autant que possible les leçons antérieures au concile de Nicée, en notant de nombreuses variantes.

Il a traduit vis-à-vis la première édition de l'ouvrage d'Allan Kardec —***Le livre des esprits***—sous le titre*Le Premier Livre des Esprits par Allan Kardec*— 1857, en l'honneur du premier centenaire de cette œuvre ; publié le livre ***Génisse de Menezes***, avec plusieurs éditions de la Fédération Spirite de l'État de São Paulo ; publié, dans des éditions séparées, la brochure***Le Livre des Esprits et sa tradition historique et légendaire***, que la Maison Familiale Universelle publie désormais sous forme de livre, et quelques ouvrages, encore inédits, mais qui seront bientôt publiés, à titre posthume, par la famille.

Un siècle plus tard !

Dr Paulo Toledo Machado

Le 18 avril 1957, les célébrations du premier centenaire du spiritisme ont commencé dans l'État de São Paulo. Dans la ville de São Paulo, son ouverture a eu lieu au Gymnase Pacaembu, qui était rempli de près de dix mille participants, venus célébrer le premier centenaire de la publication de ***Le livre des esprits***. Malheureusement, tout le monde n'a pas trouvé sa place. Des centaines de frères ont vécu un triste retour. D'autres, de la capitale et de l'intérieur de l'État, ont suivi les festivités via la diffusion de Rádio América en liaison avec Rádio Progresso.

Les membres de la table étaient le Dr Luís Monteiro de Barros, président de l'USE — Union des Sociétés Spirites de l'État de São Paulo et président du Comité Central pour les Célébrations du 1er Centenaire de la Codification ; Dr. Paulo Toledo Machado, président du Conseil métropolitain de l'USE et secrétaire général de la Commission centrale susmentionnée ; Carlos Jordão da Silva, membre et représentant du Conseil Fédératif Spirite National, organe de la Fédération Spirite Brésilienne ; Dr José Freitas Nobre, conseiller et représentant de la mairie de São Paulo ; Dona Matilde de Carvalho, également conseillère municipale de São Paulo ; Abraham Sarraf, vice-président de l'USE ; le journaliste José Herculano Pires, président du Syndicat des journalistes professionnels de l'État de São Paulo ; João Teixeira de Paula, rédacteur en chef du journal ***Unification***; Professeur Luisa Peçanha Camargo Branco et Dr Eurípides de Castro, tous deux membres de la Commission Centrale mentionnée ci-dessus.

L'orateur officiel de ce jeudi historique, une nuit automnale de la soi-disant Semaine Sainte, était le Dr Silvino Canuto Abreu.

Le Dr Silvino Canuto Abreu méritait cet honneur. C'était un spiritualiste convaincu, culture idéaliste et exceptionnelle.

Son intérêt pour les études doctrinales et bibliques, pour la recherche sur l'histoire du spiritisme, pour la vie et l'œuvre d'Allan Kardec, et pour son dévouement en tant que promoteur et exposant spirite, ont fait de lui une figure respectable dans les cercles spirites.

En 1956, le Dr Silvino Canuto Abreu vivait dans le quartier de Campos Elíseos, à São Paulo. Il avait publié, dans le journal *Unification*, un organe de l'USE — Union des Sociétés Spirites de l'État de São Paulo, d'avril 1953 à juin 1954, sous forme de série, son œuvre ***Le Livre des Esprits et sa tradition historique et légendaire*** ((maintenant publié par la LFU sous forme de livre), une histoire romancée qui dépeint, un siècle plus tard, dans le temps chronologique d'un jour, le 18 avril 1857, avec une richesse de détails et de brillantes leçons doctrinales, les données historiques qui ont commencé à l'aube du 19e siècle, le 3 octobre 1804, et qui, ensuite, ce jour-là, ont leur point culminant. De plus, le Dr Silvino Canuto Abreu nous avait déjà annoncé que le 18 avril 1957 il lancerait ***Le Premier Livre des Esprits par Allan Kardec*** —1857, édition commémorative du Premier Centenaire du Spiritisme, sans aucun doute une contribution précieuse, pour reproduire un document historique et rare, en imprimant, en portugais et en français bilingues, le texte original et la traduction qui l'accompagne.

En fait, c'était lui l'orateur accrédité.

Ainsi, à la fin de 1956, nous, le Dr Luís Monteiro de Barros, Carlos Jordão da Silva et moi-même, nous sommes rendus à la résidence du Dr Silvino Canuto Abreu pour l'inviter à être l'orateur officiel de l'ouverture des célébrations du premier centenaire du spiritisme à São Paulo. Il a accepté et, au cours de nos conversations, il nous a parlé de l'énorme effort qu'il avait fait pour traduire les Évangiles de Jean, y compris du grec archaïque, en portugais. L'une des grandes difficultés était d'obtenir, même en Grèce, une machine à écrire avec des caractères en grec archaïque. Mais les obstacles et les difficultés ne l'intimidaient pas. Jean, l'évangéliste, auquel Canuto Abreu fait référence comme témoin oculaire de la *logos*, car « il voyait, entendait, touchait, sentait et comprenait comme un homme (en utilisant ses sens naturels) et comme un médium (en utilisant son sixième sens) » (Canuto Abreu, ***L'Évangile à l'extérieur***, éditeur LAKE, volume II, pages. 28/29), l'a beaucoup influencé. Et qu'au plus fort de ce travail, lors d'une séance spirituelle domestique, son Guide Spirituel l'avait averti en lui demandant : « Combien de personnes pensez-vous lire cet ouvrage ? » Et, tout en réfléchissant, cette même entité compléta : « Deux, trois ou quatre ? ». Mais son obstination reflète la force de son idéal.

Un autre épisode révèle son ardeur idéaliste.

Canuto Abreu la fonda en 1935, avec une multitude de valeurs, parmi lesquelles se trouvaient de nombreux spirites qui nous sont devenus connus, tels qu'Américo Montagnini, le Dr João Baptista Pereira, le Dr Augusto Militão Pacheco, le Dr CG Schalders, le Prof. Romeu de Campos Vergal et d'autres, la Société Métapsychique de São Paulo, dont il fut le premier Directeur Général. Ce n'était pas une société spiritualiste, bien que son objectif fût d'étudier les phénomènes psychiques et qu'elle ait été initiée par des spiritualistes. Lui et ses compagnons ont compris que la métapsychique était une science, pas une doctrine et encore moins une secte. Et la science « en tant que science est la sociologie, l'économie politique, la finance, l'astronomie, et peut ainsi contribuer à clarifier les doctrines et les dogmes ». L'objectif de ces compagnons est clair. La métapsychique serait un domaine neutre et purement scientifique, où les recherches sur les phénomènes psychiques pourraient être approfondies par les catholiques, les musulmans, les libres penseurs et même les matérialistes, sans s'écarter un instant de leurs croyances religieuses, philosophiques ou scientifiques. Le métapsychisme n'est cependant pas du spiritisme, en toute rigueur technique, dit l'article Programa, dans la revue***Métapsychique***, An 1, Numéro 1, Avril-Mai 1936. Il est curieux cependant de constater, en feuilletant les exemplaires de l'An 1, numéros 1 à 6 d'avril 1936 à mars 1937, que le contenu textuel produit est presque entièrement de nature spirite, puisque Allan Kardec, Bezerra de Menezes, Gabriel Delanne, Gustavo Geley, Francisco Cândido Xavier et Camille Flammarion en sont les thèmes centraux, avec Métapsychique et Spiritisme, Spiritisme et Kardécisme. Dans les domaines du spiritisme, etc. Et, par un destin imparable, la Société Métapsychique de São Paulo fusionna, des années plus tard, avec la Fédération Spirite de l'État de São Paulo.

* * *

Le Dr Silvino Canuto Abreu a accepté l'invitation. Il serait l'orateur officiel. Et le sujet qu'il a abordé, dont il n'existe aucune trace (à l'exception des notes de l'orateur lui-même, qui doivent être dans sa famille et celles que j'ai réussi à écrire à l'époque), est inconnu dans la communauté spiritualiste, surtout de nos jours. Nous, cependant, étant donné la circonstance mentionnée ci-dessus et notre désir de publier cet ouvrage, ne doutons pas que le thème de la conférence historique du 18 avril 1957 ait été condensé par l'orateur dans un***Le Livre des Esprits et sa tradition historique et légendaire***. Canuto Abreu, dans sa pièce oratoire, a voulu dépeindre, un siècle plus tard, l'intégralité de l'événement du 18 avril 1857.

* * *

Cette édition de***Le Livre des Esprits et sa tradition historique et légendaire***, pour cette raison, est enrichi de notes de la cérémonie d'ouverture des Célébrations du Premier Centenaire du Spiritisme, à São Paulo, et de la reproduction des textes initiaux de la conférence historique. Il ne nous a pas semblé déraisonnable de faire de cet événement et de cette conférence le préambule de l'ouvrage, tant l'éclat des paroles vibrantes de l'orateur résonne encore dans notre esprit.

Le thème de cette conférence n'a pas été choisi par l'orateur mais lui a été désigné dans une lettre par le Comité qui a organisé cette cérémonie. Le choix du thème et du conférencier est peut-être dû au fait qu'ils apparaissent tous deux dans un feuilleton romanesque publié en 1953, dans le journal spirite Unificação, l'organe officiel de l'Union des Sociétés Spirites de l'État de São Paulo.

Français Dans cette brochure sans prétention, on a écrit un passage historique qui s'est produit à Paris le 18 avril 1857. Il faut donc supposer que l'illustre Commission, en déterminant le thème, a eu l'intention de demander qu'en cette nuit très sainte, où le christianisme commémore la scène finale de la sublime et glorieuse mission du Christ, on rappelle, en quelques instants de prose, l'essentiel de ce qui s'est passé dans la capitale française, il y a précisément un siècle, dans la nuit qui pour nous spirites est aussi très sainte, où les esprits commémorent la scène finale de la sublime et glorieuse mission de l'Esprit de Vérité.

L'orateur n'a pas eu l'occasion de consulter la distinguée Commission sur la question, mais estimant avoir correctement interprété ses pensées, il va essayer de s'acquitter de ses fonctions de simple rapporteur :

« Je vous invite donc, Mesdames et Messieurs, qui m'avez fait l'honneur de m'écouter, à une évasion dans le passé, à une rapide digression rétrospective, à un voyage en arrière dans le temps et dans l'espace, à une courte visite dans le vieux Paris de l'empereur Napoléon III, et permettez-moi de vous servir de rapporteur dans cette excursion mentale...

« Attention. Nous sommes le 18 avril 1857.

C'est un samedi de printemps en Europe.

« Passons un week-end dans un vieux coin de Paris. Nous prendrons notre avion imaginaire et, propulsés par la puissance d'un jet et par la puissance de la pensée, nous imaginerons que nous sommes arrivés en France.

Nous voici survolant Paris au milieu du XIXe siècle.

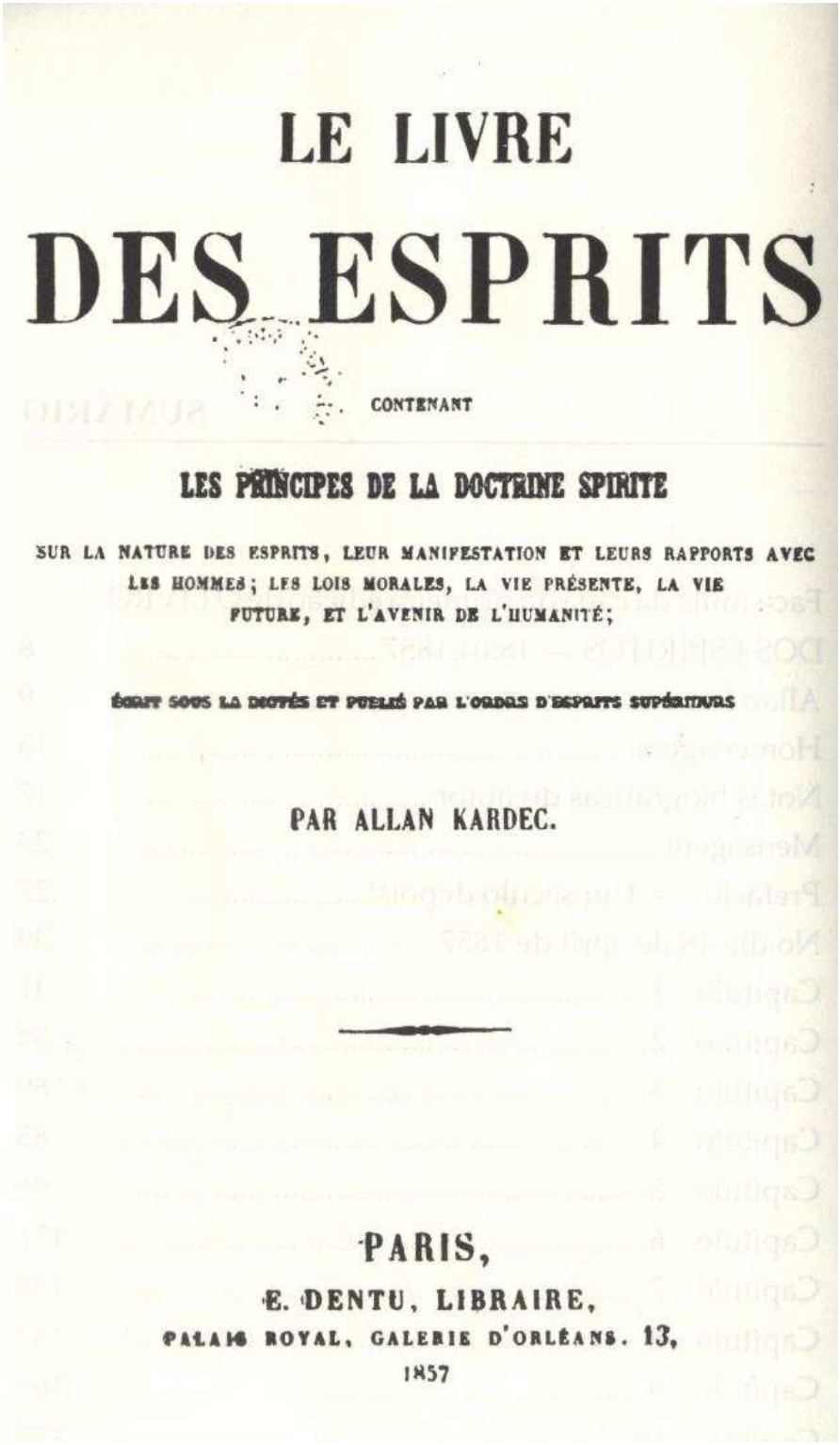
Atterrissons boulevard des Italiens...

La rue qui descend vers la place, après ce virage, est la rue des Martyrs, exactement celle que nous cherchons. D'ici, nous pouvons voir le bâtiment numéro 8 de cette rue, mais pour mieux l'observer, traversons la place et arrêtons-nous un instant sur le trottoir en face, devant. Il y a un vieux bâtiment, sur le bord de la rue, construit

au XVIIIe siècle, à l'époque où le quartier de La Lorette se modernise et où la première petite église de la Vierge Mère avec son enfant dans les bras se transforme en l'imposante basilique d'aujourd'hui. L'ancien bâtiment comporte trois étages. Sur le toit en amiante, deux greniers avec de petites fenêtres vertes. Au rez-de-chaussée à gauche se trouve un bar à deux portes. Traversons la rue des Martyrs et entrons pour prendre une tasse de café horrible. Sur le mur intérieur verdâtre, derrière le comptoir, se trouve une enseigne fleurie avec la date de fondation de l'établissement commercial — 1840.

En France, les bâtiments en pierre et en chaux des principales villes sont immortalisés et perpétués. Ils sont construits à la hauteur maximale et avec un espace généreux. Il serait donc inutile de les modifier pour augmenter le nombre de pièces. Il n'est pas surprenant qu'aujourd'hui, un siècle plus tard, si l'on y va vraiment, on retrouve le même Château La Lorette, où les habitants de ce bâtiment, tels des passants, buvaient leur bourbon au lait et à la brioche, à l'époque d'Allan Kardec. Après avoir vu le bâtiment de l'extérieur et le bar de l'intérieur, montons maintenant au deuxième étage. Entrons par cette porte, au-dessus de laquelle se trouve, sur une enseigne noire de 30 x 20 cm, le chiffre 8 peint à l'huile blanche. Les enseignes émaillées n'étaient pas utilisées en 1857, bien que l'émail de fer ait été découvert bien avant par un Français. Et personne à Paris ne songe à modifier l'ancienne enseigne, qui a acquis droit de cité...

Fac-similé de la couverture de la 1ère édition de***Le livre des esprits***



LE LIVRE

DES ESPRITS

CONTENANT

LES PRINCIPES DE LA DOCTRINE SPIRITE

SUR LA NATURE DES ESPRITS, LEUR MANIFESTATION ET LEURS RAPPORTS AVEC LES HOMMES; LES LOIS MORALES, LA VIE PRÉSENTE, LA VIE FUTURE, ET L'AVENIR DE L'HUMANITÉ;

ÉCRIT SOUS LA DICTÉE ET PUBLIÉ PAR L'ORDRE D'ESPRITS SUPÉRIEURS

PAR ALLAN KARDEC.

PARIS,

E. DENTU, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS. 13,

1857

1

Le matin du 18 avril 1857, un*camion à chevaux*[2]arrêté rue Montpensier, devant la Galerie d'Orléans, au Palais Royal, à Paris. Le cocher, vêtu d'un uniforme gris froissé et sale, sauta de la caisse et se dirigea vers la librairie Dentu, située à l'entrée du péristyle. Poussant la porte vitrée derrière laquelle deux hommes discutaient, le jeune homme s'adressa à l'un d'eux, qui était le gérant :

— Bonjour, Monsieur Clément !

Et il lui a présenté un papier.

— Bonjour, Maurice ! — répondit Clément. Un peu tard, Non?

— Nous avons fait de notre mieux, mais nous avons été expulsés tardivement la dernière fois barrière.

Le directeur lut rapidement le bon de livraison, envoyé de Saint-Germain-en-Laye par l'Imprimerie Beau, et cria un ordre :

— Bittard ! Veuillez récupérer cette marchandise.

Bientôt, un employé grand et mince, vêtu d'un tablier bleu, arriva, tirant un chariot à quatre petites poulies par une corde. Il paraissait avoir vingt-cinq ans. Il traîna la charrette jusqu'à la porte de la rue Montpensier, partant de là avec Maurice, sa vieille connaissance. Tout en bavardant, aidé du cocher et de son aide, Bittard apporta au magasin, en deux fois, plusieurs paquets cubiques enveloppés dans du papier épais et portant, sur une face, une étiquette blanche avec le frontispice imprimé d'un livre. A cette heure-là du matin, la rue comptait peu de passants. Surtout des enfants avec leurs nounous à la recherche du parc royal. L'homme qui parlait au directeur était un client sympathique. Voyant arriver de nouveaux documents, il suivit Clément jusqu'au fond du magasin et jeta un coup d'œil au panneau sur l'un des paquets. Puis il dit, en disant au revoir :

— Eh bien, ma chère. Vous avez maintenant des tâches à accomplir. Je vais vous déranger un peu

[2]Un type de voiture tirée par des chevaux, généralement conçue pour transporter des marchandises — ND

Monsieur Dent.[3]

— À plus tard, Du Chalard.

Le client monta l'escalier de la mezzanine, examinant les dos des livres, alignés sur les étagères et bien dépoussiérés. Le directeur a commencé à vérifier les marchandises arrivées. Il a d'abord compté vingt paquets. Puis il en ouvrit un et vit soixante brochures disposées en deux colonnes jointes. Le bon de livraison indiquait un total de mille deux cents volumes. Après avoir vérifié le reste de la marchandise, il signa le ticket de caisse et congédia Maurice avec un sourire et un pourboire en argent. Puis, prenant l'un des exemplaires dont il lut la couverture grise avec intérêt, il se positionna pour parler à quelqu'un sur la mezzanine :

— Monsieur Dentu, vous venez d'arriver ***Le livre des esprits***.

— Téléchargez une copie, s'il vous plaît ! — répondit de là, un homme, avec d'une trentaine d'années, blond, de taille moyenne, qui était à un bureau chargé de papiers et avait à côté de lui, dans un fauteuil d'érable, son ami Du Chalard, journaliste de profession, qui paraissait avoir le même âge.

L'ascenseur manuel, utilisé par le directeur pour envoyer le livre à la mezzanine, sonna une cloche en s'approchant du bureau d'une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue de noir, qui examinait des papiers. Elle prit le volume, regarda le recto et le verso, et ordonna au jeune homme Adrien, qui travaillait à un bureau à côté d'elle, de couper les pages sur une petite guillotine à main. C'est la veuve Mélanie Dentu qui, il y a un peu plus d'un an, avait confié à son fils Edouard-Henri Justin-Dentu la gestion de l'établissement traditionnel familial, qu'elle dirigeait depuis le décès de son mari. Cependant, il a continué à travailler avec son fils, non seulement par habitude, acquise depuis le mariage, mais aussi pour aider Edou, comme il l'expliquait à ses clients. Une fois les pages ouvertes, Adrien passa son pouce sur la coupure pour décoller les pages et apporta le livre au directeur. Elle, après un rapide examen de la composition typographique — au cours duquel elle montra des signes de mécontentement sur son visage — apporta le volume à son fils en lui disant :

— J'ai promis à M. Rivail de lui envoyer un colis dès que les travaux commenceront. arrivé. Ne serait-il pas judicieux que le messager laisse, au passage, quelques colis consignés à Didier et Ledoyen, qui ont répondu à notre prospectus ?[4]

---

[3] C. Du Chalard, journaliste à *Couloir de Paris*.

[4] Didier et Lédoyen, le premier éditeur et le second libraire. Didier Et Cie., Libraires-Editeurs, 33, Quai des Augustins et Ledoyen, Libraire, Galeria d'Orléans, 31 au Palais-Royal (à Paris, France) éditèrent, en 1860, la deuxième édition de ***Le Livre des Esprits***, entièrement refondu et considérablement augmenté, par Allan Kardec, d'après les enseignements donnés par les Esprits supérieurs avec l'aide de divers médiums. Cette deuxième édition est celle qui nous est parvenue, popularisée, constituant des exemplaires rares de la première édition, de 1857. Le Dr Canuto Abreu, décédé le 2 mai 1980, à São Paulo, à l'occasion de la

— Certainement, Madame. Veuillez également envoyer un colis à Aumont et un autre à Savy. Paris regorge déjà de touristes avides des nouvelles tendances du printemps. Nous distribuerons le reste la semaine prochaine.

Et, prenant la copie rognée, il se tourna vers le journaliste :

— Il s'agit de l'ouvrage le plus sérieux publié à ce jour en France sur le Esprits.

— Plus sérieux que le lourd livre de De Mirville sur les Esprits ?[5]— Du Chalard l'interrompit d'un air critique.

— D'un autre genre.*Le livre des esprits*de De Mirville est un répertoire un ensemble confus et fastidieux de faits, visant à prouver l'existence de Satan. Cet ouvrage que nous avons édité est un ouvrage édifiant et serein.

— Je vois que vous avez lu le manuscrit avant de l'envoyer à l'imprimeur.

— Je n'ai lu que quelques pages de la préface et quelques puces du texte. Mais Je me souviens bien que cette œuvre a failli finir entre les mains d'un autre éditeur.

— Un problème de prix ?

- Non; par le titre. Je vais vous dire le fait. Lorsque l'auteur m'a contacté, dans le À la fin de l'année dernière, je vérifiais simplement, à travers l'inventaire, les ouvrages invendus sur le spiritisme. Clément m'a présenté en disant : « Le professeur Rivail a-t-il un ouvrage spiritualiste important à publier ? » L'effet ne pourrait pas être pire. Avant toute explication de la part de l'auteur, qui était assis là, où vous êtes, j'ai exprimé ma mauvaise volonté, déclarant qu'à ce moment-là, nous n'étions pas intéressés à publier un quelconque livre sur les Esprits, aussi important soit-il. L'homme me regarda avec complaisance, comme s'il était habitué à supporter les libraires, et s'apprêtait à me dire quelque chose, lorsque je lui dis, agacé : « Ce sujet, mon cher monsieur, ne nous intéresse plus. C'est très démodé et démodé. La France ne se soucie plus du spiritisme. Notre entrepôt est rempli de « tables tournantes », de « tables dansantes », de « tables parlantes », de « tables prédisant l'avenir », de « tables », bref, que personne ne lit plus.[6]Cette blague j| « C'est démodé ! » L'homme, cependant, a continué

Célébrations du premier centenaire du spiritisme à São Paulo, le 18 avril 1957, publiées***Le Premier Livre des Esprits par Allan Kardec***—1857, reproduisant, en bilingue, cette première édition.

[5]M. de Mirville fut un des premiers à affirmer et à prouver le fait de l'existence des Esprits et de leurs manifestations ; son livre pionnier***Manifestations fluidiques***, précèdent***Le livre des esprits***, et contribua systématiquement à la propagation de l'idée qui ouvrit la voie à la doctrine qui allait bientôt prospérer. C'est pourquoi il est erroné pour certains de considérer l'auteur comme un antagoniste ; Il s'oppose à la doctrine philosophique du spiritisme dans le sens où, selon l'opinion de l'Église catholique, il voit dans ces phénomènes l'œuvre exclusive du diable. Outre cette conclusion, ses ouvrages, et surtout le premier, sont riches en faits spontanés et très instructifs, appuyés par des preuves authentiques (*Allan Kardec, Catalogue Raisoné des Ouvrages Pouvant Servir à Fonder une Bibliothèque Spirite*, 2ème. (éd., 1869) Le Musée du Livre Spirite, organisé par la Maison Familiale Universelle (São Paulo, Brésil), possède dans sa collection un exemplaire de 1854,*Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques - Pneumatologie*.

[6]Kardec qualifie cette période de « période de curiosité » (***Magazine Spirite***, septembre 1858).

calme et souriant, m'écoutant attentivement, comme s'il s'attendait déjà à mon refus. Il répondit poliment : « Je voulais juste votre citation typographique, car je publierai l'ouvrage à mes risques et périls. Est-ce possible ? » Gêné par son impassibilité et désirant sincèrement le voir partir, je lui ai dit que nous avions vendu l'imprimerie et que nous fournissions des services en concurrence à plusieurs ateliers. Et nous avions tellement de manuscrits à envoyer à la presse qu'un seul de plus à la fin de l'année serait assez embarrassant. Et j'ai ajouté : « Pourquoi ne pas consulter directement une imprimerie si vous souhaitez éditer l'ouvrage vous-même ? » À ce moment-là, maman est arrivée, elle arrivait au magasin. Elle salua l'auteur avec affabilité et, ignorant mon attitude, lui demanda avec intérêt : « Vous avez finalement apporté vos cahiers, professeur ? » Et, à ma grande surprise, il a poursuivi : « C'est un honneur pour nous de publier votre livre. Nous finalisons actuellement l'inventaire du solde, mais j'espère avoir le temps, dimanche prochain, d'examiner votre manuscrit pour obtenir une estimation approximative du coût. Nous vous ferons un devis raisonnable. » Je suis intervenu en disant à Rivail que j'avais refusé de publier son travail parce que j'ignorais l'existence d'une entente préalable avec ma mère. Et j'ai ajouté, gêné : « Si vous n'êtes pas pressé, laissez-nous vos cahiers. Combien d'exemplaires voulez-vous ? » Maman m'a fait savoir d'un regard qu'elle était en charge de l'impression et a invité l'auteur à venir au magasin. Là, ils sont restés à discuter avec Clément et j'ai commencé à m'occuper de l'inventaire. Quelques jours plus tard, je trouvais sur mon bureau, à signer, un mémorandum envoyant l'ouvrage à l'Imprimerie De Beau avec la mention, en rouge, de la main de ma mère : « Urgent et prioritaire ». Je lui ai demandé : « Est-ce qu'on va toujours éditer cette merde ? » Il répondit : « Non, mon cher. J'ai commencé à parcourir les pages pour calculer le coût et je n'ai arrêté ma lecture qu'à la fin de l'« Introduction », qui est énorme. Je n'ai rien fait d'autre ces derniers jours que de lire et de méditer sur cet ouvrage vraiment impressionnant. Et comme cette lecture m'a été bénéfique, mon fils ! Jette un œil à une page ou deux au hasard et tu verras que je n'exagère pas. » Tandis qu'elle parlait, j'ai barré l'avis urgent d'un trait bleu gras, ne voyant aucune raison de préférer ce manuscrit à d'autres avec une entrée plus ancienne. Et, à contrecœur, par devoir de fonction, j'ai examiné la couverture, qui est généralement la seule page que l'éditeur lit pour organiser les prospectus et les publicités du livre. Puis, à la demande de ma mère, j'ai parcouru les premières lignes de la préface. Ensuite, au début, je suis tombé sur une leçon de philologie, qui est ma faiblesse. Quand je m'en suis rendu compte, j'étais plongé dans ma lecture, acceptant pleinement les arguments de l'auteur. Et tandis que ma mère se tenait devant moi et m'invitait à déjeuner, je lui ai avoué : « Maman, tu as raison. Le travail est magnifique ! »

—Elle a toujours raison, intervint Du Chalard d'un ton flatteur en la regardant, souriant, à Madame Dentu.

Edouard a continué :

— N'ayant pas le temps et n'aimant pas lire les manuscrits, j'ai examiné, de manière superficielle, les passages sur lesquels ma mère avait attiré mon attention et j'ai envoyé l'ouvrage à l'imprimeur avec la recommandation « urgent et préférentiel » restauré par moi. C'est donc moi qui étais le plus pressé de lancer le livre. Et je vous assure, avec mon intuition héréditaire de libraire : si cet ouvrage n'a pas de succès auprès des spiritualistes, je ne sais pas ce qui pourrait encore les encourager. Voulez-vous le lire ?

— Certainement, et avec plaisir.

— Eh bien, prenez cette copie ; est déjà taillé. Il donnera ensuite son avis au lecteurs du *Courrier*.[7]

— Merci, Edouard. Je le lirai avec plaisir. Je ne suis cependant pas, compétent pour un examen critique du spiritualisme, surtout après que tant de personnes catégorisées ont dit tant pour et contre. Ce que je peux vous assurer, c'est que le sujet est très attrayant et pas, comme vous le pensez, démodé. Les spiritueux constituent encore, dans de nombreux cercles sociaux, notamment élégants, le divertissement favori et impressionnant.

Intervenant dans la conférence, la veuve a demandé :

— Aimez-vous le spiritisme, Monsieur Du Ciialard ?

— Oui, madame. Je suis attiré par lui. J'ai été l'un des premiers, à Paris, à vérifier le phénomène lorsque la « Table tournante » est apparue parmi nous. Je vous assure cependant que le spiritisme n'est pas venu modifier ma vieille conviction...

— Pensez-vous que c'est un canular ?

— Non, madame. Je ne me suis pas fait comprendre. Je crois que le spiritualisme est un vraie doctrine. Pour moi les morts communiquent avec les vivants. Mais...

— Tu y crois alors ?

L'attitude confiante de l'interlocuteur et le regard scrutateur d'Edouard exigeaient une réponse claire et sincère. Cependant, le journaliste a trouvé commode de justifier sa conviction :

— Quand j'étais enfant, encore dans ma province natale, un étranger Un événement qui s'est produit de manière inattendue m'a fait croire à l'existence des âmes des morts. Un voisin est décédé. Curieusement, j'ai vu le cadavre déjà habillé et dans le cercueil. En restant à la maison la nuit, pendant que mes parents organisaient la veillée funèbre, j'ai entendu quelqu'un

---

[7]Nœud *Courrier de Paris* Le 11 juin 1857, Du Chalard donne son avis en publiant un long article, dont nous relevons : «***Le livre des esprits*** par M. Allan Kardec est une nouvelle page dans le grand livre de l'infini lui-même et, nous en sommes convaincus, une marque sera apposée sur cette page. Il serait regrettable qu'ils pensent que nous faisons ici de la publicité bibliographique ; Si une telle chose pouvait être admise, nous préférerions casser la peine. Nous ne connaissons pas l'auteur mais nous proclamons haut et fort que nous aimerions le rencontrer. Celui qui a écrit l'introduction qui ouvre Le Livre des Esprits devait avoir une âme ouverte à tous les sentiments nobles. (***Magazine Spirite***, janvier 1858).

ouvre la porte de la chambre. Pensant que c'était eux, j'ai sauté du lit et je suis allé à leur rencontre. Et je me suis retrouvé face à face avec le défunt, pâle et triste, qui me souriait. La vision a duré quelques secondes. Vous pouvez imaginer la peur ! Je me suis précipitée dans la chambre de la bonne, une vieille femme qui nous avait servis pendant de nombreuses années, et je lui ai raconté nerveusement cette rencontre funèbre. Je ne suis retourné dans ma chambre, accompagné d'elle, que lorsque mes parents sont revenus aux premières heures du matin. Depuis lors, je suis absolument convaincu que les Âmes apparaissent et peuvent sourire aux Vivants...

—Peut-être influencé par votre éducation religieuse—insinua Dentu.

— Non, répondit le journaliste. Ma mère, bien que catholique, excellait dans la tolérance envers les idées avancées de mon père matérialiste, j'ai été éduqué jusqu'à l'âge de dix ans par un oncle positiviste, ami personnel de Littré[8]et directeur d'une école privée. En moi, la croyance aux âmes résultait d'un fait : je voyais. Cela ne vient pas d'une influence nationale ou collégiale. Au contraire : à la maison, avec mon père, et à l'école, avec mon oncle, on me disait souvent, à propos de la vision, que croire aux Âmes était être superstitieux. Avant de voir le fantôme, ma mère me parlait de Dieu, des anges, des saints et des démons, mais jamais des âmes des morts. Et après avoir vu le fantôme, il m'a expliqué que la vision n'était rien de plus qu'un rêve. À l'âge de quinze ans, voulant éradiquer ma prétendue superstition, je commençai à lire les encyclopédistes, qui abondaient dans la bibliothèque de mon père. J'ai cherché, dans ces livres antireligieux, à étouffer, sous le sarcasme des incroyants, le souvenir de ma vision. Mais cette culture fade n'a jamais eu raison de ma croyance. Depuis cette nuit du défunt, je suis resté, à jamais, un mystique. C'est pourquoi je lui ai dit que le « Spiritualisme » n'ébranlait pas ma vieille conviction. La « Table » m'a montré que ma croyance était basée sur une réalité objective et non sur une superstition.

— Et tu as écrit à ce sujet ? — demanda Edouard.

- Oui. Avant que la « Table » n'apparaisse, j'avais esquissé un petit travail philosophique dans le style de Lamennais[9]. Mes conclusions, quelque peu avancées pour l'époque, n'étaient pas loin de la solution américaine. S'il avait publié cet essai, il serait aujourd'hui un précurseur plutôt qu'un suiveur. Mais, j'avais peur de l'opinion publique..., et des autorités.

— Pourquoi ne le publiez-vous pas maintenant, adapté à la théorie américaine ?[10]— il a insinué

---

[8]Maximilien Paul Emile Littré — Philosophe, philologue et homme politique, mort à Paris le 18 janvier 1881. Il fut membre de l'Académie française, élu en 1871. Célèbre positiviste et disciple d'Auguste Comte.

[9]Lamennais (ou La Mennais) (l'abbé Félicité-Robert de) — Philosophe et mystique, né à Saint-Malo en 1788 et mort à Paris en 1854. Publié*Sur le combat des bons et des mauvais génies*(*De la lutte entre les bons et les mauvais guides*), condamné par la Congrégation de*Indice*. Censuré par le pape, il quitte l'Église. Il fut député à l'Assemblée nationale française en 1848.

[10]LE***Magazine Spirite***((avril 1869) reproduit à partir de*Salutations*, de la Nouvelle-Orléans, la déclaration de principes adoptée lors de la cinquième convention nationale, ou assemblée de délégués de spiritualistes de différentes parties des États-Unis. La comparaison des croyances sur ces questions entre ce qu'on appelle l'école américaine et l'école européenne est une question de grande importance, dont chacun peut se convaincre lui-même. La recommandation vient de Kardec, il vaut la peine de se référer à la source.

Dents.

— J'y ai réfléchi. Mais l'échec d'Hennequin[11], notre malheureux ami, m'a rendu inquiet. D'autre part, un publiciste professionnel a besoin, pour vivre sereinement, d'être au courant de tous les événements, sans se laisser emporter par aucun d'entre eux, lorsque le sujet est controversé.

— Vous pourriez signer l'œuvre sous un pseudonyme, suggéra-t-il. Edouard.

— Comme l'a fait le professeur Rivail — a ajouté Mélanie.

— On le découvrirait bientôt. Mon journal pourrait me considérer comme suspect fréquentent des sociétés secrètes, que la police considère comme des réunions d'ennemis du régime.

—Tu as raison, acquiesça Dentu. Votre journal soutient le gouvernement. Aujourd'hui, tous La prudence ne suffit pas à celui qui désire vivre en paix. L'Église est celle qui porte la verge et elle ne pardonne ni aux ennemis ni aux suspects.

— Et toi, Edouard ? Croyez-vous au spiritisme ? — demanda Du Chalard.

— C'était différent pour moi : j'ai été élevé dans un environnement mystique. Mon père était ami personnel de Puységur[12]et Deleuze[13]et correspondit avec De Barbarin, Billot et d'autres magnétiseurs de l'école spiritualiste. Maman et papa se sont consacrés avec enthousiasme à l'étude et à la pratique du magnétisme transcendant. C'est donc par le lait maternel que j'ai été transmise la croyance aux Esprits...

— Notre maison — intervint Mélanie — était en fait la chambre haute du grand Les magnétistes, quand mon mari était vivant. Ils se réunissaient chez nous une fois par semaine pour parler de magnétisme ou pratiquer le somnambulisme. Au cours des quarante dernières années, aucune librairie n'a publié autant d'ouvrages sur le magnétisme et les sciences connexes que la nôtre.

---

[11]Hennequin (Victor-Antoine), né à Paris en 1816, et mort dans cette ville en 1854. Avocat, député, publiciste et éminent éclaireur. Il publie Sauvons le Genre Humain, dicté par l'Esprit Âme de la Terre, en 1853. Devenu fou, l'événement est grandement exploité par les adversaires du Spiritisme. On parle beaucoup de l'affaire Victor Henequim, mais on oublie qu'avant de traiter avec les Esprits, il avait déjà montré des excentricités dans ses idées (Allan Kardec,***Qu'est-ce que le spiritisme ?***—Février, Rio de Janeiro, 1945, 9. éd. — p. 68).

[12]Puységur (Armand Marie Jacques de Chastenet, marquis de), disciple de Mesmer, en 1787, en aidant le paysan Victor Rasse, avec les ressources du magnétisme, produisit un sommeil hypnotique, qu'il appela « Somnambulisme artificiel ». Ainsi, par hasard, Puységur découvre à la fois le somnambulisme, la suggestion mentale et la transmission de pensée. (Michel,*Magnétisme spirituel*—FÉVRIER, Rio de Janeiro, 3. éd. 1977, p. 10)

[13]Deleuze (Joseph Philippe François), naturaliste, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle de France, célèbre magnétiseur et directeur de l'École naturaliste (de magnétisation), né à Sisteron en 1753 et mort à Paris en 1835. Il commença ses études et observations sur le magnétisme en 1785. Il publia*Mémoires sur la faculté de voyance*de 1836,*Histoire critique du magnétisme animal par*1849.*Instruction pratique sur le magnétisme animal*1850 et*Correspondance*en deux volumes, de 1838 et 1839, avec Billot (Dr. GP)

—Je sais, intervint Du Cialard, et je me souviens que c'était votre maison qui a lancé, parmi nous, le premier livre sur le spiritisme.

—En effet, dès son apparition, à Brême[14]le cas de la « Table Magnétique », comme Alors, on disait en Allemagne, j'ai envoyé là-bas, Monsieur Clément. Avec les données collectées par lui*sur place*et avec les informations que j'ai obtenues de notre correspondant à Londres, nous avons pu lancer le premier livre écrit en France sur le spiritualisme américain.

— Elle fut la pionnière de ce mouvement littéraire — affirma Du Chalard.

— À cette époque — dit Dentu —, je ne dirigeais pas encore la librairie, mais j'ai suivi nos éditions avec beaucoup d'intérêt. Ferdinand Silas[15]était mon ami d'école et s'est chargé de coordonner les données obtenues par maman et Clément. Nous avons remporté un formidable succès en librairie, Le Livre, vous souvenez-vous ?, a été lancé le jour même où la presse parisienne, pour la première fois, a couvert la « Table Magnétique ». En seulement un mois, nous avons publié trois éditions améliorées. Lundi, nous avons donné un vieil essai de Balzac[16], approprié au cas, pour montrer que les Allemands n'étaient pas en avance sur nous. Dans le troisième, nous ajoutons une préface de Delaage[17], prouvant que nous, les magnétistes, avions déjà prévu le spiritualisme américain. Nous avons lancé dix mille exemplaires en trente jours, et les tirages ont été épuisés.

— Et en même temps, nous avons imprimé plusieurs ouvrages privés, traitant de une telle affaire — ajouta la veuve.

— Mon attention sur le phénomène — dit Du Chalard — a été éveillée, précisément, par la brochure de Silas.

Et, après un moment :

—Mais ma question, Edouard, n'a pas encore reçu de réponse : Crois-tu en Des esprits ?

---

[14]En avril 1853, la nouvelle parvint de Brême, importante ville (allemande) sur les rives de la Weser, de la première manifestation de la « table tournante », « dont on n'avait pas rêvé avant l'arrivée du vapeur de New York, le Washington... Le nouveau phénomène fut importé d'Amérique (Zeus Wantuil,*Les Tables tournantes et le spiritisme*—FÉVRIER, Rio de Janeiro, 1er. éd. page. 26)

[15]Silas (Ferndinand) a publié Instruction explicative et pratique des tables tournantes (Paris, Houssiaux et Dantu, 1852 (1re éd.) et 1853 (2e et 3e éd.).

[16]Balzac (Honoré de), romancier français, né à Tours (1799-1850). Sa production bibliographique est vaste. Nous soulignons le*Comédie Humaine*, une série de romans, parmi lesquels*Ursula Mirouet*et *Séraphite*, traduit en portugais par Wallace Leal V. Rodrigues, sous le titre*Le paradis dans nos âmes* (LAC - Librairie Maison d'édition Allan Kardec, São Paulo -1952, 1ère éd.)

[17]Delaage (Henri), magnétiseur et magnétiseur, auteur de livres mystiques et magnétiques, amis d'Alexandre Dumas, Rigobolche et autres, à la conversation maladroite, due à un défaut de langue et, néanmoins, en tant qu'homme du monde, très aimable, délicat et amical. Né à Paris en 1825. Il a publié entre autres ouvrages*Initiation aux Mystères du Magnétisme*(Paris, Dentu, 1847) ;*Le monde invisible ou les mystères du magnétisme dévoilés par le somnambulisme*(Paris, P. Lesigne, 1851);*Le monde prophétique*(Paris, Dentu, 1853) et*L'éternité dévoilée ou vie future des âmes après la mort*((Paris, Dentu, 1854)

— Comme je le disais, j'ai été éduqué dans un environnement mystique. Pour moi étaient, en fait, l'immortalité et l'apparition de l'âme, lorsqu'elle était évoquée magnétiquement. Ma croyance, cependant, au lieu d'être consolidée par la « Table », comme cela vous est arrivé, s'est refroidie devant elle. Je vais te l'expliquer. Faisant mes débuts en tant que directeur de la librairie, j'ai été responsable de l'édition de « As Mesas Girantes » du comte Agénor De Gasparin[18]. Les conclusions de cet illustre protestant, résumées verbalement par lui dans nos conversations pendant l'impression de l'ouvrage, m'ont laissé confus, incrédule, sceptique. Le doute sur la véracité de ma croyance a pénétré mon esprit et, comme un feu, a dévoré toute ma foi en la Spiritualité. J'ai passé longtemps à ne pas savoir si je croyais aux Esprits, comme mes parents et amis Hennequim et Delaage, ou à une « force » de nature « matérielle », comme le prétendait De Gasparin.

— Mon fils — maintint Mélanie — s'inclina franchement devant le négationnistes. Son attitude, presque hostile envers notre croyance, m'attristait, car je « connaissais » la vérité.

— Dans la vie commerciale intense dans laquelle je me suis vite retrouvé — s'est-il excusé Dentu — il n'était pas possible, comme maman le souhaitait, de l'étudier en profondeur pour parvenir, expérimentalement, à une conclusion personnelle. Il fut ainsi contraint de considérer les hypothèses les plus prudentes des expérimentateurs. Je restais, comme De Gasparin, croyant aux Ames immortelles mais doutant de leur communication à travers la « Table ». Et je suis resté ainsi, jusqu'au jour où j'ai lu la préface de ce livre.

— Bravo ! — s'exclama joyeusement Du Chalard. Puis-je alors t'appeler « frère » ? dans la croyance'. Je j| Je m'en doutais, vu son intimité avec Delaage, Silas et notre malheureux Hennequin.

— Oui, en effet, je suis aujourd'hui un croyant convaincu. Mais comment va Delaage ? À Pour moi, le spiritualisme américain ne sert que de preuve de la vérité religieuse révélée par Jésus. Je continue dans mon ancienne foi chrétienne.

— L'important — répondit le journaliste — c'est de croire. Nous pouvons différer sur question doctrinale. Mais nier la communication avec les morts, à ce moment précis, c'est nier la lumière du Soleil à midi.

—Je crois à la communication des morts, répéta Dentu.

— Merci à***Le livre des esprits***—Mélanie a ajouté.

— Je considère De Gasparin — dit le journaliste — comme une plume brillante qui

---

[18]De Gasparin (Agénor Etienne comte), Français né à Orange (1810) et mort à Genève (1871). Homme politique et écrivain, il fut l'un des observateurs et chercheurs qui commencèrent, en France, l'étude des phénomènes nouveaux qui la secouaient au siècle dernier et qui donnèrent naissance au mouvement spiritualiste moderne. Il est l'auteur de*Des Tables tournantes, du sur Naturel et Généralet des Esprits*. L'auteur a cherché et vérifié la réalité des phénomènes, mais a cherché à expliquer ces effets afin de les expliquer sans l'aide des Esprits. (Allan Kardec,*Catalogue Raisonné des Ouvrages Pouvant Servir à Fonder une Bibliothèque Spirite*—(Paris, 1869)

n'a de rival qu'en Renan[19]. Mais je considère « The Rotating Tables », malgré son style merveilleux et son arrière-plan expérimental, comme une œuvre insincère et biaisée, écrite dans le but de défendre Satan plus que la science. Et si profondément sectaire que, malgré le fait que De Merville et Des Mousseaux soutiennent la même thèse satanique, De Gasparin les attaque durement parce qu'ils sont des écrivains catholiques.

—Je dirais même plus—intervint Mélanie. Il s'agit d'un ouvrage partiel, car il ne traite que de d'une partie du phénomène, le mouvement, sans tenir compte des manifestations intelligentes et surhumaines que produit la « Table » et dont il a été témoin à maintes reprises.

— Je suis tout à fait d'accord avec maman — dit Dentu. En réalité De Gasparin cherchait, d'une part, à ignorer l'intelligence du phénomène et, d'autre part, à défendre la théologie protestante. Son motif n'était cependant pas seulement sectaire. Agenor est un homme sage, un vrai scientifique.

- Sans aucun doute ! — Du Chalard a soutenu. Mais son attaque contre les unitariens Américains[20], qui ont adhéré au spiritualisme et l'ont propagé comme un avertissement divin, est la preuve de leur sectarisme.

— Je suis maintenant sûr — interrompit Dentu — que vous apprécierez cela livre et dites-en quelque chose de bien dans votre journal.

— C'est possible. Je vais le lire attentivement. Et je peux battre l'auteur, si l'œuvre ça ne me plaît pas ?

— À l'aise ! De cette façon, nous vendrons l'édition plus rapidement... Mais regardez : rien publier sans que j'enregistre d'abord le livre. Comme vous le savez, la nouvelle loi sur la presse est stricte et exige qu'avant d'être commentée ou annoncée dans les journaux, l'œuvre soit approuvée par la censure et répertoriée dans le*Bulletin bibliographique*de*Journal de France*.[21]

— Je le sais, acquiesça le journaliste.

---

[19]Renan (Josef Ernest), philosophe, philologue, critique et historien français. Né à Tréguier (Côtes du Nord), mort à Paris (1823/1892). Écrivain d'une capacité exceptionnelle, historien audacieux et érudit, il a écrit, entre autres ouvrages,*Histoire des origines du christianisme*(1863-1881), qui comprend*Vie de Jésus (La Vie de Jésus), Lês Apôtres (Les Apôtres). L'Église crétoise* et d'autres. Concernant la vie de Jésus, il existe un commentaire détaillé de Kardec dans***Magazine Spirite***(mai-juin 1864) et en***Œuvres posthumes***(2 p. titre 26).

[20]Les partisans de l'unitarisme, une doctrine qui ne reconnaît qu'une seule personne en Dieu, comme les sociniens.

[21]Napoléon III (Charles Louis Napoléon Bonaparte), né à Paris (France) mort à Chiselhurst (Angleterre) (1808/1873), empereur des France, à l'époque — de 1852 à 1858 — il exerça le pouvoir absolu.

2

En sortant, repassant par la librairie, Du Ciialard aperçut Clément de dos, penché vers la grande vitrine de la galerie Montpensier. Je déposais là quelques exemplaires du Livre sous le panneau rouge Vie de Paraître. Pressé, car il avait un rendez-vous, Du Chalard ne voulut pas interrompre le travail du régisseur et partit pour le Péristyle d'Orléans. Il s'arrêta un instant devant la fenêtre pour dire au revoir à son ami et, portant le Livre et d'autres papiers, il entra dans le parc royal, qui était déjà plein de soleil printanier et d'enfants qui bavardaient et couraient partout. J'étais inquiet. Pendant un instant, dans la librairie, pendant la conférence, il avait oublié son inquiétude. Maintenant, à mesure que le moment de la rencontre approchait, l’angoisse revenait, torturante. Il se dirigea vers un banc en bois et en fer qui avait été libéré à ce moment-là et s'assit à l'ombre d'un platane aux nouvelles feuilles protectrices, devant la statue du « Garçon Joueur ». Il posa les journaux et Le Livre sur le banc et laissa ses pensées vagabonder en suppositions : « Viendra-t-elle seule, comme elle me l'a promis hier ? J'en doute ! Elle trouvera probablement, comme d'habitude, un prétexte pour venir accompagnée. » Cette hypothèse le bouleversait. Pour se distraire, il ouvrit Le Livre avec indifférence. Vous lisez une certaine question et sa réponse. Il a trouvé le sujet passionnant. Il a lu le paragraphe suivant, les autres et les commentaires de l'auteur placés dans la deuxième colonne, à côté de chaque question. Soudain, frappé par une pensée, il se tourna vers l'« Index » et, trouvant le point qu'il cherchait, se rendit à la page indiquée et se plongea dans la lecture. Son inquiétude s’est dissipée. Submergé par le sujet, il ignorait complètement l'environnement bruyant. Ni les espiègleries des enfants au bord du lac faisant avancer leurs petits bateaux, ni autour des arbres jouant à chat, ni dans la cour, à côté de la statue, jouant au ballon, ni aucune autre agitation ne pouvaient l'empêcher de lire. Plongé dans sa méditation, il ne vit pas une élégante jeune femme traverser le Péristyle d'Orléans tenant la main d'un garçon d'environ huit ans. Elle marchait d'un pas léger, *tailleur*et chapeau gris, chemisier blanc et gants, marchant fermement et gracieusement

avec des chaussures en satin noir. Voyant le journaliste absorbé par sa lecture, il décida de lui faire une farce. S'approchant sur la pointe des pieds par derrière, il lui murmura soudain à l'oreille, d'une voix déguisée, imitant un gendarme :

— De quelle romance s'agit-il, Monsieur ?

Se retournant, surpris et heureux, le journaliste lui prit la main douce. Mais bientôt son expression changea lorsqu'il vit le garçon derrière la fille. Il la tira pour qu'elle s'assoie à côté de lui, salua gentiment le garçon qui lui tendait la main et, se tournant vers sa petite amie, lui dit d'un air désolé :

- Êtes-vous d'accord? Jean ne peut-il pas aller jouer avec les garçons ? La fille se tourna vers son frère :

— Jean, tu peux aller jouer, mais par ici, tu m'entends ?

Le garçon a couru vers le groupe qui jouait aux billes près du lac. La jeune fille, libérée de la vue de son frère, sourit en rougissant à son compagnon renfrogné et lui dit d'un ton caressant :

— Je n'ai même pas pu dormir la nuit dernière, en pensant à ma promesse.

— Tu n'as vraiment pas confiance en moi, ou plutôt en toi-même ?

— Ce n'est pas une question de confiance, René. Je vais te l'expliquer. Je n'ai pas vu, au début, il n'y a rien de mal à une réunion privée, comme tu me l'as demandé. Mais, au lit, en réfléchissant, mon cœur commença à bondir de peur. Je l'entendais palpiter sous l'oreiller comme une locomotive, quand je me demandais : « Que dira maman quand elle remarquera mon absence ? Et que lui dirai-je à mon retour ? Et serai-je capable de donner une explication sincère, loyale et raisonnable à mon retour à la maison ? » De telles pensées torturaient mon cœur. J'ai navigué jusqu'à l'aube. J'ai l'impression que je me suis endormi d'épuisement et que j'ai rêvé et souffert dans mes rêves. Mais je me suis réveillé prêt à venir et, sachant que tu me comprendrais et me pardonnerais, j'ai demandé à maman de me laisser emmener Jean faire une promenade dans le parc.

— Les femmes sont comme ça — dit le journaliste.

— Mes excuses ne peuvent être autres, car je vous parle avec un cœur ouvert. — répondit la jeune fille sans quitter des yeux le visage sérieux de son compagnon.

— Tu as bien fait, ma chère, de suivre l'impulsion de ton cœur. Et je suis heureux de voir qui est déposé. Votre ange gardien mérite des félicitations.

Ce langage différent de l'habituel semblait être un déguisement. La fille ne l'avait jamais entendu parler comme ça. Surprise et méfiante, elle regarda attentivement son petit ami, essayant de lire ses pensées dans son regard un peu abstrait, de deviner sa seconde intention. Soudain, le saisissant fermement par le bras, il demanda avec une profonde angoisse dans la voix et dans les yeux :

— Tu es en colère, chérie ?

— Non, au contraire ! J'étais heureux.

— Je n’y crois pas ! Tu es différent aujourd'hui.

— Oui, je suis différent...

— Qu’est-ce que j’ai fait de mal ? Sois aussi sincère que je l’ai été

envers toi ! En lui montrant le livre, le petit ami dit :

— Ce travail m’a changé soudainement et radicalement. Voici pourquoi je suis différent. Mais je ne suis pas indifférent à toi.

Intriguée, les sourcils froncés, la jeune fille prit le Livre, répétant la question qu'elle avait posée au début en guise de plaisanterie :

— Quel roman lis-tu ?

— Le roman de la vie spirituelle.

En voyant le titre, la jeune fille rendit le volume avec un geste brusque et un regard étonné, en s'exclamant !

- Mon Dieu! Vous lisez quelque chose comme ça !

— C’est ce roman, ma chère, qui a soudainement fait de moi une personne différente. Ou mieux, m'a réveillé. Jusqu'au moment où je l'ai lu, c'était comme je l'avais laissé hier, et j'attendais ici que tu viennes, nerveux, voulant que tu viennes seul, comme tu me l'avais promis, et doutant de l'accomplissement de ta promesse. Pour me distraire de l'excitation de l'attente, je me suis mis à lire au hasard et le hasard a soudainement ouvert les yeux de mon âme et je me suis vu couvert d'indignité devant Dieu.

— Ce n'est pas une coïncidence qui a changé ton humeur, René. C'était la présence de Jean. Tu me voulais seul, ici. Pour quoi? Les hommes de lettres ! Dis-moi franchement !

— Je vous parle sincèrement. Tu veux que je jure ? Je vous assure, sous En fait, ce n'est pas la présence de Jean, mais ce livre qui a changé mes sentiments envers toi. JE...

— J'ai compris tout de suite, René. Tu ne m'aimes plus. Je ne suis pas le la femme que vous attendiez comme sujet d'un roman. Cela n'a pas d'importance!

Et elle a essayé de se lever, mais a été arrêtée par son petit ami :

—Attends, Rosalie. Laissez-moi au moins m'expliquer.

— Tu as déjà trop expliqué, René. Laisse-moi partir !

— Écoute-moi, chérie. Vous devez comprendre mon nouvel état de âme avant de me juger.

— Je n'en ai pas besoin. Il serait préférable de l'ignorer. Tu me voulais seul, ici. Ce n'était pas comme ça? Et bien alors ! Laisse-moi tranquille. Aller!

— Je vous l’avoue, c’était mon souhait. Je suis venu ici avec l'espoir de une réunion en solitaire. Mais il s'est passé quelque chose que je considère comme provincial...

- Je sais que!

— Et cela a changé le cours de notre destin.

— Une autre femme plus digne que moi.

— Pas question, Rosalie ! Écoutez-moi avant tout autre jugement. Je vous en prie-lui!

- Parler. Je veux entendre le plan de votre roman.

— Moi aussi, j'ai passé la nuit éveillée.

- Planification.

— J'étais lié par un désir insensé, séduit par l'esprit de aventure. Comme quelqu'un qui nage dans la mer pour la première fois, en voyant les autres se jeter joyeusement dans les vagues, j'ai aussi pensé à me jeter moi-même dans les eaux tumultueuses de la vie pour recueillir des sensations. J'ai quitté la maison bouleversée à l'idée de ce qui pourrait m'arriver aujourd'hui. Je savais que quelque chose de sensationnel allait m'arriver. Je suis arrivé ici très tôt et, pour tuer le temps, je me suis arrêté à la librairie Dentu, là, dans le coin de la galerie Montpensier, où j'ai des amis. Là, j'ai assisté à l'arrivée de cette œuvre, qui est nouvelle et même pas encore enregistrée. Après avoir longuement discuté avec les directeurs de la librairie du sujet traité dans ce livre, j'ai reçu un exemplaire, le premier, je crois, qui ait jamais quitté la librairie, et que je dois examiner dans *Courrier*. Voilà, impatient de votre arrivée, mais encore sous l'influence de la conversation avec les libraires, j'ai ouvert ce volume au hasard, car ses pages sont déjà rognées. Et j'ai lu une leçon de morale que j'avais oubliée dans le tumulte de Paris. Je l'ai considéré comme un avertissement de Dieu à un moment grave et décisif pour mon destin et...

— Il a changé d'avis à mon sujet.

— Tout d'abord, je fais appel à votre intelligence. Laissez-moi vous montrer le passage qui m'a choqué et dont nous discuterons plus tard.

Et, feuilletant le Livre, il trouva et lut à voix basse ce passage :

283) Où est écrite la loi de Dieu ? **«**

En conscience. »

—L'homme a-t-il donc en lui-même le moyen de distinguer le Bien du Mal ? **« Oui, si tu crois en Dieu et que tu veux faire le bien. C'est pour cela que Dieu t'a donné une conscience. Tout homme sain d'esprit peut discerner le bien du mal. »**

284) L'homme, sujet à l'erreur parce qu'il est homme, ne peut-il pas se tromper dans son appréciation de ce qui est bien et de ce qui est mal, croyant faire le Bien alors qu'en réalité il fait le Mal ?

Jésus a enseigné aux hommes ce précepte : « Considérez ce que vous voudriez qu'ils vous fassent ou ne vous fassent pas. Tout est là. En appliquant cette règle simple, personne ne se trompera jamais dans son appréciation du bien et du mal pour les autres. »

—Mais, interrompit la jeune fille, quelque peu agacée : quelle est cette histoire ?

Quel rapport y a-t-il entre le Bien et le Mal et nous ?

— Ce passage, Rosalie, a éveillé en moi le désir de faire une consultation intime avec moi-même, appliquant le précepte de Jésus. Et j'ai interrogé ma conscience : si j'étais une jeune fille innocente, confiante et sans méfiance, est-ce que j'aimerais que mon petit ami m'attire avec l'attrait de l'amour et... ? Je n'ai pas pu continuer. Une voix étrange me répondit avec énergie : « Certainement pas ! » Alarmé par la voix qui avait crié en moi de façon inattendue, j'eus l'impression d'entendre un Esprit...

— Influence de la lecture.

— Quoi qu'il en soit, j'ai continué à lire avec enthousiasme et je suis tombé sur cet autre leçon qui m'a impressionné :

> 291) Le simple désir de faire le mal est-il aussi répréhensible devant Dieu que son exécution ?
>
> **« En conséquence. Désirer le mal et résister volontairement à son exécution est une « vertu ». Mais si, pour commettre le mal, seule l'occasion a manqué, la faute est grave. »**

— J'ai reçu ce nouvel enseignement — continua le petit ami — comme un autre avertissement de mon Guide, car vous n'êtes pas le seul à avoir un Ange Gardien.

— Vous êtes perturbé par la lecture.

— Écoutez-moi sans interruption.

- Parler.

—Honteux de mon dessein, qui était mauvais envers toi, J'ai immédiatement décidé de résister au mal qui me tentait. J'étais dans cette nouvelle humeur, avec l'intention d'acquérir une « vertu », quand tu es venu me voir avec Jean.

— Jean était ma « vertu ».

—La présence de ton frère m'a enlevé l'occasion de te repousser, volontairement, mon mauvais désir. Et cela m'a rendu triste pendant un moment, vous permettant de mal interpréter mon sentiment. Mais la vérité c'est que j'ai été heureux de constater, une fois de plus, que malgré mon insistance, vous avez persisté à ne pas venir seul.

— Votre confession m'horrifie. Cela me fait très mal. Je préférerais le

illusion! Mais libère-moi à temps. Comme vous pouvez le voir, je ne suis pas ce à quoi vous vous attendiez. Je m'en vais!

Et il se leva brusquement. Son petit ami l'a arrêtée, l'empêchant d'appeler son frère. Il la fit s'asseoir à nouveau à côté de lui et lui dit affectueusement :

— Tu es injuste envers moi, Rosalie, même si tu as raison.

se révolter. Je ferais la même chose dans ton cas. J'ai été impoli dans ma confession. Pardonne-moi! Mais pour l'amour de Dieu, attendez la fin pour me justifier !

La jeune fille s'assit, porta le mouchoir brodé à ses yeux et se mit à pleurer. Entre deux sanglots, elle balbutiait amèrement :

— Je sais que tu veux m'abandonner et que tu cherches une excuse en tant que... journaliste. La caressant doucement, son petit ami lui parla à l'oreille :

— Écoute-moi, chérie. Ne soyez pas injuste ! Tu es intelligent. Écoutez ceci un autre passage qui m'aidera à expliquer mon attitude envers Jean.

Et il lut :

293) Est-ce suffisant pour nous d'arrêter de faire le Mal ?

« Non, cela ne suffit pas. Il est nécessaire de faire le bien spontanément. En ne faisant pas tout le bien possible, l'homme sera tenu responsable de tout le mal qu'il a commis par omission. »

La fille continuait à sangloter, la tête baissée, cachant ses yeux avec son mouchoir. Lui, quelque peu embarrassé et avec ses idées excitées, demanda :

— Tu comprends, chérie ? Regardez attentivement, « Ne pas faire tout le bien que « Si l'homme peut, il répondra de tout le mal qu'il a fait par omission. » Je suis absolument certain que mon Guide, parlant en moi, prévoyant que je manquerais aujourd'hui l'occasion d'acquérir la « vertu » de repousser spontanément les mauvais désirs, m'a fait comprendre cette nouvelle leçon. Et je ne veux pas manquer l'occasion de l'appliquer. Je ne veux pas continuer à faire le mal en omettant le bien que je peux faire immédiatement, si Tu m'aides de Ta bonne volonté.

La jeune fille haussa simplement les épaules en signe d'indifférence. Remarquant sa bouderie, son petit ami lui a parlé près de son visage rose.

— J'ai déjà avoué ma culpabilité, signe de repentir. Cela dépend maintenant de C'est à toi, et non à Dieu, le pardon de ma faute. Je veux être sur le bon chemin. Mais regarde-moi, Rosalie. Regardez-moi de face, comme d'habitude. Aide-moi avec ton pardon à te désirer davantage ! Ne me punis pas comme ça, si tu m'aimes...

La fille, en entendant la dernière phrase, se retourna rapidement, les yeux rouges et humides, et regarda son petit ami d'une manière étrange. Il vit dans ce regard ardent, intense et aveuglant une extraordinaire démonstration d'amitié qu'il n'avait jamais perçue chez aucune femme. C'était le pouvoir d'affirmer et de convaincre magnétiquement. Il n'avait aucun doute qu'il était vraiment aimé. Personne ne pourrait rayonner une telle force de sincérité affective s'il n'avait pas, en fait, le sentiment d'amour qui la génère. Ce regard sublime ne pouvait pas mentir. Fasciné, vaincu, ébloui et heureux, le jeune homme balbutia, affectueux et ému, en serrant la main de sa petite amie :

— Rosalie, veux-tu être ma femme devant Dieu et devant les hommes ?

Après l'effusion de joie mutuelle, voulant se montrer réconciliés avec Lui

Livre, Rosalie a demandé à son fiancé :

— Que disent les Esprits à propos du mariage ?

- Voyons.

Et tous deux ont utilisé l'Index, trouvant ces points :

355) L'union permanente d'un homme avec une femme, ou le mariage, est-elle conforme à la loi de la nature ?

« C'est un progrès moral dans la marche ascendante de l'Humanité vers la perfection de la vie sociale. »

—Quel effet l'abolition du mariage aurait-elle sur la vie sociale ? **«**

L'humanité retournerait à une vie barbare. »

356) Laquelle des deux, la polygamie ou la monogamie, est la plus conforme à la loi de la nature ?

« Pour l'Humanité, l'abolition de la polygamie a marqué un progrès social, répétons-le. »

— En quoi l'abolition de la polygamie constitue-t-elle un progrès social ?

Selon la volonté de Dieu, révélée dans sa Loi, l'union de deux êtres humains doit être fondée sur une affection réciproque. Dans la polygamie, il n'y a pas d'affection, mais de la sensualité ; la monogamie représente donc un progrès moral.

— Comme tu le vois, ma chère, la volonté de Dieu est que le mariage soit fondé dans une affection réciproque. Es-tu vraiment sûr de m'aimer ?

- Je l'aime.

Et est-ce que ce sera toujours juste à moi ?

— Oui, comme j'espère que tu seras toujours à moi seul.

— Un pacte sacré, n'est-ce pas ?

— Très Saint.

Puis ils s'embrassèrent. Au comble du bonheur, la mariée a dit ceci :

— Dis-moi, René : si un mari cesse d'aimer sa femme qui lui reste fidèle et aimant, le mariage continuera-t-il à être la volonté de Dieu ?

— Pourquoi pensez-vous à cette hypothèse, absurde pour notre cas ?

— Parce que je doute encore de ma fortune. Si tu arrêtes de m'aimer, notre mariage perdra la condition qui plaît à Dieu : l'affection mutuelle. Ce sera alors, a contrario senso, un... lien maudit.

— Ne dis pas de bêtises ! Nous serons heureux à ce stade. Tu es la femme de mon aspiration. Depuis que je suis petite, je rêve d'une femme comme toi comme épouse : Blonde, rose...

Mes cheveux sont bruns !

— Ne me dérange pas, chérie. Tes cheveux sont exactement comme je les aime. J'ai toujours rêvé avec un visage comme le tien, un regard comme le tien, clair et bleu, apaisant et sincère. Quand tu m'as souri pour la première fois, j'ai trouvé, sur tes lèvres, la bouche de

mes charmes.

— Toute ton affection pour moi ne vient que de mon visage, de mon regard, de mes lèvres?

— Certainement pas. C'est ce qui m'a fasciné au début. Ensuite, avec la cohabitation, découvrir chaque jour ses qualités... Et ses défauts...

— Tu es terrible ! Pourquoi essaies-tu toujours de m'embarrasser quand j'essaie de ouvert mon cœur ?

— Parce que j'ai peur de lui. Tu m'as toi-même montré il y a peu de temps que tu en avais la capacité. une bête que ce livre a ralentie...

- Cruel!

- Honnêtement.

— Je te préfère comme ça, toujours franc.

— Allons-nous continuer à voir ce que disent les Esprits sur le mariage ?

— Si tu veux.

Et ils furent conduits après d'autres leçons à ces enseignements :

470) Si les Esprits sont attirés les uns vers les autres par sympathie, comment expliquer que, lorsqu'ils sont incarnés, ils commettent souvent des erreurs et contractent des mariages malheureux ? Par exemple : comment expliquer que l'affection vive durant les fiançailles puisse se transformer plus tard en antipathie réciproque ou partielle ? Ou, pire encore, l'affection sincère de l'un des époux n'est-elle plus réciproque, voire même rencontrée par la haine de l'autre ?

Ne voyez-vous pas dans ces hypothèses une punition temporaire pour les époux ? Pour qu'un mariage soit heureux, il doit reposer sur une affection mutuelle. Or, celle-ci ne dépend pas des corps qui s'unissent, mais des Esprits qui s'attirent. On peut tomber amoureux d'une autre personne simplement à cause de son apparence, pensant que, parce qu'elle est belle, la personne aimée doit avoir un beau caractère. Or, les qualités et les sentiments ne résident pas dans la chair. Une fois dans l'intimité, les Esprits se découvrent et s'attirent ou se repoussent selon la loi divine. D'un autre côté, combien d'unions heureuses qui semblaient hostiles au début ! Les époux, dans ce cas, ont connu une fin heureuse parce qu'ils ont accordé leur Esprit.

—Il y a une vérité qu'il ne faut pas oublier, René. Vous pourriez être maintenant trompé par mes cheveux bruns, pensant qu'ils étaient blonds, et puis...

— Tu es terrible !

—Et vous découvrirez que vous n'avez aucune affinité spirituelle avec moi. Ce n'est plus pareil si cela arrive de mon côté.

- Pourquoi?

—La première impression que j'ai eue de toi n'était pas favorable, comparée avec d'autres prétendants. Mais quand je l'ai vu sauver, au risque de se blesser, un pauvre chien errant. Quand j'ai entendu le débat avec De Warren dans lequel vous défendiez l'esprit de sacrifice pour l'Humanité. Quand j'ai remarqué ton affection

pour ta mère, le tremblement au souvenir de ton père, l'impulsivité en faveur des bonnes causes, la déférence pour mes proches et pour les vieillards et les petits enfants, et tant d'autres petites choses, des choses qui, additionnées, démontrent un bon caractère, je n'avais aucun doute que tu étais le fiancé de mes rêves, l'homme qui méritait mon amour. Je sais à cause de cela, et maintenant selon les Esprits, que je l'aimerai jusqu'à la fin. Mais je peux m'en tenir à la première hypothèse de la consultation faite avec les Esprits, si je ne me teins pas les cheveux en blond...

— Je la tue juste... avec des baisers !

— Et le divorce ? Que disent les Esprits à ce sujet ?

— Ne gâchez pas ces moments de bonheur avec des pensées de combat !

— J'ai une tante malheureuse, méprisée par son mari, qui la fait trembler. Voici le raison de ma question. J'insiste : que disent les Esprits ? Je suis presque sûr que vous avez lu ce point.

— Je commence à soupçonner que tu es mauvais.

— Alors voyons rapidement le divorce.

Ils ont ri. Ils ont feuilleté l'index et n'ont rien trouvé sous la lettre « D ». Alors le marié dit, semblant connaître intuitivement la question :

— Les Esprits ne voulaient probablement pas s'occuper de cette affaire. épineux au moment qui passe. S'ils étaient contre, les libéraux et les progressistes seraient mécontents ; Si le Livre était en sa faveur, l'Église et l'Empire seraient contre lui, et l'Auteur pourrait être poursuivi en justice pour avoir prêché l'amoralité.

- Quelle honte! Et toi? Que pensez-vous du divorce, dans le cas de votre tante ?

— Personnellement, chaque fois que j'en ai l'occasion dans la presse et dans les conversations, Je lutte pour le rétablissement du divorce, que la Révolution de 1789 nous a donné, entre autres droits, et que la Restauration de 1815 nous a enlevé, avec bien d'autres privilèges. Pour moi, chaque créature a le droit naturel de rechercher le bonheur conjugal. Si vous êtes malheureux et ne trouvez pas l'Ange du Foyer, mais seulement une créature hostile, vous avez toujours le droit d'essayer une deuxième fois, une troisième fois...

— Arrête-toi là, ma chérie ! N'oubliez pas que la polygamie est un retour à la barbarie des cavernes...

— Tu voulais mon avis. Veux-tu me donner le tien ?

— Si tu me trompes, je n'aurai pas besoin de divorcer. Je le tue et me suicide.

— Alors tu ne te suicideras jamais à cause de cette déception. Il ne pensera même pas au divorce.

—Mais le cas de ma tante est différent. Elle n'a pas le courage d'abandonner deux petites filles innocentes. Elle ne pense peut-être même pas à un autre mariage pour être heureuse, même si elle est encore jeune. Quelle honte! Je suis désolé, il n'y a aucun remède dans le Livre pour son cas. Tu devras souffrir toute ta vie.

— Tu ne veux pas lire la suite du mariage ?

- Oui, je veux. Où étions-nous ?
- Ici:

471) Le manque de sympathie mutuelle entre des êtres condamnés par la loi matrimoniale à vivre ensemble jusqu'à la mort constitue une source incessante d'amertume, d'autant plus cruelle qu'il n'existe aucun remède au malheur. Quelle serait la solution équitable dans ce cas ?

- Excellent! C'est le cas de tante. Il était tout près de nous et nous l'avons suivi ! Quelle est la solution ?
- C'est ici:

L'absence de sympathie mutuelle est certes la cause des plus grandes souffrances. Mais il est un malheur dont seuls les hommes sont responsables. Ce sont les lois humaines qui sont mauvaises. Car pouvez-vous admettre que Dieu puisse contraindre quelqu'un à rester avec une créature antipathique, après avoir établi la loi de similitude pour régir cette union, et avoir donné à chacun le libre arbitre et la conscience ?

- Merveilleux! — s'exclama la fille.

— On retrouve la question du divorce juste après celle du mariage. Mais c'est déguisé, à la fois dans la question et dans la réponse. Sans utiliser le nom, qui alarmerait la Censure, les Esprits défendent le divorce, comme ils condamnent la loi humaine qui « contraint » une créature à rester liée à une autre personne hostile par un lien perpétuel, comme le stipule la législation en vigueur. J'ai maintenant un nouvel argument pour ma thèse.

— Pauvre tante !

— Pauvre, pourquoi ?

— Parce qu'il a une conscience et un libre arbitre et les utilise toujours en sa faveur. des petites filles avec sacrifice de soi.

- Je ne te comprends pas! Une femme, au-dessus des filles vulgaires de son âge, de se rebeller contre l'esprit de sacrifice maternel.

— Dieu n'« astringe » pas... Merveilleux ! — balbutia la mariée, quelque peu distraite.

— Comme vous le voyez, l'interdiction du divorce est une erreur humaine, contrairement à Loi divine. En l'abolissant, la France a régressé dans son progrès social.

— Ça ne "astringe" pas... Comme c'est agréable !

— Cette question vous intéresse-t-elle vraiment ? Vas-tu te disputer avec ta tante ?

— Non, ma chère. Je n'ai aucune tante avec cette complication. Je me dispute avec moi-même. Je suis content des Spirits. Ils m'ont rassurée sur un point d'une importance capitale pour ma sensibilité féminine. Dieu ne te contraindra pas à rester à mes côtés, avec un esprit de sacrifice, lorsque tu découvriras que mes cheveux ne sont pas blonds...

— Je ne lis plus ! Vous ne prenez pas le livre au sérieux.

— J'en veux même un exemplaire pour moi. J'ai beaucoup de questions à te poser Esprits.

— Si tu es sérieux, je te donne celui-là. Mais dites-moi : en avez-vous déjà entendu parler ? communication entre les Esprits et les hommes ?

— Mon père fait des expériences à la maison depuis plus de deux ans. Maman et moi sommes... médiums.

— Je comprends tout maintenant.

—Je ne savais pas, cependant, que les Esprits pouvaient donner de si bonnes leçons, alors clair, si simple...

- Tellement vrai...

- Et toi? Avez-vous commencé à croire depuis quelques minutes ? Depuis que je suis petite, je Je me suis familiarisé avec les Âmes des Morts. Mais, malgré quelques séances très intéressantes, je ne savais pas non plus que les Esprits pouvaient donner d'aussi bonnes leçons. Bien que j'y croyais, j'oubliais la morale chrétienne, la considérant comme l'œuvre des hommes. De plus, c'est seulement aujourd'hui, en lisant ces points de saine doctrine, que j'ai entendu pour la première fois un Esprit supérieur parler.

— J'ai eu l'impression, lorsque vous l'avez lu, d'entendre la voix d'un Ange.

— D'un messager de Jésus.

— Comme je suis heureux en ce moment ! Je suis sûr maintenant que tu es celui-là qui m'a parlé du Guide Familial plus d'une fois.

- Oui? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que l'homme destiné à être mon mari sera vraiment mon mari après ma mort, et je serai ta femme même après ma mort...

— Je le veux ainsi et si Dieu le veut.

* * *

Après avoir parlé un peu plus du spiritualisme, le journaliste a déclaré :

— Nous devons célébrer nos fiançailles avec du champagne. Êtes-vous d'accord?

— Dans ma maison ?

— Juste ici, dans le parc. Il y a plusieurs bars répartis dans les galeries.

— Et Jean ?

Il va jouer. Nous serons bientôt de retour.

Ils se levèrent, les bras entrelacés, et, ensemble et souriants, marchèrent le long de l'avenue de platanes verts luxuriants, en direction du Péristyle de Joinville. Les femmes assises sur les bancs voisins ne l'ont même pas remarqué.

ils prévoyaient les scènes d'amour avec leurs yeux malicieux et étaient mécontents de manquer ce spectacle coquin.

—Une autre malheureuse femme presque dans la gueule du serpent—soupira une vieille femme.

— Elle est malheureuse, n'est-ce pas ? Pauvre gars, tout baveux sur la fille ! — répondit un autre plus jeune. Tu n'as pas vu à quel point la fille est autoritaire ? C'est elle qui le séduit. Elle a l'air d'une petite prétentieuse et il a l'air d'un idiot.

Au Péristyle de Joinville, les mariés se sont arrêtés, hésitants à choisir un bar. Sur la suggestion de la jeune fille qui connaissait déjà l'établissement pour y être venue avec ses parents, ils décidèrent d'entrer dans l'élégant et discret Restaurant Velfour. Ils étaient assis dans un coin. Leurs visages, rouges d'émotion, exprimaient une joie saine. Ils étaient sincèrement amoureux et heureux. Et elle dit, avec l'air d'une sorcière :

— Nous avons un pacte, tu te souviens ?

— De fidélité mutuelle jusqu'à la mort.

- Non! De la fidélité réciproque même après la mort.

— Je serai fidèle à mon serment.

— Devons-nous prêter serment dans une église ? A proximité il y a...

— Je propose de le sceller à la manière chevaleresque, adoptée parmi les initiés.

- Comment?

—Écrire le serment avec du sang.

— Quoi, René ?

- Comme ça.

Le jeune homme sortit de son portefeuille de cuir, qu'il avait dans la poche intérieure de sa redingote bleue, un stylo neuf en acier, d'invention récente, et avec lui il se piqua le bout de l'annulaire gauche. Il trempa la pointe du stylo en métal dans la goutte rouge qui émergeait de la morsure et dit :

— Une veine sort de l'annulaire gauche et va directement au cœur. C'est pourquoi l'alliance est portée à ce doigt. Avec ce sang j'écrirai notre pacte.

Et il écrivit en haut de la première page du Livre des Esprits : « Cette œuvre providentielle a déterminé notre destinée aujourd'hui. Nous jurons fidélité mutuelle sur Terre et dans l'Espace. Que Dieu bénisse notre pacte et nous unisse à jamais. » Daté et signé. La jeune fille a insisté pour se piquer elle-même l'annulaire de la main gauche et, le sang coulant, a signé le pacte. Il lui prit affectueusement la main et suça le sang restant du bout de son doigt. Elle a insisté pour faire la même chose avec son sang.

— Maintenant, le Livre restera avec vous — dit le marié. Contient nos écritures prénuptial.

Et ils burent la première coupe, les bras croisés et le front joint.

3

Quand Allan Kardec arriva à la librairie Dentu dans l'après-midi, le gérant Clément le serra dans ses bras, visiblement ravi, et lui dit :

— Nous avons déjà démonté le deuxième paquet. Plus de cinquante ont été vendus volumes jusqu'à présent, à part ceux que j'ai offerts en cadeau, en guise de publicité. Du Potet,[22]le baron lui-même en portait deux exemplaires et me demanda avec intérêt qui en était l'auteur. Avant qu'il ne s'en rende compte, là-haut, c'est sûr, j'ai fini par lui donner, moi-même, son nom et son adresse. Il est clair que je n'ai révélé que le nom de guerre sous lequel vous êtes connu dans la Société Mesmérienne.

— H. Denizard, alors ?

- Assez juste. Ne le prenez pas mal si j'ai été un peu indiscret.

— Tu as bien fait, ma chère. C'était vraiment mon intention d'envoyer une copie à Baron. J'avais juste l'intention de le faire sous le pseudonyme « Allan Kardec ».

— J'avais en tête l'affirmation selon laquelle il pourrait| faire du Livre en*Journal de Magnétisme*, maintenant dans une nouvelle phase, après le combat, et tout dédié au spiritisme.

— Je vous suis reconnaissant de votre intention. Nous aurons certainement des adeptes parmi les magnétistes, surtout ceux de la nouvelle école du baron.

- Il sait ? George Sand[23]est apparu aujourd'hui, par ici. Vignoble de la Comédie Française', où il avait réservé un billet pour la soirée, et cherchait un*Madame Bovary*,

---

[22]Du Potet (Jules Denis de Sennevoy, baron), né à La Chappele, Yonne (1796) et mort à Paris (1881). Il étudia la médecine à la Faculté de Paris et fut directeur de l'École Naturiste, l'une des sociétés magnétistes de la même ville. Disciple de Mesmer, il rassembla autour de lui un groupe exceptionnel de chercheurs et de disciples, parmi lesquels Rivail, Roustan, Carlótti et d'autres. Publié*Cœurs du magnétisme animal*(Guérison du magnétisme animal (1834),*Essai sur l'Enseignement Philosophique Du Magnétisme*(1845),*La Magie dévoilée ou principes des sciences occultes*(1875) entre autres. Il était rédacteur en chef de *Journal du magnétisme*((1845-1861).

[23]Sand (Georges) pseudonyme de Madame Dudevant Lucile Amandine Aurore Dupin, épouse de François Dudevant (qu'elle épousa en 1822, dont elle se sépara en 1830), née en 1804 et décédée en 1876, descendante, par son père, d'Auguste II, roi de Pologne. Romancière inspirée et sentimentale, elle a produit de nombreuses œuvres (Lélia, Valentine, Spiridion, etc.). J. Maigras l'inclut dans*Les Pionniers du Spiritismeen France*(Éd. Librairie des Sciences Psychologiques-1906 p.123), mettant en avant ses idées spiritualistes et réincarnationnistes.*De l'histoire de ma vie*nous avons trouvé dans***Magazine Spirite***((Septembre 1868) la transcription de certaines de ses idées concernant la migration des âmes.

en reliure de luxe, en cadeau. J'ai tenu à lui donner également un exemplaire du Livre. Après une inspection rapide de l'ouvrage, lisant quelques passages au hasard, sans séparer les pages, j'ai voulu acquérir un autre exemplaire pour l'envoyer à Victor Hugo.[24]

— À Victor Hugo ?

— Exactement, à notre grand poète exilé. Sand m'a assuré que la « Table Le Président l'avait converti, h| quatre ans, depuis qu'il est apparu parmi nous. Et Hugo lui a écrit des pages et des pages, avec des pensées et des vers de poètes et d'écrivains morts, reçus à table.

— Un poète brillant comme Hugo ne pouvait pas répudier la théorie spirite, qui explique les inspirations. En fait, sa lyre a toujours été, fondamentalement, spiritualiste.

—Veux-tu devenir l'un des nôtres à partir de maintenant ?

— Fatalement !

— Vous savez que Lamartine[25]es-tu aussi croyant ?

- Oui je sais. Delaage, qui le fréquente, me l'a confirmé. Je pourrais te citer une vingtaine de poètes et de romanciers de haut niveau, qui passent par ici, comme Banville[26]et Dumas[27], qui sont aussi spirituels que nous.

— Comme vous pouvez le voir, le monde tourne plus vite que Le Veririer ne le pense[28]. Nous sommes au seuil de la nouvelle ère, ma chère. On trouve des missionnaires sur Terre, partout.

— S'ils le sont !

— Merci pour tout, Clément. Serons-nous ensemble ce soir ? Je recevrai quelques invités.

— Bien sûr, sauf contretemps à la maison.

— Prends la Dame.

---

[24]Hugo (Victor), écrivain français, né à Besançon (1802-1885). Sa production bibliographique est vaste, ce qui fait de lui le chef de file du romantisme français. Les années 1830-1840 consacrent sa gloire. Il se consacre à la politique après la mort de sa fille Léopoldine en 1843, et est élu député en 1848. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il est exilé jusqu'en 1870. Madame de Girardin l'initie à l'étude de phénomènes dont le monde entier commence alors à se préoccuper.*Les Pionniers du Spiritisme en France*(ob. cit. page. 40-45) publie une étude intéressante dictée par le Dr Bécour intitulée*Victor Hugo et la table*. En tant qu'Esprit, Victor Hugo, à travers la psychographie de Zilda Gama, nous livre un ensemble d'œuvres. Nous trouvons des références à ce personnage extraordinaire dans***Magazine Spirite***des années 1863 (*Lettre de Victor Hugo à Lamartine*), à partir de 1865 (*Discours de Victor Hugo au pied du tombeau d'une jeune fille*), 1867 et 1868.

[25]Lamartine (Alphonse de), poète français, né à Mâcon (1790-1869). Il est mentionné dans***Magazine Spirite*** Août 1863 et août 1864.

[26]Banville (Théodore de), poète français, né à Moulins (1823-1891).

[27]Dumas (Alexandre père), romancier et dramaturge français, né à Villers Cotterêts (1802-1870).*Les Pionniers du Spiritisme en France*(ob. cit. page. 148-149) rapporte que les Mémoires de Dumas contiennent des faits de visions de parents décédés et que Dumas a admis la théorie de la réincarnation. Dans*Madame de Chamblay*Dumas affirme le principe de la double vue, la seconde vue, la vue de l'âme, à laquelle Kardec fait référence dans***Le livre des esprits*** — Question 447 et suiv.

[28]Leverrier (Urbain), astronome français, né à Saint-Lô (1811-1877). Il fut directeur de l'Observatoire de Paris.

— Tu seras très heureux. Alors nous sommes presque sûrs d'y aller. Elle a déjà commencé à lire Le livre que j'ai emporté à la maison à l'heure du déjeuner.

— Est-ce que tu déjeunes à la maison ?

— Aujourd'hui, exceptionnellement, à cause du Livre.

— Monsieur Dentu est là-haut ?

— Non, mais ça viendra bientôt. Montez, professeur. La veuve l'a déjà vu ici et l'aura C'est un plaisir de vous parler un peu du Livre, notre actualité du jour.

Rivail monta l'escalier de service et, sur la mezzanine, fut accueilli affablement par Mélanie.

— Félicitations, professeur. Veuillez vous asseoir.

— Merci, Madame. Je suis déjà au courant de l'absence de M. Dentu. Je suis monté à saluez-la et remerciez-la pour ses cadeaux.

— Nous avons rempli notre obligation. Avez-vous aimé le travail graphique ? Je vous l'avoue : A Je n'ai pas aimé du tout. Mais nous sommes tellement pressés et la typographie est de second ordre.

— En réalité, le travail graphique n'est pas impeccable. Il ne s'agit pas de, mais il s'agit d'une édition de luxe pour riches connaisseurs et oui d'un livre pour la vulgarisation d'une nouvelle doctrine. Au fait, Madame : ne trouvez-vous pas que 3 francs, c'est un peu cher pour une brochure de 180 pages mal imprimée, comme vous avez été la première à le constater ?

— Non, pour le moment. Ce prix a fait l'objet de considérations entre Edou, Clément et moi L'impression typographique, en deux colonnes, rend l'ouvrage un peu plus cher, et le tirage était faible. Vous voulez voir votre bordereau ?

Et, avant de répondre, il ordonna à Adrien, qui travaillait à proximité, de j'ai apporté le dossier de l'imprimerie Beau.

— Ne vous donnez pas cette peine, Madame. Dites-moi simplement les raisons. Le prix Cela m'a semblé exagéré étant donné le petit nombre de pages et en comparaison avec mon *Grammaire française pratique*, de deux cent quatre-vingts pages, en 12, qui se vend 1 franc et 50 centimes et de mon *Grammaire normale*, long de près de trois cents pages et riche en graphismes, vendu 2 francs.

— Ancienne édition, n'est-ce pas ?

- Le *Grammaire normale* Il est récent, il date d'environ six mois, et en est à sa 2ème édition. LE un autre a déjà environ deux ans.

Le dossier demandé est arrivé entre les mains de la veuve. L'ouvrant devant Rivail, elle lui montra quelques figures en disant :

— Voir : Papier, 65 fr. pour 100 kg. avec 5% de réduction. Partie imprimée, en corps 10 interligné, 40 fr.; en taille 8, décalé, 52 fr. Matière en deux colonnes, plus 10%. Voici ci-dessous un calcul que j'ai fait au crayon :

Chaque feuille de 16 pages, en 8°, coûte 31 fr. 65. En calculant une commission de 20% aux distributeurs et notre pourcentage combiné de 30%, nous devrons, pour couvrir toutes les dépenses, toutes les pertes dues aux volumes endommagés ou donnés, toutes les plaintes dans les journaux, et avoir encore une compensation raisonnable de droits d'auteur restante, le prix de 3 francs n'est pas exagéré. Si vous êtes content, comme je l'espère, vous réaliserez finalement un bénéfice de 600 à 700 francs.

- Par conséquent. S'il vous plaît, ne tenez pas compte de mon profit si, pour plus Pour une vente rapide de cette édition, qui est un essai, il faut augmenter la part des distributeurs à 25% ou 30%, ainsi que la part publicitaire. Je ne recherche aucun avantage financier de ce travail, ni de celui en cours.

— Est-ce qu'on en aura bientôt un autre dans le même genre, Professeur ?

— Oui, Madame. J'ai l'intention de lancer bientôt un supplément, avec des instructions des informations nouvelles et complémentaires des Esprits et mes commentaires plus longs. C'est presque fini.

—Veuillez nous l'amener, si cela vous convient.

— Je vous le promets, Madame. C'était en fait mon intention.

Et en se levant :

— Je vous demande la permission d'aller me promener. Je verrai M. Dentu demain.

— Ne soyez pas pressé de partir, professeur. Je ne suis pas occupé en ce moment, et Edou ne devrait pas tarder. Il est parti exprès pour enregistrer Le Livre. Il voulait traiter cette affaire personnellement, afin d'éviter tout problème avec la censure.

—Mais, après l'examen préliminaire, y a-t-il encore quelque chose à craindre de la Censure, Madame ?

— Oui, professeur, depuis quelques jours. La licence inondait le marché avec une littérature infâme, exigeant la répression. Le ministre de la Justice a profité de ce fait pour recourir à la censure à outrance. Sous prétexte, par exemple, de contrôler l'entrée de matériel imprimé immoral, provenant généralement d'Italie, ce qu'elle fait, c'est réprimer l'importation de brochures politiques en faveur de l'indépendance et de l'unification de la péninsule. Sous prétexte d'éviter l'incitation à la grève des travailleurs, un problème vraiment grave, l'entrée de livres socialistes d'Angleterre et d'ouvrages protestants de Hollande, de Suisse, d'Allemagne et de Grande-Bretagne même est rendue difficile. Mais le plus grave se passe ici, dans le pays. Affirmant la nécessité de défendre la morale et les bonnes coutumes, comme le précise le décret, on veut empêcher les attaques politiques contre l'Empereur et les critiques de la Religion.

— Parlons plus doucement, Madame. Il y a des clients près des escaliers.

- Tu as raison. Le fait est que nous devons empêcher que le Livre ne revienne aux prêtres. ET ce qu'Edou a essayé de faire, en recherchant personnellement le directeur du service de presse. C'est une vieille connaissance à nous, un ami de mon mari.

— Qui, s'il vous plaît ?

— Monsieur de Salles.

— J’ai un ami très prestigieux au Ministère. Ce serait pratique cherchez-le pour nous aider ou pensez-vous que c'est inutile ?

— C’est certainement pratique.

— Et il n’y aura aucun danger à exposer l’œuvre à la vente avant qu’elle ne soit enregistrée, car Qu'est-ce qu'on fait ?

— Non, Monsieur. Il est interdit de l'annoncer et de le commenter dans la presse avant de enregistré. Toutefois, l'éditeur, jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre d'interdiction, peut continuer à distribuer et à vendre l'œuvre. C’est ainsi que tous les éditeurs interprètent la nouvelle loi.

— Merci pour vos informations, Madame. S'il vous plaît, excusez-moi, non j'attends le retour de Monsieur Dentu, malgré mon désir de le revoir et ma curiosité pour l'entrevue avec Monsieur de Salles. Cependant, je dois faire quelques choses urgentes en ville avant de rentrer à la maison, et il est déjà un peu tard. Je reviens demain.

— Après-demain, professeur.

— En effet, demain c'est dimanche.

Et, lui baisant la main :

— Madame, je tiens à vous exprimer une fois de plus mes remerciements pour vos aimables paroles. intention donnée à mon manuscrit dès le début. La Dame était très gentille, compréhensive et, avec sa bonne volonté, elle a rendu un service pertinent à la Cause des Esprits.

- Oh! Professeur, je...

— Ma visite aujourd'hui n'était pas pour discuter affaires mais pour vous dire remercier. Lundi, nous réglerons nos comptes.

— C'est moi qui vous dois de la gratitude, Professeur. Pas parce que nous avons choisi le nôtre à la maison pour éditer l'ouvrage, mais pour l'opportunité providentielle qu'il m'a donnée de lire le manuscrit à un moment où j'étais plongé dans l'angoisse et le désir, et plein de dégoût de voir Edou dans un scepticisme ouvert, précisément à cause de la « Table parlante » J| J'ai dit à M. Clément combien le Livre nous a fait du bien, à moi et à mon fils. Il a enlevé ma tristesse, m'a révélé la vraie vie et a libéré Edou de l'incrédulité après tant d'années de foi dans l'immortalité de l'âme.

— Puisque l'œuvre est des Esprits, Madame, je ne suis pas vaniteux de leur mots. Mais je me réjouis de voir le Livre produire de si grands bienfaits avant même d’être imprimé, et précisément pour ceux qui ont facilité sa publication.

— Je suis sûr que c’est une œuvre divine.

—Du moins, transcendantal, Madame.

* * *

Au bout des escaliers, au fond du magasin, Adrien demanda à Rivail la permission de le féliciter pour la sortie du Livre. Le professeur, souriant et reconnaissant, lui parla avec l'affection d'un maître à un disciple :

—Encore si jeune et déjà intéressé par une œuvre d’un tel ordre ?

— Beaucoup, professeur. J'ai entendu tellement d'éloges pour The Book de la part de patrons, que j'ai profité de la pause pour lire quelques journaux. Un fait me frappe.

- Dites-moi.

— J’ai lu plusieurs ouvrages sur la « Table parlante ». Aucun de moi aussi impressionné que le tien. Quand j'ai lu les réponses des Esprits aujourd'hui, j'ai eu le sentiment que je me « souvenais » simplement...

— Tu ne vas pas devenir médium ?

- Peut-être. M. Delaage me considère comme « sensible ». Je ne l'ai pas compris pour me mettre dans un état somnambulique, mais à un certain moment je me suis mise à trembler de partout, mon corps vibrait si vite que j'ai effrayé Monsieur Delaage. Cependant, je fais fonctionner le « Tableau » lorsque je suis dans le courant.

— Il est sans aucun doute un médium, n'ayant besoin que de développer son faculté. Aimeriez-vous faire quelques expériences avec moi ?

— Oui, professeur. Très!

— Je donne la préférence aux jeunes médiums, car ils sont prédestinés à propagande et consolidation du spiritisme.

— Je suis convaincu, d’après le peu que j’ai lu, que le spiritualisme est une très sérieux, pas amusant. Je serai heureux si je peux, en tant que médium, me rendre utile au Seigneur et aux bons Esprits.

— Je vous ferai part de cette opportunité. J'en parlerai à M. Clément. Au revoir, Adrien ! Merci pour votre concours.

Adrien resta bouche bée d'étonnement en voyant la main droite de Rivail s'ouvrir pour serrer la sienne. Le geste était absolument inhabituel entre un client et l’humble employé. Il répondit, timidement et avec hésitation, à ce signe de chevalerie qui, mis en valeur par le regard perçant et magnétique de Rivail, l'éleva soudain et pour un instant de son humble statut social. Tremblant, ému, il suivait les yeux pleins de larmes le notable professeur qui le faisait égal aux chefs de la maison. Rivail, accompagné de Clément, s'arrêta un instant à la porte

glacé pour les mots d'adieu. Adrien s'appuya contre la rambarde, craignant de tomber, et eut sa première vision : il vit un groupe d'Esprits à côté de Rivail, habillés à la mode de l'époque, mais en tissu léger et brillant. L'un d'eux, se tournant vers le jeune médium avec un sourire, lui adressa un signe familier de la main : « à bientôt ».

* * *

Sur la place du Théâtre Français, vers laquelle il s'était dirigé en sortant de la librairie, Rivail entra dans un couloir et s'arrêta devant la fenêtre d'une porte sur laquelle était écrit « Messagerie Royale ». Le voyant entrer, une femme ronde et aimable vint à sa rencontre :

— J'ai déjà envoyé deux coursiers pour livrer vos colis, Monsieur. Soyez rassurés : avant cinq heures, ils seront chez les destinataires, comme je l'ai promis à Monsieur Clément.

— Merci, Madame. Je suis passé pour vous remercier de votre diligence et vous demander S'il vous plaît envoyez-moi un coursier pour les nouvelles livraisons.

— À quelle heure, Monsieur ?

— À dix heures du matin. Merci d'avance, Madame. À bientôt!

— À bientôt, Monsieur. J'enverrai le messager à dix heures.

En passant devant le Théâtre Français, il était curieux de voir à quel spectacle George Sand allait assister ce soir-là. Et il lut sur le panneau devant la statue de Molière : « Aujourd'hui Demi Monde — Dumas Fils ». Il parcourait les noms des artistes lorsqu'un monsieur en redingote bleue avec un col en soie et un bouton de rose rouge à son revers lui tapota affablement le dos :

- Alors! Est-ce que tu viens au spectacle aujourd'hui ?

— Bonjour, Monsieur Empis ! Ravi de vous voir! Je passais par là et je n'ai pas pu résister tentation de jeter un œil au programme d'aujourd'hui. Je connais déjà la pièce. Et je suis surpris de la voir maintenant dans « Comédie ».

— Tu veux venir avec moi sur les grands boulevards ? Je le laisserai où je veux.

—Avec grande joie, si je ne vous ennuie pas.

- Viens!

Et pendant qu'ils parlaient, ils prirent un landau tiré par deux chevaux blancs devant le théâtre.

— Alors, tu connais déjà Demi-Monde ?

— J'ai vu une de ses premières représentations au « Gymnase » en allant à deux ans. C'est précisément à ce moment-là que j'ai commencé à étudier le spiritisme.

— « Spiritisme » ?! Qu'est-ce que c'est que cette chose ?

— La philosophie des Tables Roulantes. Vous n'en avez pas encore entendu parler ?

— Ah ! Je comprends. Oui. J'ai fait quelques observations chez Rachel.

— De Rachel ? Je ne savais pas qu'elle était spiritualiste.

— Amoureux des Esprits ! Je les ai vus, je les ai entendus, je les ai sentis, selon nous déclaré. Pauvre chose ! J'étais déjà malade. Abandonné par les médecins, tout espoir de guérison était revenu aux Âmes des morts... Mais il reste perdu, irrémédiablement perdu.

— Pauvre Rachel ! C'est une honte de voir une si grande tragédie condamnée irrémédiablement comme tu dis. Peu de temps avant qu'elle ne parte en tournée en Amérique, je lui ai traduit, à sa demande, un drame anglais dont elle avait retiré la page de titre afin que je ne connaisse ni le nom de l'auteur ni le titre de l'œuvre. Après cela, je ne l'ai plus vue.

— Après la tournée, il s'est retiré pour se faire soigner. Il est maintenant en Suisse.

— J'aimerais avoir son adresse pour lui envoyer mon dernier livre.

— Avez-vous l'intention d'enseigner la grammaire française à notre plus grand déclamateur ?

- Mon***Le livre des esprits***.

— Avez-vous pris cette affaire au sérieux ou de manière critique ?

— Très sérieusement. Et toi? Avez-vous tiré des conclusions de la « Roue de la Table » ?

— Oui, je l'ai pris : toutes les suppositions qu'elle m'a données ont échoué. Je viens d'avoir déceptions. En fait, j'ai toujours eu des réserves sur le magnétisme.

— Peut-être a-t-il demandé au Conseil des faveurs de nature matérielle.

— Et que voulais-tu que je te demande ? Les nuages ? Une recommandation de St. Pedro ?

— Solutions morales.

— Je ne vis pas de brises, ma chère. Je suis un homme de théâtre, je le mets en scène quelques fictions, mais je ne vis pas de fantasmes. Dans la vie pratique, pas de rêves. Les melons sont chers.

— La Table Parlante est venue chercher des solutions morales.

— Le Mesa Rodante a été le plus gros désastre que les Américains nous aient jamais envoyé.

— Et tu te débrouilles bien à la Comédie ?

— Il pourrait faire mieux, s'il avait un tempérament servile, comme paillasson pour des politiciens corrompus et de se conformer aux caprices des partenaires et des artistes. Mais que faire, ma chère ? Je suis né corrompu et j'ai pris l'habitude de suivre à la lettre la loi et les règlements, que je sois dans une fonction publique ou en dehors.

— Et « Demi-Monde » ? Un « gymnase » abandonné ?

— Non. Continuer| l|. La performance d'aujourd'hui est extraordinaire. 'Demi-Monde » a été écrit expressément pour la « Comédie Française ». Mais, par un caprice invincible, Rachel s'opposa au sujet. Houssaye céda et Dumas Fils fut

au 'Gymnase'. Cependant, j'ai agi dès le début en toute indépendance, dans le strict respect du Règlement et d'une manière différente de celle de mon illustre prédécesseur. Le Théâtre Français n'est pas une propriété privée mais une institution nationale. Depuis que j'ai pris mes fonctions l'année dernière, je mets en scène, comme vous le savez, non seulement des pièces modernes mais aussi des chefs-d'œuvre antiques. J'ai l'intention de faire figurer de bon tout ce qui est représenté à la Comédie dans le théâtre français : hier, Le Malade Imaginaire de Molière, aujourd'hui Demi-Monde du plus actuel et du plus discuté de nos dramaturges.

— C'est une bonne politique de plaire à tout le monde.

— La bonne politique, c'est servir le peuple. Le but de la « Comédie » est purement pédagogique. En tant que théâtre modèle, il doit représenter tout ce qu'il y a de bon dans le théâtre français.

— Je ne m'attendais pas au succès théâtral de « Demi-Monde ». Même le nom semblait-Je suis malheureux. Cependant...

— Paris aime les scandales, et le nom était séduisant. Pourquoi l'as-tu jugé « malheureux » ?

—Le néologisme m'a choqué, car il était extravagant et douteux. C'est déjà le cas, cependant, Parole actuelle et consacrée dont tout le monde applaudit la « finesse ». Nous ne pouvons pas lutter contre l'utilisation de nouveaux termes, lorsqu'ils sont acceptés par une société alphabétisée. L'usage de la bonne société est le meilleur maître du français.

- Par conséquent. C'est aussi la barrière de l'argot et du jargon.

— La thèse, à première vue, m'a également semblé trop impudent. Mais maintenant, à la lumière du spiritisme, je comprends mieux le but moraliste de l'auteur.

- Pardon ! La lumière de quoi ?

— De la philosophie de la Table Parlante.

— Tu me fais me sentir un peu... ennuyeux.

— Si j'avais été juge au Concours Faucher de l'année dernière, j'aurais, a voté sincèrement en faveur de « Demi-Monde » et a décerné le prix à Dumas Fils.

— Mais c'est ce qui s'est passé à l'unanimité.

- Je sais. Je veux dire que je serais également en faveur de cela.

— Avec justice. À mon avis, le ministre Baroche[29]procédé... comment dire ?

— C'est étrange, du moins.

— Oui, « étrangement », en supprimant le prix Faucher, l'année dernière, juste pour ne pas l'accorder à Dumas Fils qui le méritait au jury.

—Avez-vous vu une allusion à la Cour impériale dans la thèse primée ?

— Rien de tel ! Le petit doigt impérieux de Rachel était toujours là contre Dumas Fils. Le ministre ne voulait pas contrarier notre plus grand artiste ni aggraver la situation.

[29]Baroche (Pierre-Jules), né à Paris (1802.1870), ministre de Napoléon III.

jury, et a supprimé le prix cette année-là... en raison du manque de fonds.

— Étrange femme ! N'oubliez pas de me donner son adresse. Regarder, Lundi, la Messagerie Royale, voisine de la Comédie, m'enverra un messager de bonne heure.

— Je vous enverrai l'adresse par mon messager.

— Eh bien, je suis entièrement d'accord avec votre administration. Le Théâtre Français ça doit être une école. Toutes les pièces éducatives, comme « Demi-Monde », devraient être portées sur la scène de la « Comédie ».

— Malice ou... esprit des morts ?

— Aucune méchanceté.

— Considérez-vous vraiment « Demi-Monde » comme éducatif ?

- Pourquoi pas? Je reconnais aujourd'hui, grâce au spiritisme, qu'il existe plusieurs des moyens et des méthodes dignes d'éduquer les masses humaines. Le théâtre en fait partie. Elle peut conduire les masses, par la révélation ou, mieux, par le ridicule de leurs actes sociaux, à modifier les mauvaises coutumes. Dumas Fils suit une excellente méthode, celle du réalisme, pour combattre les erreurs du matérialisme sensuel qui ont lentement perverti la morale traditionnelle de la femme française. Et un auteur inspiré par les Esprits du Bien.

— Les Esprits sont-ils également présents dans les théâtres ?

— Ils propagent la morale de différentes manières. Dans le livre que je viens de lancement, adressé à des hommes mûrs, capables de raisonner sur des thèmes philosophiques et religieux. Dans une pièce comme « Demi-Monde », ils inspirent le scandale, qui est la terreur de la femme d'esprit, de la femme de bonne famille. Ouvrez-lui les yeux sur l'imprudence des autres qui l'ont affaiblie, la conduisant dans le royaume de la fantaisie, du ravissement, lui montrant, dans le cas de « Demi-Monde », le véritable titre qu'une femme a dans la société qui se croit « forte d'esprit », « avancée » ou « supérieure », lorsqu'elle piétine la morale.

— Alors, pensez-vous que Dumas Fils est bien considéré parmi les Esprits ?

— Pour moi, lui et son père, Alexandre Dumas, sont tous deux médiums et ont, ainsi, collaboration directe ou indirecte de l'Invisible dans l'éducation des masses.

— Pensez-vous que la moralité puisse être prêchée à travers l'immoralité ?

— Traiter au théâtre un mal que l'on déplore, en le présentant comme Le malheur qui peut être évité est, à mon avis, une manière d'enseigner la morale.

— Tu passes une période difficile aujourd'hui ! Indéchiffrable!

— Dumas Fils, avec sa thèse audacieuse et apparemment scandaleuse, a pénétré au cœur de la société française pour y montrer la blessure qui la ronge. Il ne suffit pas, en effet, que la société se débarrasse des courtisanes pour cesser d'être corrompue. Avec les demi-mondaines elle est| plus infesté que vous ne pouvez l'imaginer. LE

La pièce de Dumas Fils lui ouvre les yeux.

—Je ne nie pas que Dumas Fils ait réussi à mettre le doigt sur la plaie.

— Voyez le bonheur avec lequel il l'a fait, par exemple, dans certaines définitions. Note ces mots du protagoniste : — « Notre « demi-monde » est une chute pour ceux qui viennent d'en haut. Et, en revanche, une élévation pour ceux qui viennent d'en bas. »

— Magnifique définition !

— Estoutra : « La frontière du « demi-monde » commence là où l'épouse légale se termine et finit là où commence l'épouse vénale. Nous, demi-monde, nous ne vendons pas, nous donnons ; Celle qui se vend est bannie de notre monde, tout comme celle qui se donne est bannie du monde des tribunaux. Cette définition, comme la précédente, restera en vigueur.

— Oui, ils l'ont fait. Il y en a un autre, non moins précis : « Le « demi-monde » diffère du le monde des femmes honnêtes par le « scandale public » et, du monde des tribunaux, par le « métal vil ». En cela, le monde est délimité par un dispositif de Loi ; dans ce cas, pour un « disque d'or ».

— En effet, splendide. Nous avons maintenant, bien définis, trois mondes dans que les femmes peuvent vivre en société. Dumas Fils a mis en évidence celui dans lequel la femme « descend » ou « monte », exclusivement, en raison d'une sensualité incontrôlée. Prévenue à temps, la Femme du monde honnête saura éviter de tomber dans le « demi-monde », peuplé de gens frivoles et dépourvus de Foi. Sans croyance dans la « Vie Future », dans l'Immortalité de l'Âme, dans les Douleurs et les Joies de l'« Autre Monde » décrétées par une justice infaillible, la Femme est facilement en proie à la tentation de vivre dans un cercle social de délices apparents. Combattant, par le spectacle de la blessure, le matérialisme sensuel qui renverse la Femme de Foi sans méfiance, la pièce accomplit subtilement une œuvre de purification morale.

—Le mal auquel vous faites référence est incurable... depuis le Paradis.

— « Incurable », je ne pense pas. Ce n'est pas sans un motif plus élevé que les Esprits, en En France, leur manifestation physique actuelle a commencé dans les salons mondains, où le mélange des deux mondes, le légal et l'illégal, est le plus prononcé. La « Table de discussion » est, dans ces cercles, une arme à double tranchant : elle divertit et corrige. Se manifestant parmi les femmes faciles, qui « se donnent », les Esprits les avertissent, par leurs conseils, des dangers qu'elles courent, leur montrant ce qu'elles pourraient devenir, dans une réincarnation, non plus seulement à cause du sensualisme, de l'ambition et de la frivolité, mais à cause du Châtiment Divin.

— Aujourd'hui, des demi-mondaines pour le goût ; demain, des « coupes » pour sanctionner divin.

— Tu passes une période difficile aujourd'hui ! Je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas encore entendu parler de la réincarnation ?

— Dans quel sens ?

— Non pas que nous retournions, après notre mort, vivre sur Terre, dans d'autres corps.

— Avatar, comme le disait Théophile Gautier dans un beau roman ?

— Ce terme, popularisé par Théophile Gautier, a, parmi nous, le sens de « transformation », de « transmutation ». La réincarnation est autre chose. Et le retour de l'Esprit de l'homme qui meurt dans un autre corps.

— Et tu crois ça ?

— La logique m'a conduit à la conviction ; Le spiritisme m'a donné la certitude.

— Parbleu ! Les Esprits te transforment, ma chère. Prudent!

— En fait, ils me transforment. C'est grâce à vos enseignements que je connais le destin de la « demi-mondaine » vers une nouvelle existence charnelle. L'erreur de la Femme, « qui se donne », par sensualité, « hors de la Loi », ne restera pas impunie « dans la Loi ».

— Le confucianisme ?

— L'une des punitions pour les femmes qui, aujourd'hui, s'adonnent au plaisir sexuel « sans « Payer » et par simple frivolité ce sera se donner demain, « forcé » par un destin mystérieux, « en échange du vil métal ».

— Très difficile ! Charadistique ! Mais continuez.

— La cour est « esclave » de son passé de frivolité morale. Souffrir le punition pour son ancienne impudence, pour son infraction passée à la Loi Morale, pour le mauvais exemple qu'il a laissé derrière lui. Il expie la culpabilité. Il nous sera donc difficile de la sauver de cette épreuve.

— Combien sont sauvés !

—Les Madeleines sont rares parmi les cours. Mais la « demi-mondaine », peut être sauvé d'une future épreuve humiliante, en se relevant dans cette existence, courageusement, de la chute ou, en d'autres termes, en se corrigeant dans cette vie. Les avertir de cela est une œuvre de charité. La « demi-mondaine » peut, convenue à temps, éviter une existence future d'humiliation publique « obligatoire ».

— Il ne sera pas facile, ma chère, de corriger une mauvaise disposition, encline par nature, au sensualisme, entraîné par le milieu social dans lequel il est né, dans lequel il ne veut plus vivre, qui est celui de la misère.

— Plus facile que vous ne le pensez. Si la femme séduite est née dans une famille honnêtement, il a déjà l'environnement social sur lequel s'appuyer : l'exemple maternel. Il ne glissera dans le « demi-monde » que s'il perd sa foi. Maintenant, si nous gardons vivante sa croyance en l'immortalité de l'âme, en la justice de Dieu...

— Est-ce que les Esprits des Morts s'en occupent maintenant ?

— Ne les ridiculise pas, ma chère. Les médecins ne sont-ils pas là pour les malades ? Vous êtes un bon moraliste dans toutes vos pièces. Quelles splendides leçons de morale dans*Six épouses d'Henri VIII*! Si vous connaissez le spiritisme philosophique,

redoublera d'efforts, en tant que dramaturge, pour concourir au sauvetage de la Femme Française, menacée, plus que jamais, dans sa dignité maternelle, sociale et matrimoniale par le Matérialisme, seul responsable de l'inégalité de la Morale dans les temps récents.

— Tu es, aujourd'hui, vraiment... comment dire ?

— C'est très difficile, n'est-ce pas ?

- Honnêtement! Prétendre que « Demi-Monde » est une pièce capable de Concourir pour améliorer les coutumes équivaut à dire que l'immoralité...

- Excusez-moi? Ne qualifions pas d'« immoral » un auteur sincère qui montre la la vérité sans le manteau de la condescendance. La vérité, où qu'elle apparaisse, est toujours « morale ».

— Même quand elle apparaît « nue » ?

— Les anciens la sculptaient « nue ». Voir la « Vénus Pudica ».

—Mais la vérité nue offense la modestie moderne, ma chère. Et tout ce qui fait mal la modestie, c'est immoral, je trouve.

—Souvenez-vous du symbolisme de l'Éden : Ève, bien que pure et innocente, était « nu ». C'était « chaste ». La vérité, même nue, est toujours chaste.

- Mot! Je ne connaissais pas ce côté curieux de ton caractère, ma chère.

— Tu ne veux pas lire mon nouveau livre ?

- Avec plaisir. Ce sera intéressant. Mais je t'enverrai l'adresse de Rachel. C'est elle qui est| ayant besoin de conseils moraux de cet ordre « éducatif ». Brillante et encore relativement jeune, après avoir eu tout Paris à ses pieds et avoir connu, dans la vie, la plus grande glorification à laquelle une femme puisse aspirer, malgré...

— Ne la juge pas, mon ami ! Vous êtes méfiant. Elle est malade, en train de purger, peut-être, quelques erreurs si naturelles chez une grande artiste et se préparant peut-être à entrer, victorieusement, dans le monde des Esprits, comme elle est entrée, triomphalement, sur notre scène. Le spiritisme est venu montrer le chemin de la rédemption à travers la douleur. Elle souffre.

- Tu as raison. Consumée par la consomption, abandonnée par ses ancêtres admirateurs et flatteurs, exilés, volontairement, dans une terre étrangère, sans cette voix inimitable, qui la rendait singulière, unique...

— Si vous êtes satisfait, vous serez sauvé.

Le landô arrive au coin de la rue Laffitte, sur le boulevard des Italiens. Prétextant qu'il avait besoin de faire quelques courses à proximité, Rivail est sorti et s'est rendu dans un restaurant pour parler à un vieil ami.

4

Rue des Martyrs N° 8, la nuit,[30]la réception préparée par les époux Rivail. Le petit appartement pouvait accueillir, à proprement parler, vingt personnes et, par conséquent, le nombre d'invités était limité. La famille Baudin fut la première à arriver. Clémantine, épouse d'Emile-Charles Baudin, a raconté à Rivail la joie de ses deux filles lorsque, vers cinq heures de l'après-midi, chacune a reçu un exemplaire du Livre en cadeau de l'Auteur :

—Jamais auparavant une telle distinction ne leur était arrivée. Tu étais très gentil; les a laissés touchés.

La fille aînée l'interrompit en souriant :

— Merci pour le cadeau, professeur. Comme c'est gentil de votre part ! Je marchais J'ai hâte de voir le livre imprimé. Je n'aurais jamais imaginé que cela prendrait autant de temps en typographie.

— Presque quatre mois — répondit Rivail. Mais aujourd'hui tout prend du temps et L'œuvre a été composée hors de Paris, dans un atelier modeste et animé.

— Maintenant — continua la jeune fille — je me sens soulagée d'un devoir, comme si tu avais réussi un examen.

Rivail la regarda avec une affection respectueuse. Elle le regarda avec confiance, comme si elle était un maître vénérable et estimé. À dix-huit ans, Caroline, à qui Le Livre devait tant, n'avait aucune idée, même dans ses rêves les plus fous, de la gratitude de l'Auteur. Et c'est elle qui l'a remercié pour un simple geste de gentillesse ! Sincère et naïve, montrant facilement ses dents blanches alignées avec de splendides gencives carmin, et ayant son visage, beau et candide, encadré par les boucles de cheveux blonds bouclés qui tombaient sur ses épaules. Caroline était, par son caractère et par son cœur, comme un ange venant au monde pour annoncer une nouvelle révélation. Et toujours souriante, elle continuait :

— Maintenant je peux me marier en paix...

Rivail, exprimant sa sincérité et son affection paternelle, répondit :

---

[30]Le 18 avril 1857.

— Maintenant tu peux ! Votre tâche est terminée et vous avez réussi avec distinction. Dieu vous donnera dans ce monde et dans l'autre la récompense du travailleur désintéressé et utile. Pourquoi n'as-tu pas amené le marié ?

— Il est loin, à Dijon, en train de préparer les choses. Le mariage était fixé pour juillet prochain, si Dieu le veut.

— Tu vas vivre si loin de nous, Caroline ?

— Encore plus loin, professeur. Après le mariage de Julie, nous reviendrons tout le monde à l'île de la Réunion.

— Sapristi ! Votre fiancé n'est-il pas un officier de l'armée ?

- Et oui; mais il quittera sa carrière militaire pour aider papa dans gestion de la ferme. Le fiancé de Julie, diplômé en médecine cette année, fera de même.

— En août — ajouta Julie.

— Et toi, ma petite fille, tu vas aussi te marier si jeune ?

— J'espère me marier en octobre, quand j'aurai 16 ans. Nous n'avons pas choisi le même date de mariage parce que, dit-on, cela ne porte pas chance à l'une des mariées...

— Superstition, ma fille ! Chacun de nous apporte son propre destin conjugal qui le jour, le mois, l'année et la coïncidence d'un autre mariage dans la famille ne pourraient jamais, à mon avis, changer.

—Mais Raymond veut d'abord obtenir son diplôme, alors nous resterons à Paris jusqu'à l'automne.

— Cette raison est plus raisonnable — répondit Rivail en souriant...

— Dites-moi, professeur — intervint Caroline — : Le mariage est vraiment destination?

— Pensez-vous que l'acte le plus important de notre vie terrestre, avant tout Pour les femmes, pourraient-elles échapper au plan de progrès qui a été élaboré pour nous avant notre naissance ? Avez-vous oublié les leçons que vous avez reçues à ce sujet ?

« Je crois au destin du mariage », a déclaré Julie, « mais Raymond est sceptique. » Pour lui, le destin c'est notre volonté.

— En partie, oui ; en partie non, répondit Rivail. J'aimerais parler avec il. En règle générale, les étudiants en médecine sont sceptiques. Ils ne trouvent pas l'âme dans le cadavre et ils croient qu'elle n'existe pas non plus dans la personne vivante. Ils le confondent avec le principe vital. Amène-moi ton fiancé un jour.

Et à Baudin, qui s'approchait :

— Je sais que tu n'as même pas eu le temps d'ouvrir le Livre. Et le titre, alors ?

- Splendide! Cela ne pourrait pas être plus heureux ou plus suggestif. Il était, Cependant, cela me surprend. J'ai supposé que je conserverais la « Religion des Esprits » originale.

— J'ai changé d'avis. La censure pourrait être impliquée dans ce titre. Mettre D'autre part, les Guides m'avaient dit que Le Livre n'était que le « premier » chapitre de la Religion Spirite. Le titre original serait donc inapproprié.

— Le nouveau nom exprime bien l'origine du Livre. Les Guides toujours on nous a dit (vous vous souvenez ?) qu'en substance, le travail leur appartenait. Mais...

— Et c'est effectivement le cas. J'ai tenu à souligner cette origine transcendante. dès les premières lignes, rendre à César ce qui est à César. Donc, de ce point de vue, Le Livre est en effet...

—Des Esprits, complète Baudin. Je suis entièrement d'accord. Mais...

— Pardonnez-moi, cher ami ! Permettez-moi de vous expliquer. Le titre s'y prête bien à cette interprétation ; c'est peut-être la première idée qui vient au lecteur. Et en effet, c'est celui qui m'est venu à l'esprit quand je l'ai conçu. Cependant, ce titre a un double sens : l'un, apparent ; autre, réel. En apparence,**Le Livre vient des Esprits**. C'est ce que tout le monde pensera, tout de suite, comme vous l'avez fait. Au fond et en réalité, le titre signifie que**Le livre traite des esprits**.

- Je comprends. Double sens, le visible et le caché, servant à expliquer l'origine et le but de l'œuvre. Dans ce cas, le nom est génial.

— Cela m'a été inspiré.

Des voix dans le couloir interrompirent le dialogue. Madame Rivail ouvrit la porte et accueillit avec gentillesse trois personnes inattendues qui accompagnaient Madame De Plainemaison, amie et invitée. Rivail alla à sa rencontre et, lui baisant la main, lui dit poliment :

— Bienvenue avec vos amis. Très heureux de vous revoir dans ce maison.

— Merci beaucoup, professeur. J'ai pris la liberté d'apporter avec moi le La famille Dufaux, qui souhaitait vous rencontrer, Gabi et vous. Permettez-moi de vous présenter Madame Dufaux...

— Enchantée, Madame Dufaux.

— Et à Mademoiselle Dufaux[31], le médium historien dont je vous ai parlé il y a quelque temps

---

[31]Dufaux (Ermance de la Jonchère) a collaboré, en tant que médium, avec Kardec, à la préparation de la deuxième édition de***Le livre des esprits***, à partir de 1860, qui devint populaire. Son guide spirituel a fortement encouragé Kardec à publier le***Magazine Spirite***et, Ermance, avec son père, M. Dufaux, devint membre fondateur de la Société Parisienne des Etudes Spirites. On peut aussi la considérer comme une héroïne spirituelle, puisque son livre —*Histoire de Jeanne D'Arc, dictée par elle-même*((édition originale par Meluu, Paris, 1855) a été consumée dans le même bûcher où ont brûlé les œuvres de Kardec et d'autres, allumé par l'autodafé à Barcelone, en Espagne, le 9 octobre 1861.***Magazine Spirite***, des mois de mars, mai et juin 1858, reproduit son manuscrit de 1857*Confiseries de Louis XI. Confessions de Louis XI. Histoire de sa vie dictée par lui-même*, « Un phénomène curieux lui arriva (à Ermance). Au début, elle était un bon médium psychographique et écrivait avec une grande aisance ; peu à peu, elle devint un médium parlant (d'incorporation ou psychophonique), et, à mesure que cette nouvelle faculté se développait, la première s'affaiblissait. » (Kardec rapporte, dans*Magazine Spirite*, janvier 1858), Le*Histoire de Louis IX*(Saint Louis, 1214/1270), mentionné dans*Magazine Spirite*((avril / 1859) a été publié par*La vérité*, en 1864, comme l'a rapporté Florentino Barrera, dans*Bibliographie spirite du XIXe siècle*.

jours. Souviens-toi?

— Avec grand plaisir, Mademoiselle Dufaux.

— Madame de Plainemaison présenta alors Dufaux à Gabi, disant à sa vieille amie :

—Voici l'un des grands spiritualistes de France, qui a provoqué L'attention de la Cour au spiritualisme. Dufaux, baisant la main de Gabi :

— Beaucoup d'honneur, Madame. Je vous félicite pour votre noble dévouement à la Cause.

— Merci, je n'ai rien fait, du moins pas autant que je le voulais. Voici mon mari.

Rivail, tendant la main à Dufaux :

—Madame de Plainemaison m'a déjà parlé de votre illustre personne et de la importante œuvre médiumnique de sa douce petite fille.

Et, désignant la fille :

— Cette belle fille est-elle donc notre grand médium historien ?

— Ma fille peut, en effet, s'appeler ainsi, car elle l'a été, dès le premier heure, historien moyen. Dès son premier jour, il écrivit la préface de l'autobiographie de Saint Louis.

— Avant de vous entendre, j'aimerais vous présenter la famille Baudin, dont les filles sont également d'excellents médiums.

Après les présentations, les femmes sont restées dans le salon et les hommes sont allés au bureau.

* * *

Assis à son bureau, Rivail reprit sa conversation avec Dufaux :

— C'est donc avec une page de l'histoire de São Luís que votre petite fille a fait ses débuts en tant que médium ?

— C'était ainsi. Depuis l'âge de douze ans, elle avait montré un tempérament bizarre. Il a dit des choses, en plaisantant, qui se sont réalisées. Un jour, à la fin de décembre 1853, rendant visite au docteur Clever de Maldigny à Versailles, je lui racontai les étranges « inspirations » de la jeune fille. Et il a immédiatement diagnostiqué : « médiumnité ». Je n'avais pas, jusqu'alors, bien que vivant à Fontainebleau, entendu parler d'une telle « maladie ».

— Il y a deux ans, moi-même, vivant au cœur de Paris, je n'avais pas pas de nouvelles de médium — intervint Rivail.

— Le docteur De Maldigny m'a expliqué qu'il s'agissait d'une « épidémie » récente, « importé » d'Amérique par l'Allemagne et apporté par le navire « Washington », qui avait accosté à Hambourg au début d'avril 1853. La maladie était d'une

mentale et hautement « contagieuse ». Elle faisait de nombreuses victimes en France depuis mai de cette année-là et ravageait l'Allemagne et l'Angleterre, avec une probable épidémie dans d'autres pays.

—Et je lui parlais, bien sûr, très sérieusement—objecta Baudin.

— Il m'a donné cette impression, car il a ajouté que le mal attaquait, de préférence des filles « sensibles », c'est-à-dire, dans le langage des magnétistes, « soumises » à l'action magnétique. Et il craignait que la nouvelle épidémie ne reproduise, avec une extension internationale, les neuropathies des Ursulines.[32]de Loudun ou des Convulsionnaires[33]de Saint-Médard. Je lui ai demandé, effrayée, si c'était guérissable. Il m'a demandé d'emmener la fille chez lui pour un examen lors de ma prochaine visite.

— Il agissait de bonne foi, comme tant d'autres scientifiques — ajouta Rivail.

— Pouvez-vous imaginer le tourment que ce diagnostic de folie contagieuse provoquée dans l'attente de ma famille.

- J'imagine ! — dit Baudin.

— Quinze jours plus tard, sans avoir rien dit, jamais, à Ermance, à propos de son neuropathie, je l'ai emmenée à Versailles, après une dépression nerveuse, le docteur De Maldigny lui a mis un crayon entre les doigts et l'infirmière Rosette, posant sa main sur celle de ma fille, a balbutié une sorte de prière se terminant ainsi :

— « Au nom de Dieu, qu'un bon Esprit vienne sur nous. »

- Intéressant! — s'exclama Rivail.

— Je vous l'avoue : j'étais étonné et maladroit devant ça une expérience quelque peu ridicule et inattendue dans un cabinet médical. Cela me semblait être une séance de Magnétisme Spirituel et je soupçonnais que De Maldigny était de l'École du Chevalier De Barbarin. Mais le docteur dit à Ermance, d'un ton suggestif : « Écris tout ce qui te vient à l'esprit ou qui te pousse à le faire ; n'aie pas peur. Écris, écris tout ce qui te passe par la tête... ou par le poignet... » La jeune fille éclata d'un rire nerveux. Et, en plaisantant, sans rien soupçonner, pensant qu'il s'agissait d'un examen scolaire, elle posa son crayon sur le papier, disant des choses triviales à l'infirmière. Et soudain, nerveusement, il écrivit, lisiblement : « Ma souriante Ermance. » Effrayée en voyant sa main entraînée par une force étrange, Ermance laissa brusquement tomber le crayon et ne voulut pas continuer l'expérience. De Maldigny, examinant l'écriture avec Rosette, découvrit qu'il s'agissait du début d'une lettre « spirituelle », adressée à la jeune fille depuis l'invisible.

— La médiumnité de votre fille a été prouvée — intervint Baudin.

« C'était un signe de sa part », a convenu Dufaux.

---

[32]Moniales de l'Ordre de Sainte Ursule.

[33]Parmi les phénomènes produits, parmi les convulsions, certains ont des analogies avec certains effets somnambuliques, comme par exemple la pénétration de la pensée, la vision à distance, l'intuition des langues' (Voir ***Magazine Spirite***, Edicel, année 1859, pp. 339/341, et année 1860, pp. 154/ 157 et 204).

- Et puis? — demanda Rivail.

— Une semaine plus tard, nous avons reçu la visite du Marquis de Fontainebleau de Mirvile, qui se consacra ardemment à l'étude des phénomènes magnétiques afin de concourir à un prix de l'Académie des Sciences Morales.

— Qu'il a d'ailleurs perdu — intervient Baudin.

— Il m'a parlé de la « Roue de la Table » qui a étonné tout Paris dans l'opinion lui, je lui ai parlé du cas d'Ermance dans le cabinet du docteur De Maldigny. J'ai alors supplié ma fille de lui faire vivre une expérience. Ermance, sur les instances de la gouvernante à qui j'avais transmis le désir du marquis, acquiesça, après quelque réticence. Depuis ce jour à Versailles, elle avait peur de tenir un crayon même pour étudier. Je ne le ferais pas sans être proche de quelqu'un. Le résultat fut le suivant : le Marquis demanda d'une voix interrogative, s'adressant à l'Invisible : « L'Esprit auquel je pense est-il présent ? Si oui, veuillez écrire son nom par l'intermédiaire d'Ermance. » La fille tenait le crayon en position d'écriture et attendit un moment. Puis, avec un naturel étrange, sans aucune nervosité, il écrivit : « Non, mais un de vos parents éloignés. » Nouvelle question : « Pouvez-vous écrire votre nom ? » Réponse écrite : « Pour votre bien, je préfère que mon nom vous vienne directement à l'esprit. Réfléchissez un instant. » Le marquis resta en méditation pendant une demi-minute et dit : « Saint Louis, roi de France, cousin du premier noble de ma famille ? Réponse écrite : « Oui, moi-même. » Question : « Quelle preuve Votre Majesté ou Votre Sainteté peut-elle me donner que vous êtes vraiment notre grand roi ? » Réponse écrite : « Personne dans cette maison ne sait que vous et les vôtres considérez, dans vos prières, que je suis l'ange gardien de votre famille, n'est-ce pas ? » Réponse : « Impressionnant ! C'est exact. » Je demandai à mon tour : « Votre Majesté, toute sainte qu'elle est, peut-elle me dicter quelque chose d'édifiant en morale, compatible avec la gloire religieuse de saint Louis ? » Réponse écrite : « J'essaierai avec plaisir. » Et Ermance a écrit, tout naturellement, ce message que je porte toujours avec moi.

Dufaux tira de la poche intérieure de sa redingote noire un très beau portefeuille en maroquin noir, avec son monogramme et ses armoiries en or, et il en tira une feuille de papier jaunie par le temps, pliée en quatre, déchirée à l'un des plis. Et il demanda, après l'avoir ouvert :

— Puis-je le lire ?

—Je vous en prie, dit Rivail.

— S'il vous plaît — ajouta Baudin. Dufaux plaça son monocle à droite et lut :

« Sois, Ami, comme un fleuve bienfaisant qui répand fertilité et fraîcheur partout où il passe. Pardonne à tes ennemis comme le Sauveur qui, presque à sa mort, a prié pour

ses bourreaux, donnant ainsi aux hommes leur ultime exemple de bonté. Imitez ce noble exemple du Maître, si peu suivi par les vils insectes appelés hommes et se prétendant grands, qui passent leur existence à la poursuite de la grandeur et des richesses, jamais satisfaits dans leur ambition. Aimez vos inférieurs dans la hiérarchie sociale. N'imitez pas les hommes tyranniques envers leurs frères, ni ceux qui, par leurs exemples, égarent les âmes humbles et obscures qu'il est de votre devoir de guider et de protéger dans cette vallée d'épreuves pour tous. Les hommes qui agissent de cette manière deviennent la proie de l'Ange Rebelle, qui les entraînera, après la mort, vers l'Abîme Éternel. Ne vous arrêtez pas devant les épines qui bloquent votre chemin. Le chemin vers la vertu est toujours douloureux et un sentier fleuri, comme vous y aspirez, vous conduirait peut-être au Précipice. Paix à vous et aux vôtres ! En particulier Ermance. Louis."

—Un conseil vraiment chrétien, digne d'un saint — dit Rivail.

— Dans un langage — a ajouté Baudin — compatible avec l'environnement Catholique dans lequel elle a été prononcée, puisque le marquis de Mirville est un fervent romaniste.

— Tu as tapé dans le mille — approuva Rivail. Un Esprit supérieur ne ne nuit jamais à la croyance de personne et parle toujours aux hommes dans le langage moral de chacun. Le Marquis de Mirville croit à l'Ange Rebelle et aux Abîmes Éternels.

— Parfaitement — approuva Dufaux. Non seulement le marquis, mais aussi Moi et tous ceux qui ont assisté à l'expérience sommes catholiques. Lorsque De Mirville a demandé pour la première fois : « L'Esprit auquel je pense est-il présent ? » il pensait à Satan, m'a-t-il dit plus tard. Et moi, quand je demandais quelque chose d'édifiant et de moral, compatible avec la gloire religieuse de Saint Louis, je cherchais aussi à savoir si le communicateur était un Esprit des Ténèbres. Toute communication qui ne ferait pas référence favorablement à nos dogmes serait réfutée comme indigne d'un saint.

—C'est ce que j'ai compris tout de suite—dit Rivail. Ils attendaient tous le mot identifiant d'un saint; la langue devait être celle d'un saint, c'est-à-dire conforme au dogme romain. Si l'environnement était agnostique, et qu'un incroyant demandait à Saint Louis si, en tant qu'Esprit supérieur, il acceptait toujours comme vraie la légende de l'Ange Rebelle et des Abîmes Éternels, le saint enseignerait probablement que ces expressions sont symboliques.

—Peut-être, objecta Dufaux.

— Et le Marquis ? — demanda Baudin. Qu'a-t-il dit ?

— Il nous a dit que s'il soumettait le cas à l'Académie des sciences pour examen Morais, l'illustre congrégation conclurait par une transmission d'idées, les siennes ou les miennes, à une jeune femme suggestive. Ou peut-être, en raison d'une intelligence innée d'Ermance dont l'éducation est exquise. Jamais cependant par une véritable intervention de l'Esprit d'un saint. Il était cependant certain que tout, même le message, n'était rien d'autre que l'œuvre de Satan...

— Un homme de parti-pris — dit Baudin.

—Peut-être bien intentionné, ajouta Rivail.

—Mais plein de contradictions—dit Dufaux. Attribuant à Satan le communication, cependant, avant d'émettre son avis, il commença à parler de saint Louis comme s'il admettait la présence réelle du saint. Il nous raconta quelques passages de la vie du roi et, à un certain moment, considérant l'Esprit toujours présent, il s'adressa à lui : « Votre Majesté pourrait-elle combler les lacunes de sa biographie, nous révéler des détails de certains passages obscurs ou même nous donner des faits inconnus ? » Réponse écrite : « Oui. » Question : « Quand ? » Réponse écrite : « Aujourd'hui, ou plutôt, à partir de ce moment. Ce serait peut-être une preuve supplémentaire pour les hommes de bonne foi qui croient en ma survie. Imaginant que l'Esprit puisse immédiatement confirmer ou infirmer les passages de sa vie relatés à l'époque par le Marquis, j'acceptai promptement sa proposition et, sans même consulter De Mirville, demandai à la gouvernante un carnet vierge et deux stylos de rechange, car nous utilisions encore des plumes d'oie. Ermance était calme, parlait naturellement, mais consciente de l'importance de son rôle, même si elle n'en comprenait pas pleinement l'ampleur. Et l'Esprit écrivit, curieusement, sans aucune erreur ni correction, la « Préface » du livre que, sur ma suggestion, nous intitulâmes :*Vie de Louis IX, écrite par lui-même*.

— L'as-tu déjà fait imprimer ? — demanda Baudin, curieux.

— Oui, en 1854. Mais il a été interdit de circulation.

— Qui l’a arrêté ? — demanda Rivail, surpris.

— La censure, répondit Dufaux.

— Censure ?! — s'exclama Baudin, étonné.

— Oui, a soutenu Dufaux. La Commission de presse a examiné certaines des passages jugés « indirects » à l’égard de l’Empereur et d’autres « irrespectueux » à l’égard du Saint-Siège. Il n'autorisa donc pas la diffusion de l'ouvrage ayant pour auteur supposé saint Louis ou Louis IX.

— Tout cela est regrettable au milieu du XIXe siècle, annoncé par Révolution de 89, comme « Siècle de la Liberté » ! — réfléchit Rivail, inquiet du risque qu'il courait.***Le livre des esprits***.

— Et votre petite fille a-t-elle subi des persécutions ? — demanda Baudin ; pensée dans leurs propres filles.

— On lui a refusé les sacrements parce qu’il refusait de se rétracter en confession. sa croyance spiritualiste et attribue son inspiration médiumnique à Satan. Cela a d'abord créé une position inconfortable pour nous dans l'Église et, je ne sais pas comment, cela s'est produit à la Cour. L'Impératrice a montré son indignation à l'un de nos amis et à tous les

son entourage espagnol me méprisait comme un misérable hérétique. Mais l'Empereur ne m'a jamais retiré sa confiance.

— Incroyable, une telle situation, à notre époque ! — s'exclama Baudin, pensif.

— Sa Majesté — continua Dufaux — un jour voulait vraiment rencontrer Ermance et elle, devant l'Empereur et quelques nobles, reçurent, au palais de Fontainebleau, à la table même de Bonaparte, un message de lui à son neveu. Le style et les mots ont été jugés compatibles avec la personnalité de notre premier Napoléon. Et l'important était que le message répondait à une question mentale du neveu, naturellement ignorée par nous tous.

Rivail a montré le désir de parler avec Ermance. Appelée par son père, la jeune fille vint s'asseoir à côté du professeur, qui lui dit :

— Mademoiselle Dufaux : En cette heure imposante où l'Humanité transitions d'une Ancienne à une Nouvelle Croyance, chacun de nous, répondant à l'appel de la Providence, collabore à l'Œuvre Divine. L'intervention manifeste des Esprits dans notre monde a déjà commencé. Une armée invisible prend possession de points clés, à l'aide d'Envoyés qui, pour accomplir l'ordre du Chef de la Terre, se sont incarnés avec la mission de témoigner ici et là de l'existence des Esprits. S'agissant d'une invasion déterminée par la Providence, personne ne pourra l'empêcher de gagner le terrain prévu. Personne ne pourra donc arrêter sa marche, fatalement destinée, vers la victoire du Plan Divin. C'est pourquoi les idées spiritualistes, dissipant les ténèbres, ont percé l'horizon du christianisme, cherchant à baigner de lumière les consciences mûres, prédestinées à inaugurer une nouvelle ère religieuse, philosophique et scientifique. Heureux les missionnaires qui ne reculent pas devant la persécution ! Je vous félicite, Mademoiselle Dufaux, d'avoir su vous comporter face à la Persécution conformément à la responsabilité médiumnique qui vous était assignée.

— Merci, professeur. Tant qu'aucun cas de force majeure ne m'en empêche, je serai moyen.

— Aucune volonté humaine, Mademoiselle, si puissante soit-elle, ne pourra empêcher la production de faits spirituels. Si une autorité spirituelle ou temporelle tentait cela, elle commettrait un acte de folie. Ce sont des phénomènes naturels, observés en tout temps et en tout lieu, variables uniquement dans la forme de manifestation. Si davantage de brevets sont déposés aujourd'hui, c'est parce que les temps ont changé. Avec l'échange actuel de tous les pays civilisés, il ne servirait à rien de supprimer, en un endroit, un phénomène qui surgirait en cent autres. Beaucoup de gens savent déjà que la médiumnité n'est pas une « maladie » comme le pensait le Docteur DE MALDIGNY, mais un « don ». Ceux qui voient dans le bon exercice de la médiumnité une

ceux qui portent atteinte à leur santé finiront tôt ou tard par être discrédités comme lui. Ceux qui prétendent qu'il s'agit d'un « don » diabolique seront également déçus lorsqu'ils découvriront la Philosophie des Esprits Supérieurs. Mais, si aucune autorité terrestre ne peut empêcher la manifestation des Esprits, la Médecine et la Religion peuvent « persécuter » le Médium. Non, comme au Moyen Âge bien sûr. Ils utiliseront de nouvelles armes. C'est pourquoi le Médium doit avoir du courage et du caractère pour accomplir son devoir. C'est pourquoi je vous adresse mes félicitations.

— Merci, professeur. Dès le premier instant, sous l'aide de Saint Louis, j'ai réalisé que la médiumnité est un « don » de Dieu. Et j'ai aussi compris pourquoi les saints semblaient « fous » ou « damnés » à leurs contemporains. Tant que Dieu le voudra, je continuerai à être médium.

— Je te loue, ma fille. Seule la Providence, qui est invisible à nos yeux, propres guides, peuvent donner ou retirer le don de médiumnité. Et au fait : en plus de la médiumnité écrite, avez-vous d'autres médiums ?

— Je « parle » aussi facilement que j'« écris ». La modalité la médiumnité, en moi, dépend de la volonté de l'Esprit qui se manifeste. Certains veulent parler, d'autres préfèrent écrire.

— Et certains d'entre eux parlent si vite, intervint Monsieur Dufaux, que seulement par sténographie, il était possible de capturer tous leurs mots. Nous avons perdu de belles et intéressantes communications en raison de la difficulté de les copier intégralement. Pour cette raison...

— Une telle perte est regrettable — intervint Baudin.

— En effet — ajouta Rivail.

—C'est pourquoi nous préférons qu'Ermance «écrive» — conclut Dufaux.

— À mon humble avis — dit Rivail — la faute, dans ce cas, est partagée si c'est également au Communicateur et au Médium. Laissez-moi vous expliquer : ce qui se passe avec la médiumnité est ce qui se passe avec le somnambulisme. De même qu'un Magnétiseur judicieux contrôle son somnambule pour atteindre un certain objectif, le Communicateur peut diriger son médium lorsqu'il entend tirer profit et critiquer l'enseignement transmis. Le Médium, à son tour, a le devoir d'empêcher, dans la mesure du possible, le « mauvais usage » de son don. La médiumnité ne doit pas être utilisée sans une extrême prudence, tant de la part du Médium que du Communicateur.

—Exactement—dit Baudin.

— D'où — dit Rivail — la commodité des réunions avec ces exigences : Objectif élevé, heure fixée et invitation préalable à la séance Guide pour assister ou envoyer un délégué pour guider l'Esprit communicant et protéger non seulement l'instrument médiumnique, mais aussi les expérimentateurs. En un mot : soyez prudent. Sans la présence d'un Protecteur, le premier à être évoqué dans un

travail sérieux, aucun médium prudent ne devrait se soumettre à la volonté d'un Communicateur.

— Le Seigneur nous répète la recommandation de saint Louis, qui Il conseille également le recueillement religieux pendant la séance. ET...

De nouveaux pas et de nouvelles voix dans le couloir interrompirent Dufaux. Mme Rivail a admis avec joie le veuf Japhet et sa fille Ruth, ainsi que le couple Roustan [34]. S'excusant, le professeur quitta un instant son cercle et entra dans le salon pour tendre la main aux nouveaux venus. Après les présentations, Roustan et Japhet rejoignirent le groupe dans le bureau, tandis que Mademoiselle Baudin et Mademoiselle Japhet, amies proches, se rendirent dans la salle à manger. Les dames sont restées dans la chambre d'amis. Désignant courtoisement les jeunes filles, Rivail invita Ermance à les rejoindre, la conduisant à son bras jusqu'à la salle à manger, où il dit aux jeunes filles :

— Mademoiselle Dufaux sera ravie de faire partie de ce splendide petit groupe.

« Viens », dit Ruth en tirant une chaise de sous la table. Ermance.

— Cette jeune dame — continua Rivail — a, comme vous, plusieurs des attributs médiumniques et une grande quantité de travaux, certains déjà publiés. Je la recommande à votre amitié.

Et, se tournant vers Ermance :

— Voici mes principaux médiums. Je leur dois la composition de O Livre qui a été mis en lumière aujourd'hui.

Et il est retourné au bureau.

---

[34] C'est le 30 avril 1856, chez M. Roustan, par l'intermédiaire de Mme Japhet, qu'Allan Kardec reçut la première révélation de la mission qu'il avait à accomplir.

5

Les quatre jeunes femmes, bien que joyeuses et élégantes, n'étaient pas frivoles. Le traitement des sujets sérieux, les conférences philosophiques et morales auxquelles ils participaient, les conseils des Guides, les communications édifiantes, la coexistence avec des gens cultivés et, surtout, l'avancement moral et intellectuel qu'ils avaient acquis au cours d'existences antérieures les faisaient préférer, même dans les causeries sociales ou en tête-à-tête, les sujets constructifs. Personne ne fut donc surpris lorsqu'Ermance commença à discuter et demanda :

— Comment avez-vous composé le livre auquel le professeur vient de faire référence ? Rival?

Caroline avait la langue la plus facile. Elle avait l'habitude de raconter, en détail, les événements qui se déroulaient dans sa maison. Il possédait également une mémoire remarquable, souvent louée, et un goût pour les explications. Il a continué :

— Ce n'est pas nous qui avons composé le Livre, mais les Guides, l'Enseignant Rivail et le 'Roc'.

— Monsieur Roc est-il présent ?

Le rire aimable et collectif qui s'éleva, clair comme du cristal, de Caroline fit rougir Ermance, croyant qu'elle avait fait une erreur.

— Tu riras aussi — dit Caroline — quand tu découvriras qui est le 'Roc'. Au début de mon travail médiumnique, ou plutôt de notre travail, puisque maman et Julie sont également médiums, nous utilisions « Tupia », le nom de notre Corbelha Escrevente[35], et le « Roc », surnom du crayon de pierre avec lequel les Esprits griffonnaient, directement, les réponses sur une ardoise commune[36]et le « Roc », surnom du crayon de pierre avec lequel les Esprits griffonnaient, directement, les réponses sur une ardoise commune.

— Je comprends — dit Ermance en souriant.

---

[35]Corbelha, du français corbeille. C'est la même chose que Cesta de Bico ou Tupia'. Un petit panier en osier, au bec duquel ils attachaient un crayon de pierre pour écrire sur l'ardoise, sous l'action des Esprits.

[36]Ardoise, du français*ardoise*, est le même que Lousa ou Loisa, une feuille de pierre portative où l'on écrivait avec un crayon de pierre, le "roc".

— Le « Roc » était attaché au bec du « Tupia » et Julie ou moi, avec d'autres personnes consultants, il a posé quelques doigts sur le bord de la Corbelha. Le reste était l'œuvre des Esprits.

— Et « Tupia » a commencé à écrire Le Livre ?

Un autre rire poli des filles, auquel Ermance se joignit joyeusement.

—Je vais vous raconter l'histoire du Livre depuis le début—dit Caroline. Zéphyr[37], notre Esprit Familial, au début des manifestations, griffonnait les réponses aux questions des consultants sur le « Tupia ». Au moment des séances, notre maison était remplie de curieux, présentés par les amis de papa. Les travaux se sont déroulés dans une ambiance joyeuse, sans aucune formalité et en laissant entrer les retardataires. Pour éviter la fatigue, je me relayais avec Julie ou Maman. Pendant que j'écrivais sur l'ardoise, il y avait un silence relatif. Après la lecture de la réponse, généralement par le papa, suivaient les commentaires, bruyants et sociaux, sur les tons les plus divers, selon la surprise des uns et le contentement des autres. Zephyr aimait plaisanter et taquiner ses clients avant de leur donner des conseils. Il accueillit les nouveaux venus avec une phrase agréable, afin de les mettre à l'aise. Et il ne manquait jamais une occasion d'éduquer la société, même lorsqu'il se divertissait avec certaines réponses. Une nuit, le professeur est venu avec Madame Rivail. Notre guide les reçut amicalement, saluant le professeur par ces mots : « Salut, cher Pontife, trois fois salut ! » Le message d'accueil a été lu à haute voix et nous avons tous ri. Pour nous, Zephyr était une blague. Le père expliqua alors au professeur la coutume de l'Esprit Familier de donner des surnoms à presque tous les visiteurs. M. Rivail ne s'en fâcha pas et répondit au Guide en souriant : « Ma bénédiction apostolique, cher fils. » Nouveau rire général. Zéphyr répondit cependant qu'il avait adressé un salut respectueux à un vrai pontife, puisque Rivail avait été, au temps de Jules César, chef druidique. Cela a fait que ma famille a facilement sympathisé avec le professeur, puisque, selon Zéphyr, nous avions nous aussi vécu en Gaule à la même époque et j'avais été druide...

Et il rit de bon cœur.

- Curieux! — dit Ermance. Moi aussi, selon Saint Louis et Jeanne d'Arc. Je comprends maintenant pourquoi Jeanne m'a dit un jour : « De nombreux anciens Gaulois promeuvent, dans l'Espace et sur Terre, la réforme religieuse de la France. »

— Très intéressant ! — répondit Caroline. Et tu as dit une telle chose à Professeur?

— Non. Je l'ai rencontré il y a quelques instants et je ne savais pas s'il avait été Gaulois. Mais allez, maintenant je suis plus curieux de savoir comment le livre a été écrit.

---

[37]Nom propre communément traduit par Zéphyr — ND

— À partir de ce moment-là, le professeur a commencé à nous rendre visite régulièrement. Il venait les mercredis et les samedis. Durant les séances, il parlait peu, observait tout, prenait note des réponses données par les Esprits à qui que ce soit, lorsqu'elles contenaient, à son avis, un enseignement d'utilité générale. Personnellement, il n'aimait pas poser de questions. Il se limita à saluer le Guide et à écouter la lecture de ses réponses. Un jour, cependant, rompant cette habitude, il demanda s'il lui était possible d'évoquer l'Esprit de Socrate. Nous nous attendions tous à une remarque spirituelle de Zéphyr, qui se moquerait délicatement de ceux qui évoquent des Esprits célèbres, comme s'ils n'avaient aucune occupation dans la Vie Spirituelle.

—Ou transmis à une autre existence avec un nom différent — intervient Ruth.

—Mais Zéphyr — continua Caroline —, à notre grand étonnement, répondit : « Oui. Socrate a déjà assisté à certains de nos colloques, puisque tu le consultes souvent mentalement. » Cette réponse sortit le professeur de sa réserve habituelle. Il nous a dit qu'il avait, en effet, pensé à maintes reprises au philosophe grec, espérant obtenir de lui la véritable « Philosophie des Esprits » d'élite. Et il demanda à Zéphyr si une telle aspiration pouvait être nourrie d’espoir. J'avais la main sur le « Tupia » et par habitude je distinguais les fluides de notre Guide. J'ai alors réalisé qu'une autre entité, avec des fluides bienveillants, avait excité Corbelha et « Roc » a écrit : « La véritable « Philosophie des Esprits avancés » ne peut être révélée qu'à ceux qui sont dignes de la recevoir.**La vérité**. Zéphyr est par la présente chargé de me dire en temps voulu lequel d’entre vous est le plus capable. J|, alors, à son avis, le plus compétent parmi nous tous était le professeur Rivail. Cependant, la routine continua pendant des semaines, jusqu'au jour où, l'air quelque peu gêné, le professeur dit à Zéphyr : « Dans mes méditations, j'ai examiné ma conscience et j'ai besoin, pour mon bien, de savoir si vous, qui me connaissez depuis longtemps, me considérez digne de l'inspiration de Socrate. » La réponse était : « Cela ne dépend que de vous. » Le professeur a insisté : « Que dois-je faire ? » La réponse : « Le bien, c’est d’être prêt à endurer, courageusement, n’importe quelle épreuve pour défendre la Vérité, même si cela signifie... boire de la ciguë. » Montrant une certaine excitation, très rare pour lui, il demanda à nouveau : « Vous êtes franc et loyal envers tout le monde. Dites-moi une fois pour toutes, sans crainte de m'offenser : pensez-vous qu'avec mon intelligence « actuelle », je sois capable de démêler et de comprendre les mystères de l'Au-delà, si Socrate veut m'aider ? Réponse : « Vous avez des aptitudes intellectuelles. Demandez-vous si vous aurez la persévérance nécessaire pour mener à bien un tel objectif jusqu’au bout. Le professeur a répondu : « Et si je le fais ? » Réponse : « Être assisté. « L’entreprise dépend de vous. »

— C'était choisi — conclut Ruth.

— Un jour — continua Caroline —, avant de commencer la séance, me parlant

Afin de mieux utiliser les enseignements des Esprits, le Professeur proposa à Papa une direction différente pour le travail : La séance s'ouvrirait au moment opportun, commencerait par la prière et aurait une retraite respectueuse pour mériter la présence des Esprits avancés.

—Qu'entendait-il par Esprits « avancés » ? — demanda Ermance.

Des anges ? Des chérubins ? Ou des philosophes ?

— Vous savez que « Archanges », « Séraphins »... sont des noms symboliques. J'ai considéré Esprits « avancés » qui ont atteint un haut degré de perfection morale.

- Merci. S'il vous plaît, continuez.

— Zephyr approuva la nouvelle méthode. Le professeur a également suggéré qu'avant à partir de consultations privées ou intimes, des questions d'ordre philosophique, religieux et d'utilité générale étaient proposées aux Esprits. Il se chargerait de formuler clairement les questions. Les Esprits pourraient répondre, s'ils le souhaitaient, lors d'une autre séance. Zephyr a répondu que si les questions étaient préformulées par écrit, les réponses pourraient être données immédiatement. C'était la fin de l'année, la veille de Noël. C'est ainsi que le 1er janvier 1856 fut fixé comme date de début de la nouvelle méthode. Le professeur a promis de formuler les questions à l'avance. Et Zéphyr, voulant donner un exemple de la prière que nous devrions dire à l'ouverture de la session, en écrivit une, évoquant Jésus comme le directeur spirituel de l'œuvre dans la nouvelle phase.

—Je collectionne des prières spiritualistes—dit Ermance. Je vise publier une brochure. Peux-tu m'en donner une copie ?

— Je l'ai à la maison à votre disposition, ainsi que beaucoup d'autres. Vous choisirez le meilleur. Le 1er janvier, la séance fut ouverte, à huit heures précises, à huis clos, par une prière dite par le professeur, debout, solennellement, comme s'il était prêtre, et improvisée. Mais ces paroles ne provenaient d'aucune prière ecclésiastique que nous connaissions, ni de celle dictée par Zéphyr. Il salua tout le monde de manière amicale et annonça la présence de plusieurs Esprits supérieurs, en mentionnant leurs noms avec respect, c'est-à-dire l'un en dessous de l'autre, d'une manière spéciale.

— Vous vous souvenez de quelque chose ?

— Saint Augustin, Saint Jean l'Évangéliste, Saint Vincent de Paul...

— Plusieurs saints, en tout cas — interrompit Ermance.

— Aussi Socrate, Fénelon, Swedenborg, Hahnemann...

— Et le Livre commença à être écrit... — insinua Ermance.

—Nous n'en savions rien à ce moment-là. Être le Seigneur Rivail, maître d'école, et nous ayant parlé à plusieurs reprises d'un cours, nous avons supposé qu'il voulait transformer les séances en classes d'apprentissage méthodique. De nombreux consultants, qui ne venaient voir les Esprits que pour leur poser des questions absurdes sur des cas

Les employés de maison, méfiants à l'égard des nouvelles directives, ne sont jamais revenus. Certains étaient cependant plus disposés à apprendre, satisfaits du nouveau système. Et ainsi, deux fois par semaine, les mercredis et samedis, nous tenions d'importantes séances de questions-réponses sur des sujets élevés, proposés par le Professeur et résolus par des Esprits supérieurs.

— Le système est très curieux — approuva Ermance. Et ainsi...

— Attends, chérie. Environ trois mois après le lancement de ce cours, Alors que la copie des enseignements était déjà très répandue, le Guide spirituel du Professeur se manifesta parmi nous pour la première fois, disant que, la nuit précédente, il avait donné au Professeur, ici dans cette maison, des signes perceptifs sur le mur dans l'intention de l'empêcher d'écrire une certaine erreur dans l'ouvrage en préparation.

— Le professeur a-t-il écrit le travail pendant les séances ?

— Non, Ermance. J'ai écrit ici, chez lui, dans le plus grand secret. C'est seulement alors que que nous avons appris que le professeur Rivail ne se limitait pas, comme il nous semblait, à recueillir des enseignements pour un usage privé, mais qu'il écrivait un ouvrage sur le spiritisme sous la surveillance invisible de son Guide.

— De Socrate — compléta Ermance.

— Non. De la Vérité de l'Esprit.

— Vérité spirituelle ? Curieux! — s'exclame Ermance. Saint Louis m'a dit qu'il avait par le Chef l'Esprit Vérité. Est-ce que ce sera la même chose ?

- Peut-être. La Vérité Spirituelle doit être une.

—Mais, Caroline, ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que Socrate est le Guide du Monsieur Rivail ?

— Non. Je lui ai dit que le professeur l'« évoquait » mentalement et lui « souhaitait » son aide pour « dévoiler » la véritable « Philosophie des Esprits ». Je n'ai pas dit cependant que le philosophe grec était son guide. Le génie protecteur du professeur Rivail. s'appelle Esprit Vérité.

—Mais toi, Caroline, tu ne vois pas le symbolisme de l'expression « Esprit » ? Vrai'? Pour moi, Saint Louis fait référence à une Entité cachée sous le voile d'un symbole. Un symbole, en fait, qui convient parfaitement à Socrate.

—Quand j'étais encore nouvelle à nos séances—répondit Caroline— Un jour, un professeur a voulu savoir si, comme nous tous, il avait lui aussi un Génie Protecteur. Zéphyr, répondant par l'affirmative, ajouta, en réponse à une autre question de M. Rivail : « Votre Génie était un homme juste et sage sur la Terre. »

— Eh bien ! — s'exclame Ermance. Socrate était un homme juste et sage.

- Par conséquent. Mais...

— Et « ami de la Vérité » — insista Ermance d'un air triomphant.

— Mais Jésus ? — rétorque Caroline. Il n'était pas le plus juste et le plus sage des hommes? N'était-ce pas la Vérité elle-même ?

— Oui, mais Jésus était Dieu — maintint Ermance. Et en tant qu'homme, il était le « le plus » sage, le « le plus » juste, c'est toi qui l'as dit, et non pas « un homme juste et sage » comme certains autres hommes.

— Dieu est la « Cause Première », l'« Intelligence Suprême » — répondit-il professoralement Caroline. Les Esprits supérieurs enseignent que Jésus est un Esprit bien supérieur, mais pas la « Cause Première ». Sans discuter ce point, qui est un point de foi, je vous demande : si le Guide du Maître était « un homme sage et juste », quel homme le Maître suppose-t-il que l'Esprit de Vérité ait été ? — demanda Ermance.

— S'il le sait, il ne nous l'a jamais dit. Cependant, je crois que vous ne le savez pas. Quand pour la première fois qu'il a parlé au Guide dans notre maison, le Professeur a demandé à l'Esprit s'il avait animé un personnage connu sur Terre. Et le Génie lui répondit : « Je t'ai déjà dit que, pour toi, je suis la Vérité. Ce « pour toi » implique « discrétion ». Tu ne sais rien de plus de moi. »

— Pour nous — intervient Julie —, l'Esprit de Vérité n'est pas Socrate, car celui-ci, lorsqu'il se manifeste, décline le nom ou est annoncé par Zéphyr.

— Pour moi — dit Ruth — c'est Jésus.

— C'est possible, dit Ermance. C'est seulement de cette manière qu'il pourrait être le chef spirituel de Saint Louis.

— Respectons le secret imposé par l'Esprit lui-même — réfléchit-il. Caroline. Aller plus loin serait imprudent. Cette question d'identité a été l'objet d'un examen lors de nos rencontres, et Zéphyr s'est limité à nous demander de mémoriser la déclaration de Socrate selon laquelle j| Je l'ai cité et je le répète : « La véritable « Philosophie des Esprits » ne peut être révélée qu'à ceux qui sont dignes de recevoir la Vérité. »

— Et toi, Ermance ? — a demandé à Caroline de changer la direction du conversation — Méditez-vous dans un groupe ?

— Oui, à notre groupe familial, à Fontainebleau. Notre système est, cependant, un autre. Nous ouvrons la séance, comme vous, à une certaine heure, à cinq heures de l'après-midi, tous les deux jours. Notre famille et quelques amis ou invités s'assoient autour de la table de la bibliothèque où nous nous enfermons. Nous ne prions pas à voix haute. Je prie dans mon cœur en pensant à Saint Louis, à Jeanne d'Arc et aux autres Esprits que nous connaissons. Quand je sens la présence de l'Esprit Saint Louis qui dirige la séance, je prends la plume et, sans aucune intervention physique ou mentale de ma part, le Guide écrit rapidement et continuellement l'annonce du jour et passe la plume à l'Esprit qui dicte une autobiographie ou compose un récit.

— Moi aussi — dit Caroline — je travaille automatiquement sans collaborer dans le sujet sur lequel j'écris, je n'interviens pas dans le mouvement du crayon. Il y a environ un an, Julie et moi, sur les conseils du professeur, avons commencé à utiliser nos mains plus que la toupie.

— S'il m'arrive de me fatiguer un peu ou de casser la plume, qui vient d'un canard, L'Esprit suspend la dictée pendant quelques minutes puis les assistants parlent naturellement de sujets spirituels. Une fois la plume ravivée ou remplacée, je continue dans un silence général. Une fois le chapitre terminé, l'Esprit d'écriture fait la révision.

— Chez nous, la révision se fait plus tard et par un autre moyen — ajoute-t-il. Julie.

— Avec moi, immédiatement, après avoir terminé un chapitre ou une dictée. ET par le communicateur lui-même, sans que j'aie besoin de lire le manuscrit. L'Esprit me dit doucement : « Telle page, telle ligne, telle obscurité. Ajoute là, après le mot « x », ce qui suit, etc. » Ou : « À telle période, sur telles pages, remplacez « x » par « z ». » Souvent, lui-même, sans me prévenir, tourne les pages et fait des corrections à mon insu. Mon travail est absolument mécanique.

— Le mien aussi, dit Ruth. J'ai même du mal à suivre l'intrigue quand j'écris.

— Je n’utilise jamais ma tête — continue Ermance —, bien que je le puisse, Si vous le souhaitez, suivez l'intrigue pendant que j'écris. Cependant, je préfère en apprendre davantage sur le sujet une fois le chapitre terminé ou le récit terminé, et je le fais en lisant la dictée à voix haute pour que tout le monde le sache.

— Je me suis habitué à laisser les autres lire ce que je médiumnise, et, presque toujours, C'est papa qui fait la lecture, dit Caroline.

— Avez-vous lu mon livre « Jeanne d’Arc » ?

—Pas encore, dit Caroline.

— Moi non plus, ajouta Ruth.

— C'est un roman ? — demanda Julie.

C'est l'autobiographie de l'héroïne. Je l'ai écrit en quinze séances consécutives quand j'avais 14 ans. Je fais un effort pour avoir votre avis. Je vous enverrai à chacun un exemplaire dédicacé en souvenir de notre rencontre.

— Merci — répondit Caroline. Je veux connaître la vraie histoire de Jeanne d'Arc.

— Moi aussi — dit Julie. J'ai une immense sympathie pour la Vierge de Domrémy.

— Merci beaucoup d’avance pour votre gentillesse — répond Ruth.

— Mais — continue Ermance —, nous avons déjà beaucoup parlé et tu as encore

Ils n'ont pas eu l'occasion de me dire « de quelle manière » M. Rivail a écrit le Livre publié aujourd'hui.

— Explique-lui — dit Ruth à Caroline. Ne prenez pas mon offense Curiosité — Ermance se justifie. En tant que médium « d'écriture », avec quelques œuvres à publier, j'ai un intérêt intime à connaître la technique d'un grand écrivain comme le Professeur.

— Je vais t'expliquer — répond Caroline.

— Tout d'abord : est-il aussi un médium « écrivant » ? - question Ermance.

— Non, répondirent les trois en même temps.

—Zéphyr nous a informés — continua Caroline — que le professeur n'était médium « inspiré ». Et il nous a expliqué un jour, en réponse à une question d'une dame de notre groupe, la manière dont « l'inspiration » fonctionne chez M. Rivail. J'ai même mémorisé tes paroles.

— Comment, s'il vous plaît ?

— Je vous reproduis les mots de Zéphyr : « Recevez mentalement l'idée envoyé par l'un de nous dans un rayon de lumière : le digérer dans la conscience, le filtrer par la raison et émettre le résultat comme une pensée personnelle, habillée à sa manière littéraire".

— Est-ce qu'il est au courant ? — demande Ermance.

— Oui, tu connais les paroles de Zéphyr — dit Caroline. Mais c'est le cas, n'est-ce pas ? Il est rare qu'il doute que certaines idées lui viennent par « inspiration » ou résultent d'anciennes connaissances « personnelles », acquises dans cette existence ou dans une existence antérieure et mises à jour par la méditation. C'est pourquoi, voulant distinguer ce qui lui appartient réellement, il soumet les douteux à l'examen des Esprits, en recourant à des moyens mécaniques.

—Je ne sais pas vraiment ce que tu appelles «à moitié mécanique» — demande Ermance.

— Il demande aux Esprits par mon intermédiaire, par Julie ou par Ruth ou d'autres supports que nous travaillons manuellement. Si le rapport est donné par moi, manuellement, allez chez Ruth et cherchez de nouvelles informations via le Tupia. Si, oralement, par l'intermédiaire de Ruth, vous me demandez d'utiliser Corbelha. Enfin, essayez d'éliminer autant que possible l'interférence de l'esprit médiumnique.[38]

— Je ne sais pas si ma curiosité est déjà en train de franchir la ligne de l'indiscrétion — dit Ermance. Merci de m'avertir de tout excès. J'essaie juste de clarifier les choses.

— N'hésitez pas à vous exprimer. Tu ne seras jamais indiscret — répond Caroline.

— Pour ne pas m'étendre sur les détails, j'irai droit au but.

---

[38]Concernant l'interférence de l'esprit médiumnique***Le Livre des Médiums***, dans son chapitre XIX, sous le titre*Le rôle des médiums dans les communications spirites*, traite de la question.

mais ça pique ma curiosité. Madame De Plainemaison nous a dit que le professeur Rivail avait lancé aujourd'hui un traité sur le spiritisme, traitant de la question des Esprits, et pour célébrer ce lancement, il réunissait ici ceux qui ont collaboré avec lui, dont elle-même.

—C'est effectivement le cas, soutient Caroline.

—Cependant, en me présentant à vous, le professeur m'a dit il y a peu de temps je leur dois la composition du Livre.

- Exactement.

— Vous, cependant, vous me dites qu'il a proposé des questions aux Esprits et j'ai rassemblé les réponses. Je suis un peu confus. Je leur demande. Le traité publié est-il celui du Professeur, le vôtre ou simplement celui des Esprits ?

— Tu n'as pas encore vu Le Livre ?

- Pas encore.

— Je vais le chercher.

Libre, comme chez elle, Caroline se dirigea vers le bureau.

* * *

En l'absence de Caroline, Ermance dit à ses compagnes :

— Je ne sais pas quelle opinion Caroline et toi faites de mon presque espionnage. Mais croyez-moi : je n'agis pas de mon propre chef. Je sens, près de nous, toute une foule invisible, attentive à ce que nous disons et avide de détails. En tant que médium, j'interprète ce désir des Esprits à l'écoute.

— Vous nous donnez, plus que vous ne le pensez, un moment de plénitude accrue. ravie de vous rencontrer — répond Ruth. Moi aussi, je ressens la « présence » des Invisibles intéressés par notre conversation. Et j'ai « vu » à côté d'Ermance le « signal lumineux » qui l'assiste lorsqu'elle « interprète » les pensées du Guide.

—Nous sommes peut-être en pleine séance — ajoute Julie avec circonspection. Vos questions ne nous dérangent pas, elles témoignent de notre responsabilité de médiums.

—Mais j'épuise Caroline— objecte Ermance.

—Au contraire, répond Julie. Caroline est dans son élément préféré lorsqu'elle parle de ce travail du professeur Rivail, auquel elle a pris une part très active, avec Ruth. Même son fiancé jaloux ne pouvait changer son enthousiasme pour la tâche que les Esprits lui avaient confiée. Pour l'amour du Livre, il a tout sacrifié : ses études, ses divertissements, ses tâches ménagères, et même ses fiançailles.

— Je suis également excité — dit Ermance. Quand viendra le temps de

Je suis envahi par une joie indescriptible. Pour ma part, j'écrirais jour et nuit sous l'influence des bons Esprits. Mais São Luís m'interdisait de travailler seul, en dehors des heures prévues.

—Je n'ose pas écrire seule non plus—dit Ruth—, même si je ne est interdit par le Guide. J'ai eu une leçon inoubliable un jour où, voulant envoyer une « jolie » lettre à une amie qui fêtait son anniversaire, j'ai fait appel à un Esprit dont les poèmes étaient célèbres.

— Cela n'a pas été répondu ? — demanda Ermance avec une naïveté sincère.

— Oui, je l'ai fait. J'ai reçu deux versets, mais c'est seulement à la fin du dernier verset que j'ai réalisé comme c'est indigne d'un spiritualiste. Même maintenant, je rougis en me remémorant cet incident. Javary, un des Guides de nos séances, de nature politique, entendu par moi plus tard sur l'état malheureux du poète, m'a averti du danger pour un médium d'être obsédé par un Esprit arriéré lorsqu'il est relié mentalement à lui par les mêmes idées ou sentimentalement par les mêmes émotions.

— Laissez-moi vous expliquer — intervient Julie en s'adressant à Ermance. Ruth est de tempérament romantique et vibre de romantisme. Il deviendrait une proie facile pour ce mouvement littéraire en tant que médium, s'écartant du chemin tracé par l'Esprit de Vérité.

— Je comprends parfaitement — répond Ermance. Étrange nom, celui-là, « Javary » ! Pseudonyme comme Zephyr ?

- Oui. C'est le pseudonyme d'un Esprit qui, dans sa dernière incarnation, était une icône Américain. Il est venu en France spécialement, nous a-t-il dit, pour lier le « magnétisme » français au spiritualisme américain, à la demande de Benjamin Franklin. Il nous a informé qu'il avait inspiré Napoléon en 1803 à céder notre « Louisiane » aux États-Unis. Et qui, avant de naître à la Nouvelle-Orléans, de race métisse franco-peau-rouge, fut... l'un de nos célèbres guerriers. Il a pris ce nom, a-t-il ajouté, pour s'humilier et se repentir de ses erreurs politiques, car « Javary » est le nom d'un cochon sauvage sur les rives du Mississippi.[39]

* * *

Caroline revint en souriant avec Le Livre et, s'asseyant à côté d'Ermance, l'ouvrit sur la table en disant à sa petite amie :

— Voici le livre. Je ne jouerai pas le rôle de critique, mais je le répète : les critiques formulées à quelques reprises par le professeur lors des dernières retouches du

[39] Il est possible qu'un homme de race civilisée se réincarne, par expiation, dans une race de sauvages. Voir la question 273 de ***Le livre des esprits***. LE ***Magazine Spirite*** d'avril 1859 transcrit un ouvrage sur le sujet, qui, en fait, sous-tend la question 273 précitée.

travail. Tout d'abord, consultez cette « Introduction ».

Ermance prit le volume et, tel un écolier qui passe un examen, lut le titre et les premières lignes jusqu'au bout de la page. Alors qu'elle tournait la page, elle fut interrompue par la main délicate de Caroline posée sur le Livre.

— Assez, ma chère. D'après ce que vous venez de lire, vous êtes maintenant en mesure de me répondre. en toute connaissance de cause. Dites-moi : à qui attribuez-vous cette « Introduction », à Monsieur Rivail ou aux Esprits ?

— Excusez-moi — dit Ermance en levant délicatement la main. compagnon sur la page en regard. S'il vous plaît, laissez-moi regarder de plus près.

De retour pour inspecter l'ouvrage, il lut une ligne ici, une autre là, feuilleta le Livre, page par page, jusqu'à la fin de l'« Introduction », s'attardant un instant là où il trouva des guillemets. Et, convaincue qu'elle pouvait riposter avec une connaissance exacte de l'affaire, elle a finalement dit :

— Pour moi c'est une œuvre personnelle du professeur Rivail.

— En attendant — répondit Caroline — cette longue préface était totalement « inspiré », idée par idée, et, sur certains points où l'opinion personnelle de M. Rivail prévalait, « corrigé » par les Esprits, lorsque la lecture préfinale fut faite dans une séance spécialement consacrée à l'examen de cette partie « introductive ».

— Je comprends — dit Ermance.

— Regardez maintenant, s'il vous plaît, ces « Prolégomènes », écrits avant le « Introduction », dit Caroline en pointant du petit doigt une page surmontée d'un cliché de vigne.

Alors qu'Ermance inspectait la première page, Caroline l'avertit :

— Comme vous pouvez le voir, il y a plus de paroles des Esprits, entre guillemets, que de celles de l'Auteur. Mais la partie de l'auteur lui-même, qui est sans guillemets, a été « inspirée » par lui.

Et en tournant la page :

— Lisez cette « Note ».

Ermance lut à haute voix où l'index de Caroline avait atterri :

> Les principes contenus dans ce livre résultent soit de "réponses" données par les Esprits aux "questions" directes qui leur sont proposées par l'auteur, soit d'"instructions" données par eux, indépendamment de la question lorsqu'ils abordent le sujet dans des communications "spontanées".
>
> L'ensemble a été « coordonné » par l'auteur afin que l'ouvrage puisse présenter un ensemble méthodique et uniforme. Mais c'est seulement après avoir été revu, à plusieurs reprises, et corrigé par les Guides qui l'ont inspiré dans le fond et dans la forme, qu'il est possible de***Le livre des esprits***a été confié à la publicité.

— Tu comprends mieux ? — demande Caroline.

- Je pense que oui.

— Maintenant, s'il vous plaît, regardez le contexte — ajoute Caroline en se retournant deux pages. Dans la première colonne, les « questions » et les « réponses » ; en deuxième page les "commentaires" du professeur Rivail.

— Je vois : D'un côté, l'œuvre des Esprits ; de l'autre, celle du Professeur.

— Vous avez cependant appris de la « Note » que les deux questions de d'abord, car les commentaires de la deuxième colonne résultaient des enseignements des Esprits et non des élucubrations de M. Rivail. Je veux dire, ils proviennent d'enseignements « directs » lorsqu'ils sont transcrits, entre guillemets, dans la première colonne, et d'« instructions » données à d'autres occasions sur le même sujet, lorsqu'ils sont placés, dans la deuxième colonne, sans guillemets, dans l'écriture même de l'Auteur.

— C'est clair.

— Il était également conscient que l'œuvre entière, dans son essence et dans sa forme, était « révisé » et « corrigé » par les Esprits mêmes qui l'ont inspiré.

- Oui.

—La révision et le corrigendum—ajouta Julie—étaient, en grande partie, réalisée par l'intermédiaire de Ruth, dans la maison du Seigneur Japhet.

—Presque d'un bout à l'autre—ajoute Ruth—et lors de séances spéciales.

—Exactement—dit Caroline.

Et, tournant les pages jusqu'au titre « Lois morales », il continua :

— Maintenant, à partir de maintenant, Vous trouvez, soit dans le premier, soit dans le deuxième colonne, « questions » et « réponses », avec les commentaires de l'auteur sous chaque question.

Ermance jeta un regard curieux à la page indiquée, qui portait le titre en haut : Deuxième Livre.

— Avez-vous remarqué la différence ? — Caroline lui a demandé.

- J'ai remarqué. Cependant, je n'ai pas compris la raison.

— Vous le trouverez dans cette « Note » en note de bas de

page. Et il l'a souligné. Ermance l'a lu :

> Dès lors, une certaine modification s'impose au dispositif matériel de cette œuvre : Désormais, les deux colonnes se succèdent, ce qui les distinguait dans la première partie n'existant plus. Comme précédemment, les questions, sans guillemets, sont immédiatement suivies de réponses, entre guillemets. Ce qui vient après n'est pas, à proprement parler, un commentaire de l'auteur, mais un développement de la réponse précédente, émanant des Esprits eux-mêmes, écrit sous une forme succincte, dans le but d'éviter de répéter des phrases ou des mots contenus dans la réponse précédente. Bien que non textuel, ce déroulement contient l'essence des leçons des Esprits et a été « revu », parfois « corrigé » et, dans la version finale, approuvé par eux.

Ce sont donc, malgré les apparences, des pensées**des esprits**et non**de l'auteur**, publié à différents moments au cours de nos réunions et utilisé comme addenda.

—Cela signifie—continua Caroline—que le contenu du Livre est, pleinement,**des esprits**, comme le soutient loyalement le professeur Rivail, puisque les Esprits l'ont « approuvé », dans son essence et dans sa forme.

— Que signifie « approuver » ? — demanda Ermance. Caroline hésitait un instant, mais dit :

— Le mot « est sorti » naturellement. Je ne l'ai jamais utilisé auparavant.

—Ils viennent de me dire ce que c'est— dit Ermance. Cela signifie « approuver ».

—Il serait préférable de dire, réfléchit Ruth, que l'œuvre est le « résultat » de compréhension intellectuelle mutuelle entre les Esprits et le Professeur Rivail, avec approbation ou homologation réciproque.

— C'est peut-être mieux — répond Caroline en souriant. Je me prépare cependant, comme vous le savez, strictement, d'après les déclarations de Monsieur Rivail et des Esprits.

— Le fait — dit Ermance — est que ce n'est pas un livre « comme » le mien, c'est-à-dire dicté entièrement par les Esprits.

— « Dictée », comme nous l'entendons à l'école, Le Livre ne l'était pas. "Copié" en partie et « inspiré » dans le reste, oui — dit Caroline.

— Autre différence, dit Ermance : Dans mes œuvres, il n'y en a qu'une auteur pour chaque œuvre ; dans Le Livre, plusieurs.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord, dit Ruth. L'auteur du livre est M. Rivail. LE la collaboration des Esprits n'enlève rien à sa qualité d'auteur. D'autant plus que le Professeur, en réalité, n'a introduit dans l'ouvrage que les enseignements qu'il considérait comme « bons » et, à son tour, « approuvés ». C'est pourquoi j'ai dit « résultant d'une compréhension mutuelle ».

— Ruth a tout à fait raison sur ce point — acquiesce Caroline. En fait, Monsieur Rivail a refusé de nombreuses leçons.

— As-tu refusé beaucoup de cours ?! — répéta Ermance, étonnée.

— Oui, dit Caroline. Il discutait avec les Esprits comme s'ils étaient hommes.

— Souvent comme s'ils étaient des « disciples » — ajouta Ruth.

— C'est incroyable ! — s'exclame Ermance.

— Je me suis disputée avec eux — continue Caroline —, j'ai analysé leur Dans ses enseignements, il se comportait, en effet, non pas comme un apprenti mais comme un examinateur sévère. Il n'acceptait rien qui ne fût conforme à la Raison.

—Et sa raison était souvent plus éclairée que celle des Esprits, Julie a donné son avis.

—Il rejetait tout ce qui lui semblait être un « article de foi » — continua Caroline.

Il a mis de côté tout enseignement de nature scientifique.

— Scientifique ?! — demande Ermance avec surprise.

— Oui, dit Caroline. Pour lui, la mission actuelle des Esprits n'est pas révéler des choses scientifiques, mais exclusivement morales. Les esprits qui insistaient sur ces sujets étaient rejetés comme arriérés.

—Et tu as osé leur dire ça ? — demande Ermance, de plus en plus étonnée.

— Il parlait humblement, poliment, sans arrogance, en argumentant, essayer de convaincre ou d'être convaincu. Quand, après une discussion magistrale, il jugeait logique la dispute des Esprits, il leur disait, en rendant les armes : « C'est rationnel. J'accepte. » Lorsque la réponse lui paraissait floue et que la réplique la soutenait sans plus de précisions, il disait : « Je vais méditer sur ce point. Nous y reviendrons une autre fois. » Ou, lorsque cela semblait inacceptable, soit par contradiction, soit parce que c'était trop opiniâtre, il conseillait : « Réfléchissons un moment à cela. J'écouterai d'autres Esprits. Nous discuterons de la difficulté. » Si toutefois l'enseignement, pour telle ou telle raison d'ordre moral, ne lui paraissait pas plausible, il déclarait sans offenser : « Cette leçon me paraît irréalisable. » Et de cette manière, il acceptait ou rejetait ou supprimait les enseignements.

—Mais c'est impressionnant ce que tu me dis !

—Dans les suggestions les plus sérieuses—continua Caroline—quand un impasse, l'Esprit de Vérité a été évoqué. Et celui-ci, à plusieurs reprises, était d'accord avec M. Rivail.

— Cela prouve que le professeur est un médium inspiré — dit Julie.

— Tout cela me stupéfie, je vous jure ! — a déclaré Ermance. Et ça me rappelle, que, selon Jeanne d'Arc et Saint Louis, les Gaulois d'antan ne sont pas seulement dans l'Espace mais aussi sur Terre, incarnés, promouvant la réforme religieuse de la France.

— Du Monde — Ruth intervient.

— La France illuminera le monde — déclara Julie.

En regardant ses compagnons, qui répondirent avec un enthousiasme unanime, Ermance leur demanda :

— Vous étiez tous Gaulois ?

— Sauf moi, répondit Ruth.

— Sauf Ruth — confirma Julie. Elle était hébraïque en Égypte, juive en Canaan, la Syrie en Palestine, les Maures au Portugal... Mais maintenant, c'est le français et le chrétien.

— Notez cette curiosité — ajouta Caroline : Dans le groupe où se trouve Ruth presque tous les membres principaux sont d'anciens Sémites, convertis depuis longtemps au christianisme ; Dans notre Groupe, les figures principales étaient des Gaulois et ils passèrent très tôt du druidisme à la religion chrétienne.

—Vraiment, curieux ! — acquiesça Ermance.

Et, se tournant vers Ruth :

— Vous avez en effet des traits orientaux frappants.

— Beaucoup de gens me jugent comme syrien ou arabe à cause de mes traits et de mon nom. Mon La famille descend, de loin, des Maures portugais qui se sont convertis au christianisme il y a des siècles.

— Des traits orientaux qui la rendent belle ! —Julie intervint en serrant dans ses bras et regardant Ruth affectueusement.

— Magnifique — ajouta Ermance, d'un ton flatteur. Avec ces grands yeux et noire, ces épais cheveux ivoire et ce teint pâle et bronzé, Ruth me rappelle une princesse des « Mille et une nuits »...

— Comme c'est méchant ! Vous mettez en valeur, précisément, mes traits plus laid, ce qui m'éloigne de la femme française moyenne.

« Tu sais que tu es belle et impressionnante », ajouta Caroline. Et il y a, quand même, un beau talent et un cœur généreux.

Et, pour Ermance :

— Ruth, comme je vous l'ai déjà dit, était aussi médium pour M. Rivail. Elle est Il a été en partie responsable de la médiation de la révision du Livre des Esprits.

— Vous êtes médium depuis longtemps ? — demanda Ermance.

— Depuis que je suis petit, mais seulement vers l'âge de douze ans, j'ai commencé à distinguer réalité de ce monde et de l'autre. Quand j'étais enfant, je les confondais.

— Je voulais savoir si vous travailliez comme médium depuis longtemps.

— Oui, il y a six ans.

— Depuis si longtemps ? Depuis avant l'arrivée du spiritisme en France ?

- Oui. Je vais vous dire comment. Tombé un jour dans le somnambulisme, le Lord Roustan a été appelé comme Magnétiseur pour me guérir. Il m'a ensuite instruit sur les forces cachées, me laissant avec la certitude que mes visions étaient la réalité. Et il est devenu ami avec notre famille, me recherchant de temps en temps pour pratiquer la clairvoyance. Et ainsi j'ai marché jusqu'à l'âge de quatorze ans. À cet âge-là, je suis devenu médium. C'était il y a six ans.

— Donc, avant que le spiritisme n'apparaisse parmi nous. Comment c'est arrivé ce? — insista Ermance.

— C'était comme ça : Un jour, M. Roustan nous a invités, mon père et moi, à une nouveau système, alors appelé Magnétisme Américain. Il nous a dit qu'un groupe de douze personnes était nécessaire pour le test : six positives et six négatives. Selon M. Roustan, mon père était positif et j'étais négatif. La première rencontre eut lieu dans un magnifique palais de Vincennes, où résidait le comte d'Ourche. Nous avons rencontré là-bas des gens très gentils lors de la cérémonie. J'étais le

le seul « enfant » parmi tant d'adultes.

— En quoi consistait l'expérience ?

— Des bruits étranges sont produits dans les meubles et les murs, et percussions bruyantes sur la table que nous entourions et couvrions d'une chaîne de mains.

- Quoi!? J| {à cette époque, travailliez-vous avec la « Mesa » ?

— Déjà à cette époque. Autant que je sache, nous étions les premiers en France.

— Des pionniers ! — dit Julie.

— Lorsque les journaux d'ici ont annoncé, en 1853, la « Table rotative », comme excellente nouvelle, nous connaissions déjà le spiritisme américain depuis deux ans.

— Dis-moi tout, Ruth. C'est merveilleux ! Dans un château à Vincennes ! Parmi les nobles, n'est-ce pas ? Quelles sont les composantes du Groupe ?

— Le comte et la comtesse d'Ourche, propriétaires de la maison ; le baron de Poêle d'orfèvre[40] et sa sœur, Sonia; le Seigneur de Lagia et Dame ; Le Lord Baron Tiedeman[41]; Monsieur Roustan et la Dame ; Madame D'Aibnour, mon père et moi.

— Et c'était vous le médium ?

— Non. Madame D'Abnour, qui avait été en Amérique, était la principale agent. Le succès de la première rencontre a encouragé la seconde, le lendemain. Après quatre séances, nous avons obtenu des craquements à l'intérieur du bois de la table, qui ont répondu *Oui* ou *Non*, conventionnellement, à nos questions, faisant preuve d'intelligence et de pouvoir divinatoire.

—Et ils ont dit, tout de suite, qu'ils étaient des Esprits ?

— Oui, en nous demandant d'être complètement réservés à ce sujet, afin de ne pas confondre les Le magnétisme américain avec le magnétisme spiritualiste, qui traitait également des esprits.

— Les séances se déroulaient-elles toujours avec douze personnes ?

- D'abord. Mais, lorsqu'on leur demande quel est le nombre minimum requis pour production du phénomène, l'Esprit a informé que le nombre n'était pas pertinent, nécessitant au moins trois, auquel cas deux devraient être positifs et un négatif. Alors, Monsieur Roustan a décidé de tenter une expérience avec cinq ou six personnes proches de chez moi. Et le résultat était génial. Le baron De Guldenstubbé a même dit que le succès avait été plus grand. On a vu là que j'étais capable de médiumniser si bien

---

[40] De Guldenstubbé (Baron Louis) a publié, entre autres ouvrages, *Pneumatologie Positive et Expérimentale : La réalité des esprits et le phénoméne merveilleux de leur écriture directe démonstrations* (Paris, 7 Franck, 1857), ouvrage qui, plus qu'un traité sur le spiritisme, est une histoire complète et richement documentée de ces phénomènes. Il faisait partie de la collection d'œuvres spiritualistes qui, le 9 octobre 1861, fut le sujet de l'Auto-de-Fé à Barcelone, en Espagne.

[41] Pour éditer le ***Magazine Spirite*** Kardec, qui avait peu d'argent, fit appel au baron Tiedeman, un ami à lui et aux spirites, mais celui-ci se montra réticent (André Moreil, *La vie et l'œuvre d'Allan Kardec*, Edicel, SP, p. 70).

comme Madame D'Abnour. Enthousiaste de son succès, M. Roustan fit une communication à la Société Magnétologique et une autre à la Société Mesmérienne, proposant de faire une démonstration à huis clos. Mais ni l'un ni l'autre ne le prenait au sérieux. Dans le milieu magnétique, en général, il était considéré comme un mystique, tout comme Cahagnet[42], dont il était un ami proche.

— Mon père a acquis les livres de M. Cahagnet, — informa Ermance.

- Le*Journal du magnétisme*—Ruth continua, bien que sachant ce que se déroulait en Amérique, il refusa de publier la nouvelle de nos premières expériences, menées à une époque où personne en France ne connaissait encore le spiritisme américain, si ce n'est peut-être de nom.

— Papa sera ravi d'entendre cette histoire, Ruth. Vous devez honorer-nous avec votre visite. Je tiens également à souhaiter la bienvenue à Caroline et Julie.

— Merci — dit Ruth. J'irai avec plaisir quand mon père le pourra. accompagne-moi.

— Merci beaucoup — dit Caroline. J'aime beaucoup Fontainebleau, où J'ai un ami d'école. Maintenant, je vais vous en parler avec deux amis.

— Merci — dit Julie. Nous organiserons une visite pour nous trois.

Et depuis, Ruth, est-ce que tu travailles pour le spiritisme ? — Ermance continua.

— Oui, sans interruption. J'ai continué à travailler, pas seulement en tant que somnambule. dans les séances de Magnétisme de Guérison, dirigées par Monsieur Roustan, mais aussi comme médium dans les séances de spiritisme. Dernièrement, à cause de l'interférence de M. Rivail, les deux sessions ont été confondues en une seule espèce. La différence est que dans l'un je suis un médium « parlant », dans l'autre, un « écrivain ».

—Et beaucoup de gens la connaissaient, depuis si longtemps, comme médium ?

Nos séances se déroulaient dans une grande intimité, tantôt chez Monsieur Roustan, dans cette rue, juste en face, tantôt chez moi, 14 Rue Tiquetonne, où j'étais fier de recevoir la visite de lui et de sa famille.

- Merci. Nous irons. Donc vous avez tenu des séances « secrètes » ? Pourquoi? Peur du clergé ?

— Par prudence. Beaucoup de gens pensaient que le somnambulisme était un art. diabolique. Nous n'aimions pas être considérés comme des sorciers. Mais lorsque, au début de 1853, la « Table Tournante » envahit la France comme une grande nouveauté américaine, notre Groupe, déjà connu de nombreux Magnétismes, ouvrit ses portes à tout expérimentateur bien intentionné, avec moi comme médium. Comme vous pouvez le voir,

---

[42]Cahagnet (Louis Alphonse) né à Caen (1805) et décédé à Argenteuil (1885). Il était un fervent adepte du spiritualisme, du magnétisme et de la religion de Swedenborg. Ses œuvres philosophiques et doctrinales sont nombreuses.*Arcanes de la vie future dévoilés*, publié en 1848-1854, en 3 volumes, aujourd'hui rare, on le trouve au Musée du Livre Spirite de la Maison Familiale Universelle.

Je suis lié à la Cause depuis environ six ans.

— Depuis le début du mouvement spiritualiste en France — a-t-il ajouté Julie. Tu étais un pionnier !

— Et Monsieur Rivail ? — demanda Ermance. Était-il également un pionnier ?

— Non, répondit Caroline. Il a commencé à étudier le spiritisme moins de deux ans. Il a débuté, en curieux, chez Madame De Plainemaison, où il nous a rencontrés, mon père et moi. Il a ensuite commencé à assister à nos séances et à celles de Ruth.

— Chez moi — dit Ruth — il est apparu au début de l'année dernière. Il est venu avec M. Leclerc, le « Brésilien ». Discret et attentionné, il semblait être une personne curieuse comme les autres, malgré les informations confidentielles du Brésilien. Quelques jours plus tard, il demanda à notre Guide Javary s'il lui permettrait, avant la consultation générale, de proposer certaines questions d'ordre philosophique à différents Esprits. La réponse de Javary fut affirmative. Dès la séance suivante, le professeur posa ses questions, qu'il avait écrites dans un cahier et qui étaient d'une clarté incomparable.

— Comme je le faisais à la maison, intervint Caroline.

— Dès le début — continua Ruth — Javary s'est déclaré, personnellement incapable d'y répondre : elles étaient trop hautes pour lui. Le Guide a ensuite suggéré de tenir des séances spéciales, avec un nombre réduit de participants, auxquelles il a promis d'amener des Esprits théologiens et philosophes, invités individuellement. Le professeur était satisfait de la proposition. Mais j'étais submergé par les engagements. En plus d'étudier dans mon cursus habituel et de faire les tâches ménagères — puisque je suis femme au foyer depuis la mort de maman — j'avais deux séances par semaine qui se prolongeaient parfois après minuit.

—Ruth n'a pas de temps pour les distractions, dit Julie.

—Cependant, continua Ruth, et malgré sa simple politesse A cette époque, dans mes relations avec le couple Rivail, je me sentais, lorsque je méditais seule, étrangement attirée par l'intelligence et le plan du Professeur, et j'éprouvais une grande sympathie pour Gabi qui, dès notre première rencontre, m'appelait "fille" et m'aimait maternellement. J'ai volontiers accepté de leur prêter ma petite aide, en convenant avec eux d'un jour et d'une heure pour les séances spéciales.

—Ce qui devint plus tard le plus important—ajouta Caroline.

— C'est alors — conclut Ruth — que j'ai commencé à savoir dans votre chapitres principaux Le livre publié aujourd'hui. Et pour m'instruire sur le véritable but du spiritisme, des Esprits de haute culture et de sainteté assistaient à nos séances privées, qui duraient parfois jusqu'à l'aube, et passaient en revue point par point l'œuvre de M. Rivail depuis le début.

Introduction à la conclusion.

—Et ils ont tenu des débats admirables, comme j'ai eu l'occasion de le constater. témoin — Caroline informée.

— Et Socrate y a assisté ? — demanda Ermance.

— Oui, une ou deux fois. Et, de temps en temps, le plus grand de tous, évoqué comme « Esprit Vérité ».

6

Dans le salon, la conversation entre les dames était également animée et instructive, bien que sur un ton différent. Lorsque Roustan arriva avec sa femme, Madame de Plainemaison le traita avec intimité, lui demandant avec une certaine malice :

— Avez-vous beaucoup souffert la Semaine Sainte dernière ?

— Comme d'habitude — répondit-il sans s'en rendre compte. Je me suis tordu et Je me suis retourné et j'ai senti mes jambes se briser à nouveau. Je suis sorti de la crise avec les mains et les pieds très douloureux.

—Et tu n'as pas entendu la « Voix » ?

- Dieu merci! Je l'ai entendu distinctement. Il m'a emmené, comme les autres fois, de torture. Je me suis endormi paisiblement et je me suis réveillé en me sentant bien.

Dès qu'il est arrivé au bureau, Mme Dufaux a demandé :

— Quelle est cette histoire de « torture » pendant la Semaine Sainte ?

— Ah ! Tu ne sais pas ?! — se demanda son amie en riant. C'est que le Seigneur Roustan était...

Mme Roustan intervint, quelque peu gênée :

— Madame De Plainemaison va vous raconter une blague. Mais ne le prends pas, l'affaire très au sérieux.

— Ce n'est pas exactement une anecdote, Madame Dufaux, car le fait est vrai, connu de beaucoup de gens, enregistré dans des livres et des magazines. C'est pourtant étrange, et c'est pourquoi cela suscite l'incrédulité.

— Je suis curieux.

— Monsieur Roustan, selon plusieurs somnambules de l'école, de Cahagnet, et certains médiums l'ont confirmé plus tard, y compris chez moi, c'était à l'époque de Jésus, le "Bon Larron", crucifié à la droite du Seigneur.

Madame Dufaux rit, un peu confuse, comme si elle hésitait à y croire :

- C'est sérieux ? Tu ne plaisantes pas, n'est-ce pas ?

— Très sérieux. Il y a Mme Roustan pour me soutenir.

—Malgré l'apparence anecdotique et la vivacité avec laquelle Madame De Plainemaison raconte souvent ses belles histoires, le cas est absolument vrai.

— Notre ami Monsieur Roustan, — continua Madame De Plainemaison — est un vieux magnétiseur, presque aussi vieux que Du potet, issu d'une autre école magnétique. Ses expériences dans le domaine du Magnétisme Spiritualiste viennent de loin.

— Depuis 1840 — intervint Mme Roustan.

— Un jour, en entendant que le haschisch avait amené le patient à l'extase et visions transcendantales, prit une dose de ce poison, chez Cahagnet, entrant dans une crise somnambulique. Dans l'intention de découvrir son passé, entre autres troubles mentaux, il s'est retrouvé en Palestine, dans une situation très désagréable : arrêté et condamné à mort. Il a ensuite revécu son odyssée du « Bon Voleur ». Il ressentit la douleur de la crucifixion, de la rupture de ses jambes, de l'agonie lente et désespérée. Il vit le cortège de Jésus monter au Golgotha, où lui et d'autres contrebandiers étaient déjà cloués au bois. Il a été témoin, dans la douleur et les gémissements, de la sérénité de Jésus lors de la crucifixion. Il l'admirait. Lorsque le Christ, doux et humble comme un agneau, fut suspendu sur son côté gauche, notre ami Roustan s'adressa à lui avec des paroles d'admiration. Et il entendit la voix de Jésus.

—Un pur rêve peut-être, risqua Madame Dufaux.

— Rêve ou pas, depuis cette expérience personnelle avec le haschisch, qui confirmant la révélation des somnambules, M. Roustan, par un étrange phénomène de répétition, ou peut-être par l'influence de quelque Esprit, revit involontairement son drame de la croix les Vendredis Saints, et réentend la Voix du Seigneur.

- Vraiment? Sans aucune fantaisie ?

— De manière positive pour tout le monde, car les blessures aux mains et aux pieds, ainsi que les marques sur les jambes, sont évidentes pour quiconque apprécie l'intimité de la famille Roustan. J'ai « vu » avec ces yeux...

— Dans cette histoire, comme dans toutes les histoires de vies antérieures — Mme Roustan réfléchit : nous devons toujours avoir les plus grandes réserves. En règle générale, aucun élément de preuve positif ne nous est fourni. La vérité, cependant, est que, dans le cas de mon mari, il « souffre » réellement lorsque cette crise lui arrive le Vendredi Saint. C'est un triste spectacle pour la famille. Non seulement à cause de la solidarité que nous avons avec le « souffrant » qui gémit, pleure, se tord et implore la miséricorde de Dieu, mais aussi à cause de la détresse morale, car certains médecins pensent qu'il s'agit d'un cas de « folie ».

— Quelle chose étrange ! — observa Madame Dufaux, quelque peu frissonnante.

— Madame Roustan dit la vérité — intervint Gabi. On ne peut nier que fait du « tourment » de notre ami pendant la crise. Les stigmates des œillets[43] Ils apparaissent sur ses mains et ses pieds et sont si clairs que lorsque je les ai vus, ils semblaient récemment guéris. L'explication des médecins matérialistes ne nous vaut rien.

—Et tu n'as pas entendu l'avis des Esprits à ce sujet ? — demanda-t-il. Madame Dufaux.

— Oui, celle de plusieurs Esprits. Sans exception, ils ont confirmé qu'il s'agissait d'un prouve la mémoire de l'âme, qui peut se souvenir de tout, même de la « douleur ».

— Cependant — réfléchit Gabi —, mon mari dit souvent que, dans En matière de révélation de nos vies antérieures, même avec des « preuves » de ce genre, il est plus prudent et plus raisonnable de refuser quatre-vingt-dix-neuf vérités que d'accepter une seule mystification.

— Il ne faut pas pousser la prudence à un tel extrême — a-t-il assuré Madame De Plainemaison. Sinon, nous devrions mettre en quarantaine toutes les informations provenant des Esprits. J'accepte comme vrai que M. Roustan était Saint Dismas.

— Mon mari explique sa prudence dans une telle affaire — justifia Gabi. Il affirme que, pour être diffusé et reçu avec un respect général, le dogme de la réincarnation doit être à l'abri de tout soupçon de fantaisie ou de toute trace d'ironie. Il ne nie pas les faits de Monsieur Roustan. Il précise cependant que dans cette phase introductive de la Doctrine des Esprits, nous devons consigner des cas, comme celui de M. Roustan, sans les commenter en public, en dehors de nos cercles spiritualistes ; c'est seulement de cette manière que nous rendrons un véritable service à la Cause des Esprits et que nous contribuerons efficacement à la propagation de la Doctrine.

-M. Rivail a raison sur ce point, a convenu Madame De Plainemaison. Il ne faut pas oublier que nous sommes désormais chargés de la propagande d'une nouvelle religion, fondée sur des existences successives, dit Gabi. Il serait frivole d'exposer les fondements de notre religion à des critiques cinglantes et malveillantes. De plus, si Dieu met un voile sur notre conscience pour cacher notre passé, il ne me semble pas licite de chercher à lever ce voile par simple curiosité, au risque de subir une mystification.

— Et prudent sans doute, dit Madame de Plainemaison. Non Je prends également au sérieux mes supposées « vies antérieures ». Même à cause de

---

[43] Teixeira de Paula rapporte que *stigmate* c'est une marque ou un signe visible qui apparaît dans les médiums d'affection physique (Dictionnaire encyclopédique illustré du spiritisme, de la métapsychologie et de la parapsychologie). Le Dr Sousa Ribeiro, un médecin de Bahia qui vivait à Campinas, a publié son travail en 1930 *Le cas de la femme stigmatisée de Campinas*, édition *Le Clairon*, développant des considérations approfondies sur des cas similaires.

certains, comme vous le savez, j'aurais trop honte...

Les compagnons sourirent.

— Mon mari — dit Mme Roustan —, bien que souffrant annuellement son test, pense aujourd'hui comme le professeur Rivail. Il s'efforce de dissiper la légende de ses vies passées, tout en admettant la possibilité de certaines. Au début, au début de ses expériences magnétiques, il accordait tout le crédit aux somnambules, qui lui disaient qu'il avait été, au temps de Jésus, le « Bon Larron » et, dans sa dernière existence, le grand Comte. Après s'être lié d'amitié avec le professeur Rivail, lors des séances d'étude où le Livre publié aujourd'hui était lu et discuté, il suivit une politique de secret absolu sur son passé, regrettant sincèrement que, par son imprudence, certains livres et magazines aient en fait fait des références ironiques à ses vies antérieures. Aujourd'hui, sauf dans les milieux spiritualistes et croyants, ce sujet n'est plus abordé, si ce n'est pour affirmer théoriquement le principe de la réincarnation. Et même dans les cercles intimes, qui connaissent l'histoire de ses vies antérieures, chaque fois qu'il a l'occasion d'en parler, il porte la conversation au niveau de la plaisanterie, profitant de son prétendu passé de passeur et de Syrien.

— C'était aussi le cas, Sirius ? — demanda Madame Dufaux.

—Selon les Esprits entendus par mon mari, le Bon Larron était un Contrebandier syriaque. Arrêté pour ce crime et étant étranger, il fut condamné par Pilate à mourir par crucifixion.

—J'aimerais entendre quelques détails—dit Madame Dufaux. Il serait Possible?

— Oui, mais ennuyeux. Dimas avec plusieurs criminels du même gang des contrebandiers était déjà crucifié lorsque le cortège de Jésus apparut au pied du Golgotha. Sous l'influence du haschisch, mon mari a revu en détail le sombre tableau de la Passion, mais j'aurais du mal à vous le reproduire.

—Mais as-tu vu Jésus porter la croix, comme le dit l'Évangile ?

- Oui. Il vit le Christ gravir le chemin escarpé et sinueux portant le bois sur l'épaule. Dismas et les autres malfaiteurs apportèrent aussi leur croix par le même chemin au lever du jour.

— Scène horrible !

—Le point de vue de mon mari diffère de l'histoire de l'Évangile sur certains points. Par exemple : dans la vision, il y avait quatre voleurs crucifiés et non deux. Il y avait un espace plus grand entre la croix de Dismas et celle du « Mauvais Voleur ». Lorsqu'ils y ont placé la Croix Rédemptrice, après que le corps nu du Christ y ait été cloué, mon mari, ou plutôt Dimas, a lu le signe apposé au-dessus de la tête de Jésus. Et il se souvint de l'avoir entendu parler de la résurrection de Lazare. Le reste s'est déroulé comme

dans l'Évangile. Jésus a promis à Dimas une rencontre dans l'espace.

—Je ne sais pas quoi penser, dit Mme Dufaux avec hésitation.

— Portez l'affaire au compte de fantaisie — répondit Madame Roustan.

— Je n'oserais pas. Je crois en la réincarnation.

— Alors fais comme mon mari, qui plaisante sur cette incarnation. Je vais vous parler d'un cas récent. Il y a quelques jours, le baron de Guldenstubbé, qui prend tout très au sérieux et connaît le passé de Roustan, nous racontait, avant une séance, qu'un certain membre de l'Institut, dont je ne me souviens plus du nom, voué aux études orientales, avait trouvé, dans des papyrus syriaques récemment découverts, de fortes preuves que Jésus était syrien. Ne voulant pas manquer l'occasion de plaisanter, mon mari, feignant le sérieux et visant notre groupe spiritualiste, composé principalement d'anciens Sémites, a plaisanté : « Je doute que le Bon Jésus soit syrien. Mais je suis certain que le "Bon Larron" était syrien. »

* * *

De nouveaux invités arrivaient : le professeur Canu et son épouse ; le libraire Clément et sa femme ; le capitaliste Leclerc et Madame ; Madame Roger et son mari; l'homme d'affaires Carlotti et sa fille Aline ; la chiromancienne De Cardone, veuve, et enfin, le célibataire Fortier, magnétiseur de profession. Après les présentations de ces visiteurs à la famille Dufaux, inconnue de tous, les hommes se rendaient au cabinet de travail, les femmes restaient au salon et les filles à la salle à manger.

Le couple Rivail a réservé à chacun le plus chaleureux accueil. Madame Rivail (Amélie-Gabrielle de Lacombe Boudet Rivail) — « Gabi » en privé et « Amélle Boudet » dans les milieux d'enseignement artistique et littéraire de son temps — descendait, du côté maternel, de personnages importants (De Lacombe) et, du côté paternel, d'intellectuels renommés (Boudet).

Fille unique, elle avait reçu une éducation très complète, compatible avec les ressources de la famille. S'épanouissant dans une époque d'innovation sociale, où les femmes commençaient à concurrencer les hommes dans l'acquisition de la culture humaniste, elle est diplômée de la première École normale laïque de Paris, établie boulevard Saint-Germain, sur le modèle Pestalozzi. Elle fut professeur de lettres et de beaux-arts, poète et peintre dans sa jeunesse, et collabora avec son mari à l'Institut pédagogique technique, qu'il fonda au 35 rue de Sèvres, jusqu'à la fermeture définitive de cette école, qui introduisit la méthode Pestalozzi en France. Il a continué à enseigner avec lui par la suite, dans des cours gratuits, dans le même

à la maison, jusqu'à ce qu'elle prenne sa retraite elle-même, récemment, lorsqu'elle a eu soixante ans. Petite, gracieuse, très vive, elle paraissait avoir le même âge que son mari, bien qu'elle ait neuf ans de plus. Ses cheveux épais et bouclés, autrefois bruns, séparés au milieu et tombant jusqu'à ses épaules, où les extrémités repliées étaient nouées à la nuque en une tresse en écaille de tortue, commençaient tout juste à grisonner, donnant à son visage un air d'austérité aimable. Les visages pleins, naturellement rouges, presque sans rides, dénotaient une bonne santé et de la gentillesse. Le front large et haut, surmonté de sourcils circonflexes, témoignait d'une capacité intellectuelle. Les yeux bruns et bridés indiquaient la sagacité et la douceur. Son nez fin et droit insufflait de la confiance en son caractère. Les lèvres délicates, prêtes à sourire, soutenaient son regard scrutateur, désarmant les préjugés, mais exigeant un respect constant.

Elle était à cette soirée vêtue de sa robe bleu ciel en soie lyonnaise, qu'elle avait confectionnée pour les Noces d'Argent, discrètement décolletée, avec de larges manches plissées, fermées au-dessus des coudes. Elle portait un collier de perles, un bracelet en or tressé avec des diamants sur le fermoir, une bague en diamant solitaire, une alliance en or avec une bordure en argent et une broche. C'était son bijou le plus récent, offert par son mari à l'occasion de leurs noces d'argent. Réalisé en or forgé, en forme de livre à charnières, sur une page, une fois ouvert, on pouvait voir une miniature à l'huile de Rivail lorsqu'il était palefrenier, avec de longs cheveux blonds, bouclés aux extrémités ; dans un autre, de Gabi, avec ses cheveux bruns et bouclés abondants, soigneusement peignés.

Le mari (Hippolyte-Léon-Denizard Rivail) — « Hyppolyte » dans la famille, « Professeur Rivail » dans la société et « HLD-Rivail » dans la littérature - il fut professeur de sciences et de littérature à l'université dès l'âge de 18 ans et auteur renommé de manuels scolaires dès l'âge de 20 ans. Il excella dans la profession pour laquelle il avait été soigneusement formé en Suisse par le plus grand pédagogue du premier quart du 19e siècle, un pédagogue de renommée mondiale qui est encore aujourd'hui un modèle pour les enseignants : Johann Heinrich Pestalozzi. Il succède à son propre professeur à Paris.

Doté d’une culture supérieure à celle qui est normale pour les hommes illustres de son âge et de son époque, il a suscité le respect général dès son plus jeune âge. D'un tempérament peu enclin à la fantaisie, dépourvu d'instinct poétique ou romantique, tout enclin à la méthode, à l'ordre et à la discipline mentale, il pratiquait, dans la parole ou l'écrit, la précision, la clarté et la simplicité, dans un langage vernaculaire parfait, exempt de redondances.

De taille moyenne, seulement 165 centimètres, et de constitution délicate, bien que sain et résistant, le professeur Rivail a toujours eu un visage pâle et creux, avec des pommettes saillantes et une peau tachetée de rousseur, en proie à des rides et des verrues. Front long et large, vertical, arrondi au sommet, surélevé sur des arcades orbitaires

proéminent, avec des sourcils abondants et bruns. Des cheveux raides et gris, clairsemés partout, parsemés à l'arrière (où quelques mèches couvraient à peine la large calotte chauve de la maturité), séparés sur le devant de gauche à droite, sans touffe, se fondant aux tempes dans la barbe grise taillée qui descendait jusqu'aux lobes de ses oreilles et recouvrait, à la nuque, le col raide, les pointes près du menton. Petits yeux enfoncés avec des cernes et des papules. Nez large, légèrement allongé près des yeux, aux narines larges, entre rictus arqué et austère. Moustache clairsemée, taillée jusqu'au bord de la lèvre, presque entièrement blanche. Pour former un triangle sous la lèvre, dissimulant un grain de beauté poilu. Visage sévère lorsqu'il étudie ou magnétise, mais plein d'une vivacité douce et séduisante lorsqu'il enseigne ou donne une conférence.

Ce qui l'impressionnait le plus était son regard étrange et mystérieux, captivant par la douceur de ses pupilles brunes, autoritaire par sa pénétration profonde dans l'âme de l'interlocuteur. Elle reposait sur l'auditeur comme un doux phare et ne s'égarait pas dans l'abstrait et le vague, sauf lorsqu'il méditait, seul. Et ce qui lui donnait le plus de personnalité, c'était sa voix, claire et ferme, au ton agréable et oratoire, qui pouvait passer agréablement d'un murmure caressant aux explosions de l'éloquence parlementaire.

Ses gestes étaient sobres, polis. Lorsqu'il était distrait, en train de lire ou de réfléchir, il touchait ses « favoris ». Lorsqu'il écoutait quelqu'un, il mettait son pouce droit entre deux boutons de son gilet, pour ne pas paraître impatient et, au contraire, pour convaincre de sa tolérance et de son attention. Lorsqu'il parlait à des disciples ou à des amis proches, il posait parfois sa main droite sur l'épaule de l'auditeur, dans un geste de familiarité. Il maintenait une étiquette sociale stricte devant les dames.

A cette réception, il portait une redingote noire un peu usée avec un col en velours très propre ; gilet gros-grain marron à rayures bleues, sans col; un pantalon noir, ample aux cuisses et étroit aux chevilles, et des bottes hautes, en cuir noir, avec des boutons sur les côtés. Une cravate en soie bleu marine, avec un nœud papillon resserrant le col, entourait son cou court et retombait en pointe lâche sur la poitrine amidonnée de sa chemise en lin blanc.

Outre l'alliance, également en or avec un halo en argent, son seul bijou ce soir-là était la montre en or avec le tétragramme gravé à l'extérieur du couvercle, un cadeau de Pestalozzi en 1823 en signe d'estime. Le précieux chronomètre fonctionnait dans la poche du gilet, sous le cœur, attaché à la chaîne en or à l'ancienne, héritée de son père, dont l'extrémité engageait la clé de remontage, suspendue à l'extérieur d'une boutonnière déboutonnée.

À cheval sur la ligne d'un bouton, à moitié à l'intérieur, à moitié à l'extérieur du gilet,

le pince-nez était prêt[44]avec un bord doré et de petits verres ovales, indispensables au propriétaire lors de la lecture.

* * *

Le modeste appartement était situé à l'arrière du deuxième étage d'un immeuble de quatre étages au numéro 8 de la rue des Martyrs. Étroit et long, le deuxième étage avait un couloir à l'arrière, qui divisait la maison en deux appartements, C et « D ». Celle de droite ('D') était la maison du couple Rivail, avec trois portes menant au couloir. Le premier a ouvert le bureau ; le deuxième est le salon, et le dernier est la cuisine.

Le compartiment avant, doté d'une fenêtre à volets verts donnant sur la cour centrale du bâtiment, était divisé en deux par une cloison en bois, empalée sur les deux côtés et parallèle à la ligne de front. La moitié de la pièce, avec une fenêtre donnant sur la cour, servait de chambre à coucher, mesurant quatre mètres sur deux mètres et demi. L'autre moitié, de la fenêtre à l'intérieur de l'appartement, servait de bureau, avec la même superficie.

Le salon, de trois mètres sur deux et demi, et la salle à manger, de trois mètres sur quatre, ouvraient chacun leurs fenêtres sur le même espace. Ces pièces étaient séparées par un simple rideau de velours rouge foncé, en deux panneaux, fixés à des anneaux de bois qui couraient le long de la traverse ronde.

Toutes les fenêtres étaient dotées de stores en lin crème, brodés sur les bords inférieurs et avec de larges ourlets point-à-jour.

Malgré sa petite taille, le bureau contenait un ensemble en chêne, de style « Empire » : un bureau, un fauteuil, deux chaises et une bibliothèque vitrée. Petites pièces délicates, vernies à la lumière, décorées de bronze, acquises en 1825 pour le bureau du directeur de l'Institut Technique d'Enseignement, au 35 rue de Sèvres, à Paris. L'étagère était pleine de livres.

Sur les murs tapissés étaient accrochés de nombreux tableaux de différentes tailles, formes et cadres. Dans la plus grande, mesurant soixante sur quarante centimètres, se trouve un portrait au crayon de Pestalozzi, dessiné spécialement pour la grande salle de l'« Institut » susmentionné. Ensuite, un daguerréotype s’est distingué par sa nouveauté.[45], en métal argenté, représentant Rivail de demi-profil, avec sa chevelure épaisse couvrant la moitié de son oreille et ses abondantes favoris. D'après une inscription en argent, apposée en dessous, au centre du cadre, il était clair qu'il avait été

[44]Ancien modèle de lunettes très courant au XIXe siècle — ND
[45]Plaque avec image imprimée, précurseur de la photographie — ND

offrande des élèves du Liceu Polimático à leur Paraninfo, datée du 3 octobre 1847. En comparant la copie daguerréotype avec l'original de 1857, la différence était choquante : Rivail avait beaucoup vieilli en dix ans, gagnant en rides ce qu'il avait perdu en cheveux.

En plus de nombreuses peintures avec dessins et croquis, certains à la plume et à l'encre, réalisés par Gabi, il y avait quelques diplômes de sociétés culturelles, décernés à Rivail. Ces diplômes, d'origines, de dates, de cadres, de tailles les plus diverses, étaient accrochés à différentes hauteurs sur les murs. Voici les plus curieuses : Membre honoraire de la Société des études grammaticales, de Paris, fondée en 1807, délivré le 5 avril 1807 ; de Membre fondateur de la Société de Prévoyance des Maîtres des Instituts Pédagogiques, Paris, délivré le 18 juin 1829 ; de Membre Correspondant de la Société d'Agriculture et d'Exploitation, du Département de l'Ain, prise le 4 novembre 1828 ; de Membre Contributeur de la Société Nationale pour l'Éducation, composée des Professeurs d'Institut et des Directeurs des Pensionnats de France, ayant leur siège à Paris, accordée le 15 octobre 1830 ; du Mérite Supérieur décerné par le jury de la Société Royale d'Arrás le 16 août 1831, avec un ruban aux couleurs nationales de la France attaché au-dessus du verre, au bout duquel était accrochée une médaille d'or de la taille d'un « louis » français, contenant au dos : Concours 1831/1er Prix et, à l'avers : Éducation et Enseignement/Société Royale d'Arrás ; de professeur membre de l'Institut historique de France, à Paris, en date du 10 mai 1835 ; de Membre fondateur de l'Institut des langues vivantes, basé à Paris, manuscrit le 1er décembre 1837.

Dans le salon, meublé avec simplicité et bon goût, quelques peintures à l'huile d'Amélie Boudet étaient accrochées au mur. Parmi les meubles en acajou décorés de bronze, posés sur un tapis rouge d'Aubisson, se détachait dans un coin un cabinet artistique à porte vitrée convexe, entièrement en bois incrusté de mosaïque et partiellement peint à l'huile. Les livres préférés de Gabi étaient alignés sur des étagères en cristal, reliés dans le même style et le même ton. Dans les rangées supérieures, avec des dos en cuir gris poli et des lettres dorées, par ordre chronologique, les œuvres de HLD-Rivail : *Arithmétique du 1er degré*, 1824; *Plan d'une école doctorale, selon la méthode Pestalozzi*, 1825;*Projet d'amélioration de l'éducation publique*, 1828;*Arithmétique du 2e degré*, 1829; *Arithmétique du 3e degré*, 1830; Les trois premiers livres de *Télémaque*par Fénelon, traduit du français en allemand, 1830 ;*Mémoires sur l'éducation publique* , 1831;*Grammaire française classique*, 1831;*Manuel de géographie. Pour les enseignants*, 1833;*Instruction pratique pour les marchés publics*, 3 vol. 1845-1847; *Catéchisme grammatical. Pour les examens*, 1848;*Dictées normatives.*

Pour les examens, 2 vol. 1850-1854;*Grammaire française normale*, 1854 (1ère éd.) et 1856 (2ème éd. améliorée). Viennent ensuite les traductions d'ouvrages scientifiques, académiques et littéraires, réalisées à partir de l'anglais ou de l'allemand par le professeur Rivail, rassemblées en volumes, et enfin, également traduites, une de l'italien, une autre de l'espagnol et trois de l'anglais, quatre pièces de théâtre. Dans ces versions et dans ses œuvres littéraires non didactiques, Rivail signe H. Denizard. Dans une autre rangée, avec un dos rouge, gaufré et des lettres dorées, trois livres in-4 d'Amélie Boudet : *Contes de printemps*, 1825;*Dessin de base*, 1826;*L'essentiel des beaux-arts*, 1828, et plusieurs ouvrages d'auteurs classiques et contemporains.

Dans la salle à manger, meublée de meubles en chêne verni brun, se trouvaient deux tableaux de pêche et de chasse, quelques assiettes avec des peintures à l'huile, dont l'une, dans un ovale, contenait une copie de la Cène de Léonard de Vinci, signée par un peintre. Un grand tapis Aubisson marron et fleuri recouvrait la majeure partie du sol.

* * *

Cet intérieur modeste révélait la simplicité de la vie de deux intellectuels, installés là depuis le 15 juillet 1855, à titre provisoire, en attendant leur propre maison, à Vila Ségur, aux Invalides, encore en construction. Ils payaient 1 345 francs par an de loyer, le bail devant expirer à la même date en 1858.

La seule nouveauté dans l'appartement était l'éclairage au gaz, installé récemment et qui ne dispensait pas encore de l'aide de bougies hautes et épaisses dans des chandeliers en métal jaune, groupées en lustres au centre des pièces ou isolées, sur les murs ou sur les meubles.

Les visiteurs faisaient partie de la soi-disant bourgeoisie. Certains étaient riches : Baudin, un agriculteur de l'île de la Réunion dans l'océan Indien ; Dufaux, cultivateur de blé et vigneron à Fontainebleau, où il vivait dans un château rustique, construit par ses ancêtres, vaillants guerriers ; Roustan, ancien marchand de bijoux et d'horlogerie au 19 rue des Martyres, juste après la maison de Rivail ; Roger, propriétaire d'un service de taxi, avec de nombreux véhicules et écuries à travers la ville; Carlotti, propriétaire et fondateur d'un grand restaurant sur le boulevard des Italiens ; Leclerc et Canu, capitalistes et métayers, actifs dans divers commerces ; Fortier, ancien commis voyageur, était depuis longtemps magnétiseur et masseur agréé ; Japhet, le comptable des établissements commerciaux. Les Dames de Plainemaison et de Cardone vivaient des revenus laissés par leurs défunts époux.

Leclerc et Canu ont été surnommés*Brésiliens*(Brésiliens), que le

disparu. Ils sont arrivés au Brésil en 1842, dans un groupe d'une centaine de familles françaises, embauchées[46]par Dom Pedro II, pour fonder, à travers le système socialiste de Fourrier, la colonie Sahy, à Santa Catarina. Ces familles furent sélectionnées pour leurs croyances spirites, et le professeur Jobard, président perpétuel du Musée industriel de Bruxelles, fondateur de l'École de magnétisme spiritualiste en Belgique et plus tard vice-président de la Société parisienne d'études spirites, créée par Allan Kardec le 1er avril 1858, fut chargé de la sélection. Ils furent amenés au Brésil sur un navire français par le docteur Benoit Mure — notre Bento Mure — introducteur de l'homéopathie et du magnétisme spiritualiste dans notre pays, fondateur de l'école hahnemannienne dans sa phase primitive à Rio de Janeiro. Canu d'abord et Leclerc ensuite quittèrent la colonie Sahy en 1843, car ils considéraient le plan socialiste de Fourrier comme irréalisable. Ils ont eu la chance de prospérer à la Cour. Veuf, Canu, professeur de français, se remarie avec une riche Brésilienne et part vivre avec elle à Paris en 1846. Leclerc se consacre à l'achat et à la vente de provisions pour les navires et, riche, retourne dans son pays natal en 1854, laissant une descendance au Brésil.

[46]Fourrier (Charles) philosophe et sociologue français, né à Besançon (1772-1837). Le système de Fourier, ou fouriénsme, prévoyait l'association de personnes dans un phalanstère (logement de la commune sociale). Canuto Abreu fait référence à Fourrier comme un précurseur notable du spiritisme et du régime social.

7

Ses invités ainsi réunis, Rivail se tenait près de la cheminée de la salle à manger, d'où il pouvait voir tout le salon et une partie de son bureau. Il mit son pince-nez, frappa deux fois dans ses mains pour obtenir le silence et dit en souriant, comme un professeur à ses élèves :

— Je veux vous expliquer le but principal de cette réception.

Il y a eu un mouvement général. Certains se sont approchés de l'orateur, d'autres se sont placés dans une meilleure position pour le voir et l'entendre. Les femmes se turent et celles qui étaient debout s'assirent. Enlevant son pince-nez, comme il s'apprêtait à parler à brûle-pourpoint, il continua, avec l'attention de tous :

— Gabi et moi, en ce jour qui vient à la lumière*Le livre des esprits*, nous voulons pour exprimer notre profonde gratitude à ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la création et au lancement de cette œuvre. Et pour justifier, car il a été publié sous ma responsabilité exclusive, voire éditoriale, et avec le pseudonyme Gabi et je dois beaucoup de faveurs à presque tous ceux qui m'écoutent. Cependant, permettez-moi de préciser et de remercier chaque personne pour ses faveurs. Tout d'abord, pour les grands services rendus à la formation du Livre, je mentionne les estimées familles Baudin, Roustan et Japhet. Ils m'ont fourni, avec une extrême gentillesse, les environnements indispensables pour recevoir les enseignements maintenant résumés. Avant de connaître les lois qui régissent le Monde Invisible dans ses relations avec les hommes, nous pourrions attribuer notre rencontre avec ces bons Amis au hasard, puisque leurs réunions étaient fréquentées par tous ceux qui avaient une lettre d'introduction. Or, nous savons aujourd'hui que dans ce monde matériel, rien d'« important » ne nous arrive par simple coïncidence, malgré notre libre arbitre. Et rien n'était plus important pour Gabi et moi que les enseignements reçus dans ces trois maisons spiritualistes. En fait, nous n'apparaissons pas en eux par hasard, mais par un appel de la Providence. Je commence donc par exprimer notre gratitude aux honorables familles Baudin, Roustan et Japhet. Ils étaient à

hauteur de la mission spirituelle de ses deux noyaux, celui de la rue de Lamartine 21 et celui de la rue Tiquetonne 14. Dans ces chères familles, je voudrais souligner, pour un remerciement particulier, les filles Caroline, Julie et Ruth Céline. Laissant de côté les plaisirs de la jeunesse et sacrifiant des heures d'étude et de travaux domestiques, ils se consacrèrent, pendant plus d'un an, avec le plus grand désintérêt matériel et le plus grand dévouement spirituel, à l'usage fatigant de leurs dons médiumniques. J'ai eu la chance d'assister à l'apogée du développement de leurs facultés réceptives et je peux, par ma propre expérience, attester sans éloges que ces jeunes femmes très aimables, intelligentes et douces ont rempli à la perfection leur noble mission d'intermédiaires des Esprits. Puisqu'il y a ici de nouveaux Amis, ignorant ce fait, je m'efforce de déclarer, à haute voix, que je dois à la médiumnité de Caroline et Julie Baudin l'essentiel des enseignements spirites contenus dans Le Livre et, à la médiumnité de Ruth Céline Japhet, les éclaircissements complémentaires qui m'ont permis d'accepter certains points, infirmés à première vue. Ce n'est qu'après que le travail fut terminé et que toutes les leçons furent approuvées par les Esprits qui les dictèrent et ratifièrent dans les deux maisons de travail, que, toujours sur la suggestion des Guides, je recourus à d'autres médiums, dont certains étaient des étrangers, dans les deux centres susmentionnés. Et je l’ai fait avec l’intention de renforcer, par le contrôle de nombreux Esprits, les thèses qui me semblaient les plus audacieuses et les plus novatrices. Alors, si je dois des faveurs à plus de dix médiums, que je nommerai bientôt, je dois les plus grandes à ces trois filles — en particulier à Caroline. En les mettant en lumière, je ne fais rien d’autre que rendre publiquement un juste et simple hommage de gratitude éternelle. Mais le livre est publié aujourd'hui avec ma paternité exclusive, sous un pseudonyme celtique, sans aucune référence aux personnes amicales qui m'ont tant aidé. C'est pour vous expliquer la raison de cette étrange attitude que Gabi et moi avons l'honneur de vous réunir dans notre maison. Je vous demande donc un instant de patience supplémentaire pour écouter ma nécessaire justification.

La curiosité a accru l’attention générale.

* * *

L'orateur a poursuivi :

— J'ai décidé d'affronter, seul, les vagues d'opposition que suscitera Le Livre, car, d'une part, par révélation privée, je sais que sur cette œuvre s'abattra la tempête des intérêts blessés, que les vents de la colère fanatique souffleront et que les vagues des principes contredits se briseront avec fracas. Il ne faut donc pas entraîner les personnes estimées qui ont contribué à la création de l’œuvre dans un malheur inévitable. D'autre part, en supposant seul le

responsabilité, qu'elle soit de forme ou de fond, je pourrai à tout moment, plus facilement et plus promptement, défendre Le Livre, le corriger et l'améliorer sous de nouvelles inspirations, sans risque d'une éventuelle divergence de points de vue. Bien que ces deux raisons me paraissent suffisantes pour justifier la décision prise, il m'en reste une autre, beaucoup plus pertinente : les Esprits m'ont ordonné d'assumer individuellement la paternité de l'œuvre, qui est la leur plus que la nôtre, totalement la leur par essence. Beaucoup d'entre vous savent que mes notes, lors de nos rencontres avec les Esprits, étaient destinées, au départ, à notre usage privé. Ce sont les Guides qui, les jugeant d'utilité générale, m'ont ordonné de les publier après un développement ultérieur et une meilleure classification de la matière. Procédant donc, comme je viens de le faire, si la Critique, qu'elle soit sectaire ou académique, reçoit le Livre comme une œuvre d'hérésie ou de folie, seul l'homme qui en a assumé la responsabilité recevra la stigmatisation d'hérésiarque ou de fou. Lui seul, en tant qu'auteur et éditeur, supportera les insultes et les agressions de la persécution religieuse ou scientifique, à la fois aveugle et féroce. Je ne me fais aucune illusion sur la lutte qui m'attend, sur la souffrance que je vous expose, car elle m'a été annoncée par l'Esprit « Qui ne ment pas ».

Des signes d'assentiment sur plusieurs visages et de compréhension sur tous.

Rivail continue :

— Il était avant tout de mon devoir de cacher au grand public les noms des nos médiums. En cachant l'origine médiumnique des enseignements, j'exempte les chers instruments spirituels de l'attaque directe et implacable qui serait certainement et inévitablement lancée contre eux par la Persécution. Si je n'avais pas reçu l'avertissement des Guides, j'aurais sous les yeux ce qui se passe ici et à l'étranger avec les médiums missionnaires. En Amérique, les Fox Girls, pionnières du spiritisme, ont été cruellement persécutées de ville en ville, de Hydesville à New York. Ils vivent comme des réfugiés et, par faveur, dans des maisons amies, sans possibilité d'emploi rémunéré nulle part, excommuniés de leur église et rejetés de toutes les communautés religieuses, craignant une agression physique à tout moment et diffamés par la presse. Ces pauvres filles, dont le crime est de servir la Providence, vivent, d'après un journal américain que Mme Dentu m'a montré il y a quelques jours, comme de véritables parias dans la société puritaine yankee. Ils sont contraints, pour ne pas mourir de faim, d'accepter, plus comme aumône que comme salaire, une misérable rémunération pour leurs services médiumniques.

— qu'ils aimeraient certainement offrir gratuitement. Malgré cette raison de force majeure, ils sont, à cause de cette augmentation de la faim, montrés aux quatre vents comme trompeurs et vénaux. Ici en France, nous sommes tous témoins de la persécution des somnambules et des médiums dignes du plus grand respect.

Beaucoup de femmes honorables, qui avec leurs dons divins rendent les plus grands services à la Science de Demain et à la Religion du Futur, ont été, et sont encore, martyrisées sans pitié, non seulement sur l'autel de l'Intolérance Religieuse — qui déteste la Lumière de la Vérité parce qu'elle met en évidence sa mauvaise foi — mais aussi sur l'autel de l'intransigeance scientifique — qui déteste la Lumière de la Logique parce qu'elle révèle son ignorance. Que Messieurs Roger, De Cardone, De Plainemaison et Mademoiselle Dufaux nous le disent, pour ne citer que les personnes présentes. Ce serait donc une faute impardonnable de ma part d'exposer inutilement nos chers médiums à deux dangers : à la colère des fanatiques, qui ne considèrent comme dignes de respect que les femmes dévotes, qui font de la sacristie une extension de leur demeure, ou à l'audace des je-sais-tout officiels, qui n'ont en bonne estime que les femmes à dons de plastique, propriétaires de salons mondains, où se trafiquent intrigues et calomnies. De plus, Caroline, Julie et Ruth, comme vous le savez, sont fiancées. Ils vivent pleins d'aspirations justes au bonheur. Ils s'attendent à un avenir paisible et joyeux, dans le confort des foyers qu'ils fonderont, peut-être les premiers foyers spiritualistes du Nouvel Âge. C'est pourquoi, autant que cela dépend de nous, ils doivent rester dans leurs futurs nids d'amour, préparés contre l'assaut sauvage de la Critique passionnée, qui est impitoyable, cruelle et venimeuse, n'épargnant ni l'honneur ni la modestie. Servantes de l'Esprit de Vérité, qu'importe à ces chères jeunes filles de proclamer à tout vent leurs dons divins avec un tel risque de vexation et de déplaisir ! Ils savent très bien que ces dons sont prêtés « dans un but précis » et sont retirés lorsque la mission est terminée. Pour argumenter, imaginons nos chères demoiselles soumises, par la publicité, à l'inspection d'inquisiteurs religieux ou scientifiques, dont le seul but, comme dans le cas de Jeanne d'Arc, était de discréditer leur passé de médium. Ne possédant plus les dons temporaires et prédestinés, ils jetteraient involontairement le discrédit sur eux-mêmes et sur l'œuvre qu'ils ont accomplie avec tant d'amour et d'altruisme. Ils seraient qualifiés d'escrocs ou de névropathes et seraient à jamais déshonorés aux yeux de l'opinion publique, qui aime et n'oublie pas les scandales. Ce qui leur importe donc, ce n'est pas la vantardise d'avoir leurs noms en lettres capitales sur la page de garde d'un livre, ce qui pourrait leur apporter de l'amertume pour le reste de leur vie, mais la fortune inestimable d'avoir été, comme ils l'étaient, des Serviteurs de la Providence, choisis parmi beaucoup et marqués parmi peu. À une époque de transition historique importante dans le monde, ils ont eu la sublime fortune d'être les médiateurs de l'Esprit de Vérité. Personne ne pourra jamais éclipser cette gloire très rare des Instruments Divins. Et elle s'étend à leurs familles et à tous ceux qui, sous l'influence des Esprits Supérieurs, ont pris une part active avec eux à la tâche accomplie aujourd'hui.

Nouvel accord général des auditeurs. Les filles honorées étaient sincèrement émues.

* * *

Constatant l'atmosphère harmonieuse, Rivail reprit :

— Je voudrais maintenant faire référence à d'autres compagnons qui ont contribué, comme des maillons dans un Dessein Providentiel, pour guider mes pas sur le chemin du Spiritisme. Je devais des faveurs à tout le monde et je ne souhaite pas les oublier en ce moment de gratitude. Sans eux, le Livre n'aurait pas été écrit par moi.

L'orateur fixait un homme qui se tenait debout, les bras croisés, à la porte du bureau, caressant distraitement sa barbiche pointue. Et il le sortit de l'abstraction, en disant :

— Je citerai, en guise d'introduction, mon vieil ami et compagnon Fortier. C'était il y a longtemps Je ne l'ai pas vu depuis un moment. Absorbé par mon enseignement et mon travail d'auteur, j'avais cessé de fréquenter, depuis 1850, les séances somnambuliques qui m'attiraient tant et où je cherchais des solutions aux cas de maladie qui m'étaient confiés en tant que modeste Magnétiseur que je suis.

— Non pris en charge ! — protesta Roustan. Tu es l'un des meilleurs Magnétiseurs de Paris.

— N'exagérez pas, cher ami. Un après-midi de décembre 1854, j'ai voulu revoir le vieil homme et le trouva en train de se préparer pour une séance de somnambulisme qui devait avoir lieu chez M. Roger. Il a eu la gentillesse de m'inviter. Mme Roger était alors justement réputée comme somnambule lucide, comme elle l'est aujourd'hui comme médium clairvoyante.

Madame Roger la remercia, émue. L'orateur a poursuivi :

— Chez son bon ami Roger, lors de la conférence qui précédait la séance magnétique, le sujet était la Table Tournante. Comme vous le savez, la France pratiquait ouvertement le spiritisme américain partout depuis avril 1853. C'était, comme je l'ai dit, la fin de 1854. Et cette affaire fut pour moi une véritable surprise. Cela prouve comment nous pouvons vivre, dans la plus grande capitale du monde, indifférents aux cas qui agitent les hommes dans des secteurs étrangers au nôtre. Ils m'ont montré un journal, je crois*La patrie*, contenant, en caractères gras, des expériences menées à Marseille, Nantes et dans d'autres régions du pays. Et, à ma sincère satisfaction, ils m'ont dit que tout Paris était enthousiasmé par la nouveauté américaine. J'ai demandé à Fortier son avis sur la question et il m'a répondu que, selon lui, il s'agissait d'un simple phénomène magnétique. Pour moi,

à cette époque, membre effacé de l'école mesmérienne, le fluide magnétique existait tout comme le fluide électrique et le fluide nerveux. Je n'ai donc pas trouvé impossible que la Table Tournante se meuve par action magnétique : le fluide électrique produit des mouvements incroyables et le fluide nerveux accomplit des merveilles émétiques encore plus stupéfiantes. Bien que je considérais l'affaire Mesa comme importante pour la science magnétique, que je tenais en haute estime, je n'y prêtai pas beaucoup d'attention dans les jours suivants, lorsque je repris mon activité habituelle de professeur d'école et de publiciste. De retour une semaine plus tard à la séance de Madame Roger, Fortier nous a dit que la Table Magnétique ne se contentait pas de tourner et de bouger : elle « parlait » également, répondant aux questions des participants, comme si elle était somnambule. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une blague de Fortier, qui avait pour habitude d'alléger les choses sérieuses avec d'excellentes blagues. Mais le gentil ami m'a bientôt montré les récits imprimés sur lesquels il appuyait son histoire. Contre mon ancienne habitude d'observer personnellement un fait avant de donner mon avis, j'eus une brève conversation avec lui : « Alors, mon cher, l'affaire est compliquée. Un fait de cet ordre, il faut, comme S. THOMAS, le voir pour le croire. Mais on peut, a priori, l'affirmer absurde. Pour que la « Mesa » devienne un somnambule artificiel, il faut avoir un cerveau pour penser, des nerfs pour sentir, des muscles pour battre, de l'intelligence pour parler. » Si vous n'avez rien de tout cela, vous ne pouvez évidemment pas faire ce que vous dites faire. Il doit y avoir une astuce qui n'a pas encore été découverte. Je considère qu'il est possible que la table tourne sous l'action magnétique. Mais une blague sur la Table Parlante. Fortier m'objecte : « Pourtant, les journaux non seulement affirment la véracité du phénomène, mais citent aussi les noms des témoins. » J'ai répondu : « Des légendes, mon cher ami ! Les journaux regorgent de miracles, de contes de fées, de maisons hantées, bref, d'histoires à endormir les enfants. »

Et, se tournant vers l'Ami :

—N'est-ce pas, cher Fortier ?

— Exactement, répondit celui qui était convoqué. Jusque là, nous n'avions rien vu personnellement et donc j'étais d'accord avec son raisonnement. J'ai seulement des doutes sur la date. Cet épisode ne s'est-il pas produit en décembre 1853 ?

— D'après mes souvenirs, c'était en... 1854. Je me tourne cependant vers Madame Roger.

—Je ne me souviens pas bien de la date, dit-elle. C'était il y a environ trois ans, plus ou moins. moins.

— J'ai enregistré le dossier. Il serait facile d'aller chercher mes notes. Que, mais c'est moins le cas maintenant.

Et après une courte méditation :

— Ce qui est important à souligner, c'est que la première personne qui m'a parlé, il y a environ trois ans il y a quelques années, dans Rotating Table et Speaking Table, c'était notre ami Fortier. A lui, mes remerciements cordiaux. Je suis heureux de voir ici, me regardant affectueusement, un autre cher camarade du Magnétisme, un vieil ami de mon temps de célibataire, c'est-à-dire un compagnon de plus de vingt-cinq ans, puisque Gabi et moi avons célébré, le mois dernier, nos noces d'argent...

Un moment de joie, communicatif et ludique, a célébré le souvenir de cet événement matrimonial, dont leurs proches ignoraient l'existence. En désignant son ami en référence, Rivail a déclaré :

— Carlotti a été le deuxième maillon de la chaîne qui m'a conduit au spiritisme. Il était qui le premier, en janvier 1855, m'a parlé de l'intervention des Âmes dans le phénomène de la Table.

— Les âmes des morts — dit Carloiti.

- Exactement. Magnéticien comme moi, mais adepte d'une école différente, J'ai considéré ses informations comme le résultat de la théorie animiste qu'il a adoptée. Selon les Animistes, comme vous le savez, l'action magnétique ne vient pas de la manipulation humaine du Fluide Universel comme l'enseigne l'École Mesmérienne : mais d'une émanation dynamique de l'Âme du magnétiseur, extériorisée par la foi et la volonté, qui se marie avec l'émanation statique de l'Âme du magnétisé, également extériorisée par la foi et la volonté. Et la foi au sens religieux. Ainsi, selon l'école animiste, une âme « faible » peut être dominée par une âme « plus forte ». Je savais par longue expérience que les animistes exagéraient les preuves de leur théorie lorsqu'ils parlaient aux naturistes. De plus, Cairlotti « me panava d'une manière douce et passionnée d'Italiani ». Ces deux circonstances justifiaient, à mes yeux, son avis en faveur des Ames... des défunts. Et, admettant de telles circonstances, je regrettais qu'un homme aussi savant et intelligent...

- Merci! — intervint Carlotti.

— . . . mettre de côté la théorie scientifique, qui était, je pensais, celle du Fluide Universel, pour assigner le mouvement de la Table...

— Les âmes des morts — intervint Carlotti en souriant.

- Exactement. Cependant, en plus de trente-cinq ans de vie avec Magnéticiens, j'ai appris, au prix de quelques déceptions, qu'entre amis d'écoles différentes, la meilleure pratique est la tolérance. Comprenant mon attitude et étant également respectueux des opinions des autres, il n'a pas essayé de me convaincre. Il m'a simplement dit en me disant au revoir : « Tu n'as pas encore vu le phénomène ; quand tu le verras de tes propres yeux, tu seras d'accord avec moi et peut-être sera-t-il l'un des nôtres. » J'ai répondu : je ne dis pas le contraire. Mais attendons ce jour.

Carlotti dit encore en souriant :

— Je suis heureux de votre bonne mémoire,

Professeur. Rivail continue :

—Car ce jour, Mesdames et Messieurs, n’était pas loin. Quatre mois courant, revenant un jour chez Madame Roger, troisième maillon de ma chaîne, j'y trouvai le quatrième maillon en la personne d'un camarade respecté, M. Patier, qui ne put venir à cette réunion parce qu'il était malade. Il y a quelque temps, nous étions professeurs du secondaire dans le même établissement du boulevard Saint-Germain. Mais depuis qu'il avait échangé sa profession de maître d'école, encore si mal établie parmi nous, contre celle de fonctionnaire, je l'avais perdu de vue. C'est avec joie que je lui tendis la main en cet après-midi mémorable du 1er mai 1855. J'imaginais qu'il était venu, comme moi, en quête d'un diagnostic. La clairvoyance de Madame Roger, comme je vous l'ai dit, était justement renommée. Et jusqu’à ce moment-là, je pensais que cela n’était appliqué qu’à des fins thérapeutiques. Fortier la magnétisait pour des pronostics et des guérisons et moi, magnétiseur guérisseur, ce que je suis aussi, je n'allais pas en sa présence sauf pour de telles raisons. Or, à ma grande surprise, Madame Roger accepta, à la demande de Pâtier, d'évoquer l'Âme d'une personne récemment décédée et pleurée par cet Ami. Et, à ma plus grande stupéfaction, l'Âme évoquée « est venue » et a donné la preuve de son identité, ne laissant personne dans le doute. Madame Roger, après quelques instants de « crise », affirma que l'Âme invoquée était « présente » à côté de Pâtier et, sans l'avoir connue de son vivant, même pas de nom, la décrivit avec des détails que mon ami le consultant trouva parfaits et identifiants. Il transmettait alors à Pâtier des pensées affectueuses et nobles comme le défunt invisible les lui envoyait. Et tout cela fait par le cher somnambule et reçu par l'estimé collègue, avec le plus grand naturel du monde ! L'honnêteté de la somnambule, la dignité de son Magnétiseur et le résultat de la manifestation psychique, qui fut une scène dramatique, inoubliable, produisirent en moi, malgré mon sang-froid bien connu, une conversion soudaine à l'École Spiritualiste. Je savais par mes lectures qu'il était possible pour certains sensitifs, de type Swedenborgien[47], entrent, pendant l'extase, en commerce spirituel avec les soi-disant Anges et Chérubins. Cependant, je n’étais pas prêt à prouver le commerce somnambulique entre les hommes et les âmes des morts. Loin de rejeter l’émotion de Pâtier comme théâtrale, j’ai été ému. Je ne l'ai pas considérée un seul instant,

[47]Les partisans de Swedenborg (Emmanuel). Illustre voyant et mystique, il est né à Stockholm (Suède) et mort à Londres (Angleterre) (1688-1772). À Londres, en 1744, il eut une vision qui ouvrit ses voies médiumniques et détermina sa vocation religieuse. Dès lors, il commence à publier ses innombrables ouvrages sur « La Nouvelle Jérusalem », nom mystique qu'il donne à sa religion. Votre théorie sur les visions à longue distance est en accord avec ce qu'en dit Allan Kardec. Ses adeptes, jusqu’au début de ce siècle, auraient été au nombre d’environ un million. Le Musée du Livre Spirite de la Maison Familiale Universelle possède, dans sa collection, la collection, en 12 volumes, de *Arcana Coelestia (Les Arcanes Célestes)*, traduit du latin en anglais, et la collection, en 6 volumes, de

comme un tour de passe-passe ou une simple transmission de pensées entre Madame Roger et Pâtier. J'ai accepté la manifestation de l'âme de la femme morte comme réelle. J'avais donc fait un pas en avant vers la Vérité et, sans m'en rendre compte, j'étais passé de l'École Naturiste, dans laquelle je vivais, à l'École Spiritualiste qui, dans le Magnétisme, comme vous le savez, va plus loin que l'École Animiste : Elle admet, dans le phénomène magnétique, l'intervention des Bons Anges et des Mauvais Anges. Une fois l'extase terminée, nous avons discuté. Fortier était très réservé. C'était aussi, j'appris plus tard, son premier contact avec la réalité de l'Autre Monde à travers le somnambulisme artificiel.[48]. La culture et le sens pratique de Pâtier le rendaient, à mes yeux, digne de la plus haute note. Alors je lui ai demandé : Depuis quand crois-tu à la communication avec les morts par le somnambulisme ? Et l'Ami, parlant calmement, m'a répondu : « Depuis que j'ai assisté à une séance de « Mesa Falante » pour la première fois l'année dernière. » Quoi ! m'exclamai-je avec surprise. Croyez-vous alors que le phénomène de la Table Tournante est un produit des Morts ? Et il répondit calmement : « Je peux vous assurer que oui, en toute pure et sincère conviction. Dans le phénomène de la Table, à mon avis, aucune autre volonté ni force n'intervient, hormis celle des Âmes des Morts. » Je balbutiai sous le choc : « Incroyable ! » et Pâtier ajouta : « Vous en tirerez la même conclusion, je crois, lorsque vous ferez vos expériences. Tenez : les séances de Madame de Plainemaison, par exemple, sont excellentes à cet effet. »

En regardant Madame de Plainemaison, Rivail dit :

— Ce gentil ami qui avait

la gentillesse, acte continu, de m'inviter à votre prochaine session de Table Tournante, en étendant l'invitation à Gabi. Je ne pouvais pas, ni ne voulais, retarder davantage la vérification du fait. Le mardi suivant, 8 mai 1855, Gabi et moi nous rendîmes à la noble demeure de notre Ami, au 18 rue Grange-Batelière. Et c'est là que nous avons enfin pu assister pour la première fois aux phénomènes spirites, deux ans après qu'ils aient été observés par de nombreuses personnes dans presque toutes les régions de France. Nous avons vu, ce jour-là, un guerrier[49]de pin pour tourner sur un des piédestaux, marcher et sauter comme une grenouille, ayant dessus, au début, une chaîne de mains à laquelle je prenais part et, à la fin, seulement les mains de Madame De Plainemaison. Au cours des travaux du Conseil, j'ai exercé une surveillance intense et indiscrète sur les assistants. Et je me suis convaincu qu'ils étaient aussi coupables que moi. Après cette exposition, qui suffisait à elle seule à produire un choc violent chez un homme de mon caractère, opposé à la Métaphysique, nous nous sommes assis, une demi-douzaine de personnes, y compris Gabi, autour de la même petite table, formant, dessus, une nouvelle chaîne de doigts. Après quelques minutes, la « Table » s'est levée et

---

L'Apocalypse expliquée(En anglais).

[48]Somnambulisme induit.

[49]Petite table basse (pieds de coq), généralement ronde, avec un seul pied central.

Il posa un pied par terre et commença à taper rapidement sur le sol, les signes conventionnels pour « oui » et « non » et les lettres de l'alphabet, pour former des phrases. Malgré toute sa simplicité, ce fait était pour moi comme la découverte de l'Amérique pour Colomb : l'événement le plus remarquable de ma vie. Avant ce jour, le 8 mai 1855, pendant les heures de méditation, le Monde Spirituel et l'existence de l'Âme se présentaient à mon esprit comme des énigmes indéchiffrables et de la pure matière de Foi. Devant la Table Animée, j'ai soudain trouvé la clé du problème angoissant de l'Immortalité, que j'avais cherché en vain dans la Philosophie et la Religion. Et je fus surpris de voir là tant de gens savants et illustres, qui composaient la société de Madame De Plainemaison et qui venaient depuis longtemps aux Esprits, occupés seulement de vaines consultations, comme si la Table Parlante était une diseuse de bonne aventure. Pour moi, le spiritualisme américain, présenté soudainement et dans son expression la plus rudimentaire, semblait d'une importance comparable à une manifestation divine. J'avais soudain vu devant mes yeux, sur ma route vers Damas, la lumière éblouissante de la Vérité. Et la Vérité, en pleine lumière, semblait m'appeler par mon nom, comme elle l'avait fait pour Paul, et alors, dans mon esprit, je lui répondis : Présent ! Ainsi, tandis que d'autres, moins informés, s'amusaient avec les insignifiances de ce Monde Matériel, cherchant des solutions faciles aux problèmes bon marché de la vie domestique ou commerciale, j'étais consumé par le désir de transformer cette Table en chaise et d'interroger les Esprits sur les merveilleuses réalités du Monde Spirituel. N'ayant pas pu le faire, en raison du caractère inapproprié de l'occasion, j'ai prié, demandant à la Providence de me donner l'occasion de mieux constater les faits et d'obtenir des révélations de nature philosophique. Pour moi, comme vous pouvez le voir, le phénomène de la Table Tournante, dès le début, est venu résoudre toutes les questions ouvertes en philosophie et en religion. Gabi et moi sommes donc très reconnaissants à la belle gentillesse de Madame De Plainemaison, à qui nous devons notre initiation spirituelle. Elle fut notre premier médium de manifestations objectives et le dernier maillon de la chaîne qui m'attachait au quai sûr du spiritisme.

Madame de Plainemaison, d'une nature sensible, porta le mouchoir de dentelle à ses yeux pleins de larmes.

* * *

L'orateur a également déclaré :

—Tout dans l'ordre de la Nature est coordonné selon la sage Conception de Providence. Fortier, Carlottl, Madame Roger, Pâtier et Madame de Plainemaison furent les liens indispensables pour mon amarrage au port de

Vrai. Cependant, malgré les bonnes intentions de Madame De Plainemaison, qui fit tout en séances successives pendant trois mois pour faciliter mes observations, je trouvai, dans sa noble maison, de forts obstacles à l'établissement d'un plan d'études systématique tel que je désirais l'entreprendre. D'une part, sa médiumnité à cette époque n'était que « motrice ».[50]
Les tentatives avec Corbelha Escrevente n'ont été couronnées de succès que lors des expériences menées à son domicile, en présence d'une jeune fille de seize ans, blonde et souriante, qui assistait aux séances avec ses parents depuis un certain temps. D'un autre côté, la société, bien qu'instruite, distinguée et souvent noble, était trop mondaine. Les Esprits, bien que gentils et patients, n'appartenaient pas à cette catégorie supérieure d'où ils pouvaient nous apporter des enseignements de haute qualité. Sans aucun doute, j'ai beaucoup appris là-bas. Là, j'ai rencontré les premiers passants invisibles de l'Autre Monde, qui m'ont donné des nouvelles de la vie dans l'Au-delà. Ils m'ont beaucoup appris non seulement sur la théorie, mais surtout sur la pratique des évocations. Cependant, étant donné mon désir de connaissances philosophiques et religieuses, il ne m'était pas possible de m'arrêter à ces notions rudimentaires qui résultaient de mes premiers essais. J'ai entrevu, au-delà d'eux, quelque chose de plus sérieux, peut-être pas encore réalisé ailleurs. Pour moi, les phénomènes ne visaient pas seulement à prouver l'immortalité de l'âme, mais ils préparaient les hommes à une nouvelle révélation d'où résulterait une nouvelle loi religieuse, comme la loi juive est née par la médiumnité de Moïse, et la loi chrétienne par la médiumnité de Jésus. Fort de cette conviction, j'ai décidé de ne pas m'arrêter aux premières répétitions. Voyant mon intérêt pour la médiumnité de Caroline, qui activait la Corbelha d'Écriture chez Madame De Plainemaison, Monsieur Baudin, avec la simplicité captivante qui le distingue, m'invita à assister à ses séances les mercredis et samedis. Dès le lendemain, Gabi et moi nous sommes rendus rue Rochechouart, 7, où habitait alors la famille Baudin. Cela s'est passé un mercredi inoubliable, le 10 août 1855, trois mois après mes débuts dans le spiritisme. Qui aujourd'hui, chers amis, me convaincrait que l'heureuse rencontre avec la famille Baudin n'était, pour moi, qu'une simple œuvre du hasard ?

L'intérêt du public, loin de faiblir, a même augmenté. En réalisant cela, l'orateur est devenu encore plus enthousiaste :

— Chez M. Baudin, j'ai rencontré les bons amis et messieurs Canu, Leclerc et Clément et leurs Dames respectives, toutes médiums. C'est Monsieur Leclerc qui m'a conduit, en janvier de l'année dernière, chez Monsieur Japhet, au 14 rue Tiquetonne, où j'ai pu rencontrer, outre cet illustre Ami, sa très digne fille Ruth Céline. Là aussi, j'ai rencontré personnellement, un

[50]Celui qui produit le mouvement des corps inertes. (***Le Livre des Médiums***, chap. XVI, n. 189)

des Pionniers du Spiritisme en France, le notable Magnétiste, M. Roustan, que je ne connaissais alors que de nom et qui nous honore de sa présence.

— Merci, je suis l'honorable — dit Roustan.

— Messieurs Japhet et Roustan m'ont beaucoup aidé avec leur long expérience. Ils ont mis leurs dossiers à ma disposition. L'examen des nombreuses communications qui s'y trouvaient m'a convaincu que les principes généraux déjà consignés par moi chez M. Baudin, avec lesquels j'avais organisé*Le livre des esprits*, étaient les mêmes que ceux maintenus dans les séances de Miss Ruth, seulement avec une différence de style. Cette conformité d'enseignement m'a conduit, plus tard, au milieu de l'année dernière, à procéder à la révision de l'ouvrage chez M. Japhet, à l'écoute des Esprits, par l'intermédiaire de sa très aimable fille. Ces travaux furent entrepris en juin et terminés en décembre 1856, toujours dans une atmosphère de bonne entente et de grande générosité de la part du Groupe dirigé par l'illustre Ami M. Roustan. Après avoir terminé la révision, je me suis tourné, sur les conseils des Guides, vers d'autres médiums, afin de confirmer que j'étais novateur sur certains points plus difficiles. C'est alors qu'outre M. Japhet et M. Roustan, médiums intuitifs, Mme Canu, somnambule inconsciente, m'accorda une attention particulière ; son mari, un médium parlant ; Madame Leclerc, médium écrivain ; Madame Clément, médium parlant et voyante ; Mademoiselle Aline Carlotti, également conférencière et écrivaine ; Madame De Plainemaison, devenue dernièrement auditive et inspirée, et Madame Roger la remarquable voyante. Si, pour l'élaboration du Livre, je me suis limité à l'écoute des Esprits, plus particulièrement, par l'intermédiaire de Caroline et de Julie, j'ai eu, dans la révision et le contrôle de l'ouvrage, le concours de plus d'une dizaine de médiums, dont nous connaissons tous bien le caractère et le désintérêt. Instruments de la Providence, chacun m'a apporté sa précieuse part à l'œuvre que les Esprits, aujourd'hui, lancent dans le Monde sous ma seule responsabilité. Sans l'aimable soutien de tous, il ne m'aurait pas été possible, en si peu de temps, de pénétrer, comme le poète florentin, dans la « Selva Selvaggia » d'où, sans l'éclat immortel du Poète, j'ai pu apporter, à nos semblables, une poignée de notions de Morale d'outre-tombe. N'ayant pas ma propre médiumnité, la Providence a facilité mon incursion dans le Monde Invisible grâce aux facultés psychiques de mes chers Amis. Gabi et moi vous remercions du fond du cœur.

— Rien à nous remercier ! — ont dit certains.

—Le Seigneur était prédestiné à cela — dit Madame De Cardone.

* * *

Changeant de ton, passant d'un langage circonspect à un langage spirituel,

comme à son habitude, Rivail ajouta :

—La douce remarque de Madame De Cardone m'a rappelé qu'elle cultive la L'art impressionnant et séduisant de lire le destin au creux de la main. Vous l'avez probablement déjà lu de la bouche de certaines des dames qui m'écoutent. Aurais-je pu prévoir qu'ils entreprendraient une aventure avec moi dans le monde des esprits ?

La société se tourna, curieuse, vers Madame De Cardone qui se trouvait, à côté d'Aline, dans la chambre d'amis. Rougissant, en raison du caractère inattendu de la question, elle répondit, quelque peu confuse :

— Mon commentaire était sincère et spontané. Irrépressible. J'ai, en fait, lu la main de presque tous les amis présents ici... et aussi quelques Messieurs. J'ai vu, dans de nombreuses mains, des signes d'une mission spirituelle.

— Bravo ! — s'exclama Rivail. Qu'est-ce que je leur ai dit ? Elle

continua avec plus d'enthousiasme :

— J'aimerais aussi lire la main du professeur, afin de lui prouver qu'il y a quelque chose de sérieux en chiromancie.

Rivail répondit, promptement et délicatement :

—Il y a certainement quelque chose de sérieux dans la chiromancie, Madame. Non J'ai laissé entendre le contraire. Loin de moi l'idée de considérer votre art comme un canular ! Mais je dois vous dire, honnêtement, mon opinion sans valeur sur ce qui se passe dans la lecture des paumes. Ce n'est pas, je crois, à travers les lignes que les bons chiromanciens, comme Madame De Cardone, voient le passé et l'avenir de leurs clients. C'est par intuition somnambulique[51]ou médiumnique. A mon avis, Mme De Cardone, comme mon ami le capitaine D'Arpentigny, trouve dans les lignes de la main le "moyen", le médium, d'entrer en "crise" ou en "transe", comme les sensitifs qui se servent du pendule.[52]ou la fourchette. Il s'agit, à mon humble avis, d'une question de « lucidité » et non d'un « art » et, encore moins, d'une « science », comme le prétend D'Arpentigny.

— J'espère que vous me permettrez de vous prouver que peut-être D'Arpentigny a raison, Professeur. La chiromancie est basée sur des faits ; c'est donc « scientifique ».

— Gabi et moi allons bientôt te rendre cette aimable visite et puis, en regardant à votre travail, j'aurai l'occasion de mieux diagnostiquer votre faculté et d'exprimer mon opinion. Ou changer mon point de vue.

* * *

---

[51]Chez l'homme, de tels phénomènes constituent la manifestation de la vie spirituelle ; c'est l'âme qui agit en dehors de l'organisme. (***La Genèse***, chap. XIV n° 22) C'est son âme (celle du somnambule) qui voit, entend et perçoit, en dehors des limites des sens. (***Le Livre des Médiums***, chap. XIV, n. 172).

[52]Ancien instrument de divination qui se déplace grâce à une action fluide. ME Chevreul l'étudie dans*De Baguelte Divinatoire, du Pendule dit Explorateur et des Tables*. Le Musée du Livre Spirite de la Maison Familiale Universelle possède dans sa collection un exemplaire de l'année 1854.

Et pour conclure :

— Voilà, Mesdames et Messieurs, parce que Gabi et moi avons eu l'idée de se rassembler dans cette agape spirituelle. Le jour où la « Philosophie des Esprits », base de la « Religion du Futur », est lancée dans le monde, nous avons voulu féliciter ceux qui ont collaboré avec nous à la réalisation de cet avènement. Nous désirons avant tout, dans une prière, vous rassembler en esprit, pour un hommage de gratitude à la Providence qui nous a accordé l'opportunité de travailler dans Son Plan d'Amour pour l'Humanité. Alors, comme nous l'avons fait à maintes reprises en concluant notre travail spirituel, je vous invite à prier avec moi.

Ceux qui étaient assis se sont levés. Rivail, appuyant son avant-bras gauche sur le marbre blanc de la cheminée, releva légèrement la tête, ferma les paupières, cambra la poitrine en inspirant profondément et, expirant lentement, dit :

- Monsieur!

(Des éclairs jaillirent dans la cour, comme si la Nature répondait à l'invocation. La coïncidence ravit la société).

- Monsieur! — répéta Rivail, ému. Malgré notre extrême faiblesse moralement, tu nous as appelés à compartimenter Tes Plans. Bien que convaincus de notre incapacité spirituelle, nous nous sommes volontiers mis à votre disposition. C'est notre seul mérite. Cependant, en répondant à ton appel, nous avons été soutenus par ta grâce. Vous nous avez honorés sur la base de 100 contre un. Humbles, nous sommes exaltés. Ignorants, nous recevons l'éclair de la connaissance. Tu as répandu sur nos Esprits l'eau lustrale de Ta Bénédiction, qui nettoie les taches du passé, fortifie la Foi et remplit le cœur d'espérance. Tu nous as donné une robe blanche et, pardonnant notre indignité et notre indigence, tu nous as invités à nous asseoir à la Table de l'Eucharistie spirituelle pour recevoir de Toi, par la main sacerdotale de nos Guides, le Pain qui nourrit l'Âme et le Vin qui la réconforte. Grâce à l'aide précieuse des Esprits bienveillants que vous avez placés à l'avant-garde de la Nouvelle Révélation, nous avons aujourd'hui fait le premier pas vers la Nouvelle Ère. Nous sommes grandement récompensés pour le peu que nous avons fait. Merci! Accorde, Seigneur, que la même grâce lustrale de la Révélation baigne désormais tous ceux qui recherchent les enseignements du Livre des Esprits ! Bénis nos compagnons absents et surtout les Guides lumineux qui nous ont instruits, à qui nous devons Tes enseignements. Que ta paix et ta joie soient toujours avec nous !

— Qu'il en soit ainsi ! — dirent-ils tous à l'unisson.

8

Une vague de joie est apparue sur tous les visages après la prière. Pendant ce temps, un très court orage éclata soudainement. L'intensité des éclairs et du tonnerre qui ont précédé la pluie avait surpris les cœurs par son caractère inattendu. Mais Rivail, maître de lui-même et du moment, donnant à sa voix un ton dramatique, a su convertir l'effroi général en effets vibratoires, qui ont rendu la prière à la fois émotionnelle et juste.

Frappant violemment les volets, heureusement clos, les gouttes jaillissantes semblaient la manifestation physique d'Esprits souffrants implorant la Charité, assoiffés de Lumière et de Miséricorde. Et, passant, avec des éclairs lointains et un murmure de tonnerre, juste au moment où la prière était terminée, la décharge atmosphérique inattendue et fugace provoqua des commentaires admiratifs dans la conversation animée. Bien que les pluies rapides et tonitruantes soient fréquentes au printemps, l'impression générale était que l'averse au moment précis de la prière n'était pas une simple coïncidence, mais une véritable scène théâtrale préparée par l'Invisible.

Pendant que la société discutait de la question, Gabi et Caroline ont commencé à servir des bonbons et des chocolats.

À un moment donné de la conférence, Carlotti a manifesté le désir de dire quelques mots. Le silence fut rétabli et tout le monde commença à écouter.

* * *

Et l'ami de Rivail commença :

— J'étais prisonnier de l'émotion, Mesdames et Messieurs, pas lorsque la foudre semblait frapper. tomber dans cet appartement, mais quand le Professeur a dit, dans son brillant discours, que j'étais le premier à lui parler de l'intervention des Morts dans le phénomène de la Table. J'ai appris, enfant, que l'étincelle de Jupiter n'atteint pas celui qui voit l'éclair, car l'éclair frappe sa victime avant qu'elle ne s'en rende compte.

donne-lui l'étincelle et le claquement. Ce qui m'a choqué et me fait maintenant abuser du mot...

— Des abus, non ! — intervint Rivail. Vous utilisez toujours le mot avec propriété entière.

— . . . c'était le fait, pour moi, de s'estomper, d'avoir été, en une minute de la vie, instrument de la Providence avec Rivail.

—Un maillon de la chaîne qui m'attachait au banc des accusés du spiritisme, accentuait la Professeur.

— Je suis fier de ce fait, qui a fait de moi un collaborateur de la providence, dans une phase historique de l'humanité. Je l'ai ignoré. Cependant, je connais une autre histoire que j'ai toujours considérée comme un signe d'intervention divine en faveur de Rivail, un « signe » dont j'ai eu la chance d'être témoin coopérant. Il est lié au récit du professeur et devrait y être annexé en tant que partie complémentaire de l'histoire dans Le Livre des Esprits. Avant de le raconter, j'aimerais cependant demander à mes bons amis un peu de patience pour une explication personnelle. En vérité, je dois corriger un point dans le splendide discours de Rivail.

* * *

Et il continua :

— La croyance en la manifestation des Esprits à travers la Table ne m'est pas venue, comme supposé Rivail, de la théorie animiste. Cela m'est arrivé avec le somnambulisme mystique de l'École Spiritualiste, exactement comme cela s'est produit avec le Professeur. Jusqu'au milieu des années 1850, j'étais en fait un fervent adepte de l'école animiste. Et j'avais en horreur non seulement les Naturistes, un peu pétulants dans leur demi-science, pardonnez-moi, Professeur Rivail, pour qui je fais exception, mais surtout les Spiritualistes, qui voyaient dans l'action magnétique une de deux choses auxquelles je ne croyais pas : ou les doigts soyeux de Saint Michel et de ses Anges, ou les griffes crochues de Satan et de ses Démons. En cette année 1850, causant un jour avec M. Roustan, à la Société Magnétologique, ce bon compagnon, jusque-là animiste comme moi, m'avertit que, dans sa nouvelle manière de voir, les Spiritualistes se croyaient plus proches de la « réalité magnétique » que les Animistes. Nous avons immédiatement entamé un débat, car je suis un incorrigible contradicteur et les allégations de Roustan m'ont stupéfié par leur logique, me laissant appréhensif et assoiffé des démonstrations qu'il m'avait promises. Le lendemain, après une nuit agitée, où je me sentais entouré de Gnomes et de Démons, j'ai cherché à nouveau Roustan dans la même Société dont je faisais partie et où il distribuait gratuitement des laissez-passer de guérison magnétique quotidiens aux patients qui recherchaient une thérapie magnétique. Et je lui ai demandé de m'orienter vers les tests promis

Il eut la gentillesse de m'emmener, peu après, dans une maison de la rue Tiquetonne, derrière laquelle se trouvait un modeste atelier de chemisier. Un petit homme frêle, portant un tablier bleu et une casquette de velours noir, sans quitter la table où il travaillait, debout sur le bas d'une chemise, nous accueillit par ces mots : « Entrez, frères. » C'était M. Alphonse Cahagnet, le magnétiste dont on parlait, qui avait récemment publié son impressionnant livre *Les arcanes de la vie future dévoilés*. J'avais déjà beaucoup entendu parler de lui sur les roues magnétiques. Mais, malicieusement, la défense de son caractère, de son intégrité mentale, de son travail autour du Somnambulisme, la veille seulement, m'avait été donnée d'entendre, pour la première fois, des lèvres sincères et oh douces de Roustan. Je me trouvais donc devant l'homme qui, au milieu du XIXe siècle, opposait ses expériences magnétiques au positivisme, au naturisme et à l'animisme, soutenant que les âmes des défunts pouvaient communiquer avec les hommes, par l'intermédiaire des somnambules. J'avoue, chers amis, que ma première impression a été décevante. Je m'attendais à trouver le type classique d'alchimiste, de magicien, de hiérophante, et à la place j'ai trouvé un chemisier simple et humble. Conscient du but de notre visite, le grand mystique me désigna une ouvrière qui, sans nous prêter attention, travaillait à côté de la fenêtre, penchée sur sa couture. Elle était sa principale somnambule. Il avait de rares heures de service magnétique, généralement volées au repos. Les plus proches ont été prises par d'autres interviews, déjà programmées. Il m'a donc programmé une séance dans trois jours. Ne voulant pas attendre si longtemps pour régler un problème qui me tracassait depuis la veille, et vous savez à quel point les mystères de l'Au-delà m'excitent, je me suis fié à la bonne volonté de Roustan. En marchant sur un trottoir, il me dit : « Dans cette même rue, nous avons une autre somnambule, aussi bonne que celle de Cahagnet. Allons-y. » Et il m'emmena à la maison du Seigneur Japhet. J'ai ensuite eu la joie et l'honneur de rencontrer Mademoiselle Ruth Céline. Pâle, mince, douce, souriante, avec ses grands yeux aux pupilles noires et dominantes, la douce Fille m'a donné la première impression d'être une enfant souffrante. En pensant à ma fille Aline, qui a le même âge et une constitution délicate, j'ai ressenti une révolte intérieure contre moi-même de vouloir profiter d'une sensibilité aussi fragile, presque enfantine et, à mon avis, presque maladive, pour satisfaire mon avidité de connaissance de choses mystérieuses. Cependant, le péché de gourmandise l'emporta... La séance eut lieu immédiatement, en présence d'une Dame dont je ne me souvenais plus du nom, et d'une jeune femme "sensible", amie de Mademoiselle Japhet. Tombant en transe somnambulique, sous les passes de Roustan, Mademoiselle Japhet dénonça la présence, à nos côtés, de plusieurs entités invisibles qui m'étaient entièrement inconnues. Il donna à Roustan, la dame et la jeune fille, des conseils moraux et médicaux,

formulé par les Morts. Rien de ce que j'avais rencontré jusqu'alors n'était convaincant quant à la présence réelle des Âmes des Défunts. À mon avis, tout cela n'était que la clairvoyance d'un extatique, dont je ne doutais pas de la sincérité. Et je me disais : Si la croyance de Roustan est fondée là-dessus, je suis en bonne santé, mais soudain, coupant court à mon pessimisme, la somnambule m'informa qu'il y avait à côté de moi une certaine femme dont elle m'avait décrit en détail les traits du visage et la silhouette, avec des caractéristiques accentuées de ma tante Ninette, décédée depuis plus de trente ans. La description physique de la défunte et ses paroles étaient si identifiables que le souvenir de faits de ma vie de jeune homme, complètement oubliés, constituait un excès de preuves présentées par ma tante. Sans la moindre discussion ni réserve, je suis passé, et sincèrement, de l'École Animiste à l'École Spiritualiste. Lorsque, la semaine suivante, chez M. Alphonse Cahagnet, son statique, à ma demande, invoqua tante Ninette, j'étais déjà un « vieux » et profond adepte du Spiritualisme Somnambulique et un parfait Frère de Cahagnet. La description de ma parente, renouvelée en détail par Adèle Maginot, la somnambule chérie de Monsieur Cahagnet, correspondait exactement à celle esquissée par Mademoiselle Ruth. Une seule information importante a été ajoutée : la nature de la maladie qui avait coûté la vie à ma tante. J'ignorais les détails de la maladie et ce n'est que trois mois plus tard, en vacances à Nice, en en parlant avec mon cousin, son fils, que j'ai appris le détail morbide exact. Le Groupe Magnétique de M. Cahagnet s'appelait en 1850 la Société des Magnétiseurs Spiritualistes et comptait une vingtaine de clients réguliers. J'ai rejoint les membres, devenant un propagandiste sincère de la manifestation des Âmes des Morts à travers les somnambules. J'ai convaincu M. Cahagnet de la nécessité de demander au Préfet de Police l'autorisation de faire fonctionner librement la Société, qui était secrète. Je crois que c'était la première association parisienne dûment autorisée par la Police à... évoquer les Ames des Morts.

— Le premier, vraiment, sous licence — appuya Roustan.

— Ma condamnation est donc intervenue trois ans avant sa parution, entre nous, comme une grande découverte américaine, la Table Tournante et la Théorie des Esprits. Le spiritualisme américain ne m'a apporté, comme nouveauté, que la preuve « objective » d'un fait que j'admettais déjà « subjectivement », si vous me permettez d'utiliser le langage d'Auguste Comte, pour le meilleur et pour le pire. J'acceptais déjà la manifestation des Morts à travers les somnambules et je n'avais aucune difficulté à comprendre et à accepter leur communication à travers la Table. Ma conversion aux Esprits est ce que je souhaite souligner, elle a donc suivi un rythme similaire à celui de Rivail, la seule différence étant le temps : Il a été appelé à voir la remarquable clairvoyance de

Madame Roger un jour et le lendemain vous pourrez assister à la Table Tournante chez Madame De Plainemaison. Il m'a fallu douze longs mois pour passer de la non moins extraordinaire clairvoyance de Ruth Japhet et d'Adéle Maginot à la Table Parlante, dont il m'a été donné d'être témoin pour la première fois en 1851, dans la maison de Monsieur Japhet, avec la médium Ruth, soit deux ans avant que la nouveauté américaine n'« envahisse » la France.

— Tu étais un pionnier — intervint Rivail.

—J'ai suivi, sans réfléchir, les traces des pionniers de Cahagnet et de Roustan.

* * *

Et après un moment, il continua :

—Je vais maintenant vous raconter l'incident providentiel auquel j'ai participé avec Rival. Le professeur m'a dit il y a peu qu'il m'avait rencontré en janvier 1855 sans nous dire le jour. Je peux vous dire la date précisément : le 6 janvier. Non pas parce que j'ai une meilleure mémoire que lui. Et ce jour-là, j'ai célébré mes noces d'argent, et Rivail et sa Dame m'ont fait l'honneur de venir à notre fête. Nous avons parlé de la nouveauté de l'époque, la Table Magnétique, et, emporté par l'enthousiasme d'un propagandiste, mais respectueux de l'opinion profonde de mon noble ami, je lui ai fait part de ma conviction. Comme nous l'avons entendu, il ne la prenait pas au sérieux. Depuis cette date jusqu'à la veille de la Saint Antoine l'année dernière, je l'avais perdu de vue. Le soir d'Antonina, dans une maison traditionnellement célébrée, car c'était mon anniversaire, il est réapparu par surprise et seul. Après les salutations, il m'a demandé si je pratiquais le spiritisme américain dans ma famille. J'ai répondu par l'affirmative, imaginant que son heure était peut-être venue. Il m'a demandé si j'avais un médium en qui j'avais confiance. Je lui ai parlé de ma fille Aline qui, à ce moment-là, jouait à un jeu de hasard avec des amis. Il m'a interrogé sur la possibilité d'une séance rapide pour un sujet important et personnel. J'ignorais complètement ce qui lui était arrivé, en termes de croyance magnétique, dans la période qui s'était écoulée depuis ce jour des Rois Mages en 1855. Mais maintenant, j'étais convaincu que le temps était venu pour lui d'apprendre la vérité sur les morts, un temps qui viendra, tôt ou tard, pour tous les magnétistes. J'ai rapidement appelé sa femme et sa fille et nous nous sommes rencontrés dans mon bureau, à huis clos, après une explication sincère aux amis présents. Aline a préparé le crayon et le papier sur mon bureau pendant que nous nous asseyions à côté d'elle. Rivail lui a parlé de la commodité d'utiliser un stylo et de l'encre car l'écriture était plus lisible et nous a invités à ouvrir la séance par une prière. Ce n'était pas dans nos habitudes et lorsque nous avons reçu la proposition d'un naturiste convaincu, c'était pour

des gens tombant des nuages. Rivail priait debout, tel un parfait disciple du Chevalier de Barbarin, en disant : « Au nom du Dieu Tout-Puissant, j'invoque l'Esprit de vérité. Seigneur, accorde-nous cette grâce. » Ni moi ni ma famille n'avions jamais entendu parler de l'Esprit de Vérité, sauf dans l'Évangile. J'ai été encore plus étonné lorsqu'Aline, au lieu d'écrire comme c'était son habitude médiumnique habituelle, a posé la plume qu'elle tenait déjà et est entrée doucement pour la première fois dans une crise somnambulique, nous parlant : « Que voulez-vous de moi, mes enfants ? » Le Professeur répondit : « Mon cher Guide, je voudrais savoir, par l'intermédiaire de ce médium étranger à nos séances habituelles, ce que vous pensez de la prétendue « mission » qui m'aurait été attribuée par certains Esprits. Je n'ai aucune raison sérieuse de croire ou de ne pas croire à cette révélation. Cependant, je ne veux pas rester indifférent à un éventuel avertissement d'En-Haut pour m'encourager, ni me laisser tromper par une imposture. Je veux, au contraire, prendre au sérieux toutes les tâches qui me sont confiées, si elles sont appropriées. C'est pourquoi je suis venu faire appel à vous, espérant que vous me parlerez avec votre franchise habituelle. »

* * *

Carlotti, regardant Rivail qui l'écoutait attentivement et sérieusement, lui demanda :

— Vous ne vous souvenez pas de ce fait, professeur ?

— Parfaitement. Je pense cependant que cet incident intime devrait rester en quarantaine pendant une longue période. Tu ne penses pas ?

— C'est trop tard maintenant, cher ami. J'ai déjà tiré la corde et le tissu glisse. Cette pièce est plein de spectateurs bienveillants qui ne me pardonneraient pas d'interrompre l'"indiscrétion"... Ce serait, en fait, une discrétion de Polichinelle : Presque tout le monde ici sait que vous avez été "choisi", parmi tant d'"appelés", pour commencer la Réforme religieuse dans cette phase de transition que traverse le monde. Ce qui est ignoré, peut-être grâce à votre et à la mienne prudence discrète, c'est l'épisode auquel nous avons participé, qui, à mes yeux, ne devrait plus rester caché après la sortie du Livre des Esprits. Permettez-moi donc de poursuivre le récit de l'événement.

- Sans aucun doute ! — a concédé Rivail.

— Eh bien, mes amis : quand j'ai entendu Rivail consulter un de mes esprits inconnu, au nom vague et allégorique, et même un peu prétentieux pour un Être Errant, quoique supérieur, j'étais affligé. Je me suis immédiatement souvenu du pauvre Victor Hennequin parlant à*L'âme du monde*. Se pourrait-il, pensais-je, que l'Esprit de Vérité soit une autre sorte d'« Âme de la Terre », qui aurait conduit le grand socialiste à la folie et à une mort violente ? Et je craignais sincèrement quelle mystification pouvait entourer notre professeur, alors pour moi, un novice

dans le spiritualisme. Et, avec la force de la piété humaine et l'impulsion de la Foi, je suppliai mentalement Jésus de ne pas permettre qu'un mystificateur invisible continue à tromper mon vieux compagnon dans des luttes magnétiques, le conduisant, après tant d'années d'études, à croire qu'il avait été choisi par Dieu Tout-Puissant, tout comme le pauvre Hennequin, pour « sauver le genre humain ». Je me suis également tourné vers mon guide Saint Antoine, lui demandant de m'aider à dérouter l'étrange manifestant qui usurpait un nom divin. Mais cette nuit antonine, j'étais condamné à voir mon imagination traînée de surprise en surprise. L'Esprit répondit : « Je confirme ce que je t'ai dit, mais pour réussir dans l'entreprise, il faut que tu sois discret. »

— Comme vous pouvez le constater — intervint Rivail, la discrétion n'est pas une exigence de ma part.

— Ce n'est pas votre faute, cher professeur. Mais, il est déjà cassé. Les données sont libéré. Ma malchance ! Permettez-moi d'aller de l'avant et de porter, seul, la responsabilité de mon indiscrétion. Mes amis : Face à la réponse insinuante de l'Esprit, j'ai été bouleversé et je me suis dit : Encore un piège des Ténèbres. Mais j'espère que Jésus pourra défaire cela, avec l'aide de saint Antoine. Circonspect et attentif, le professeur écrivait la dictée spirituelle de sa propre main et ma fille, parlait pensivement, avec une « autorité » inhabituelle pour elle. J'ai concentré mon attention sur les mots et j'en ai ensuite discuté avec l'Esprit lui-même, espérant les réfuter un par un. Mais à mesure qu'il se déroulait, cet étrange message me sembla, après réflexion, être le langage d'un Esprit Supérieur. Loin de vouloir tromper, l'Entité a montré à Rivail tous les pièges d'une entreprise de réforme de croyances anciennes et profondément ancrées. Malheureusement, chers amis, je ne suis pas en mesure de le reproduire en couleur. Je ne vous en donne que l'essence, conservée de manière indélébile. L'Esprit de Vérité annonça que le temps était venu de la Réforme religieuse, pour laquelle seul l'homme était nécessaire. Si le premier appel échouait, un autre le remplacerait, car le Dessein de la Providence ne serait jamais à la merci du libre arbitre humain. S'il allait jusqu'au bout, il serait aidé par les Esprits Supérieurs et récompensé après tout, dans l'Autre Monde. Il a décrit les obstacles et les pièges dressés par les Ténèbres sur le chemin du Réformateur. Il ne lui suffirait pas d'écrire les principes fondamentaux de la nouvelle religion : il lui serait essentiel d'affronter le monde et de diffuser la Réforme, en luttant contre des ennemis visibles et invisibles, pervers et traîtres. Il ne lui suffirait pas non plus de posséder de la culture et de l'intelligence ; Il lui fallait avant tout du caractère et du courage. Il montrait en des lignes vives le tableau de l'amertume, des revers, des calomnies, des déceptions, des chocs moraux et physiques et des risques pour la vie elle-même, réservés à l'entrepreneur de la Réforme. Et il a terminé par ces mots inoubliables : « La mission qui lui a été assignée n'est pas la sienne.

« obligatoire », mais « subordonné » à des conditions qui ne dépendent pas des Esprits, mais seulement de l'homme appelé. Seriez-vous prêt à l'accepter avec tous les revers de la persécution ? J'avoue, chers amis, que face à la sombre perspective d'être trahi et battu par des esprits et des hommes maléfiques, j'allais instinctivement aider Rivail en répondant à l'Esprit de Vérité : Non ! Mais je n'eus pas le temps de me taire. Plus agile que moi, le professeur répondit promptement : « J'accepte la tâche de la Providence sans restriction ni réserve. »

Un murmure de joie parcourut le public, et des regards significatifs furent échangés entre les auditeurs.

* * *

Laissant passer le moment d'émotion psychologique provoqué par l'« acceptation » spontanée de Rivail, Carloiti continua :

— Ce n'est qu'après la fin de la séance que j'ai pris connaissance des progrès déjà réalisés. menées par le Professeur dans le domaine du spiritualisme américain. Il m'a modestement parlé de sa situation inattendue : en août 1855, il avait commencé à étudier le spiritisme dans le but d'éclaircir certains problèmes de psychologie, de philosophie et de religion. Il avait l'intention, s'il obtenait un bon résultat, d'ouvrir un cours libre et ouvert au spiritualisme doctrinal, tout comme les comtistes l'avaient fait avec le positivisme et les magnétistes avec le magnétisme. Pour ce faire, j'ai énuméré les leçons des Esprits. Lorsqu'il évoquait, en méditation, l'Esprit de sa vénérable aïeule, Madame Jeanne-Louise Duhamel Rivail, dont nous avons sous les yeux le portrait à l'huile, dessiné par le pinceau de notre estimée artiste, le professeur Amélie Boudet. Il croyait qu'elle était son esprit familier parce qu'il rêvait souvent d'elle. Un jour, chez M. Baudin, alors qu'il s'occupait d'un client, le Guide du Groupe nous a parlé des « Génies » qui protègent et assistent les hommes inspirés. Rivail, sous protection maternelle, a risqué son premier « test d'identité ». Il demanda, maladroitement, si lui aussi, en tant qu'écrivain, bénéficiait de cette faveur invisible. Je m'attendais à une réponse rapide et simple comme celle-ci : « Oui, tu es aidée par ta mère. » J'attendais cette réponse pour deux raisons importantes pour un magnétiste : premièrement, à ce moment-là, je ne pensais pas à un autre Esprit ; deuxièmement, le médium qui opérait à l'époque savait, comme les assistants, que Rivail avait une affection particulière pour le Génie maternel. Le guide, cependant, n'a répondu que « oui ». Le monosyllabe était trop vague. Il a insisté pour avoir plus de clarté et a « fait allusion » mentalement ; la réponse que vous aimeriez entendre, en demandant : « Mon parent ou un ami ? ». Et, non satisfait de transmettre ainsi son désir mental au Guide, il essaya encore d'aider le médium, en utilisant le

vieille arme des Naturistes : la Volonté. « J'ai agi ainsi », m'expliqua-t-il, « à titre expérimental, et c'était la première fois que je pratiquais un travail médiumnique. Je voulais mesurer l'influence mentale du client sur la réaction du médium. Surtout, je voulais découvrir si ma force magnétique valait mieux que la volonté d'une jeune fille de 16 ans, insouciante et joyeuse, qui conduisait Corbelha comme un jouet. » Notez bien : Notre cher Professeur, l'un des plus grands magnétiseurs de Paris...

— Pure louange ! — intervint Rivail.

— . . . croyait à la possibilité de son intervention mentale dans la réponse des Esprits. Cependant, contrairement à leurs attentes scientifiques, puisque seuls les sages affirment que la Table Parlante reflète les pensées de ceux qui évoquent de supposés Esprits, la Corbelha de la Fille Riante a écrit : « Ni parent ni ami ». Rivail a admis, pendant un instant, que le Guide se moquait de lui. Sans abandonner, il éluda habilement la question : « Qui était-il ou elle sur Terre ? » Et la réponse : « Un homme juste est sage. » Ce n'était donc pas l'Esprit maternel. Peut-être était-ce l'Esprit paternel qui animait, sur Terre, un « homme juste et prudent ». Il n'osa cependant pas demander. Une nuit, il écrivait, ici dans son bureau, un chapitre du Livre. J'étais seul, dans cet appartement. Il entendit un léger coup sur cette cloison. L'orateur a pointé du doigt le mur qui séparait le bureau de la chambre. Il a arrêté d'écrire pour mieux écouter. Ne remarquant rien d'autre, il continua à écrire. Et il entendit un nouveau tap-tap-tap, plus clair, plus humain, derrière lui. Un frisson lui parcourut l'échine. Il se leva, une bougie à la main, et examina la cloison des deux côtés. Ne trouvant pas la cause du bruit, ni ne le remarquant plus, il pensa qu'il s'agissait d'un scarabée sous le papier peint ou d'une vibration naturelle du bois. Il est retourné au bureau. Dès qu'il a recommencé à écrire, c'était à nouveau le tap-tap-tap. Pour exclure toute hypothèse autre que spirituelle, il passa un certain temps à examiner le mur et à écouter attentivement. Il a cependant remarqué que le signal était reproduit juste au moment où il essayait d'écrire. Cela ressemblait à un acte de volonté invisible visant à se mettre en travers de son chemin. Puis Madame Rivail revint à la maison. Ayant été informée de l'incident, elle aussi, en entendant le coup-coup-coup, chercha en vain la cause. Cela ne venait pas de la chambre, ni de l'étage supérieur, ni de l'étage inférieur, mais de l'intérieur de la planche, comme si le doigt qui tapait était coincé au cœur du bois. Et cela n'a retenti que lorsque le professeur a repris son écriture. Madame Rivail, dont nous sommes habitués à admirer le sens pratique, proposa à son mari, et il accepta, de suspendre ses travaux littéraires et d'aller se coucher. Au cours de sa veillée, en réfléchissant à la relation entre le bruit et l'écriture, Rivail s'est soudain rendu compte qu'il était parti d'une prémisse correcte sur le mauvais chemin et, de cette façon, se dirigeait vers une conclusion qui

ruinerait la doctrine. Le matin, avant de partir à l'école, il froissait les feuilles de papier qu'il avait écrites la veille, remerciant Dieu de l'avoir inspiré à temps. Et il réforma le chapitre. J'étais convaincu d'un coup d'inspiration mentale. Mais je doutais qu'il y ait un lien entre cela et le tap-tap-tap sur le mur. Le soir, chez M. Baudin, il raconta l'histoire. Le guide de séance lui annonça que le bruit avait été déterminé par celui qui lui avait envoyé l'inspiration. Le coup d'inspiration et le coup porté au mur sont venus du Génie Familial de Rivail, qui était présent et souhaitait lui parler. Pour la première fois, le professeur allait rencontrer, en tête-à-tête, son ange gardien, pour échanger des idées avec lui, peut-être pour organiser une*mode de vie*dans lequel la libre pensée de l'homme ne perturberait pas l'inspiration de l'Ange. Il allait enfin découvrir qui était son génie particulier.

— Veuillez noter que cette première réunion a eu lieu le 25 mars l'année dernière, intervint Rivail.

— Merci pour ce détail important. Il fait donc peu plus d'un an. Puis, évoquant son Esprit Familier, dont il ignorait la personnalité, il le remercia de sa visite de la veille et lui demanda de s'identifier, afin de pouvoir l'appeler par un nom à l'avenir. Et l'Esprit lui répondit : « Pour toi je m'appellerai Vérité. »

—C'est vraiment comme ça que ça s'est passé—intervint à nouveau Rivail. Je ne cherchais pas rien d'autre, dans mes études, que la Vérité. Dans mes prières, j'ai demandé la Vérité à Dieu Tout-Puissant. J'ai tellement demandé qu'elle s'est « personnifiée » pour moi. J'ai demandé à l'Esprit s'il avait animé quelqu'un qu'il connaissait sur Terre. Et il réitéra : « Pour toi, je suis la Vérité. Ce « pour toi » implique la discrétion. Je ne veux pas en savoir plus. » Et je n'ai pas essayé d'en savoir plus.

— Voilà, Mesdames et Messieurs, ce qui est aussi notre devoir : « Ne pas vouloir en savoir plus'. Cependant, permettez-moi de dire : si la Vérité est un nom ou un symbole qui, dans le christianisme, peut s'appliquer à la fois à Jésus et au Saint-Esprit, elle s'appliquera certainement, dans la Religion du Futur, au Représentant de Dieu qui a inspiré Le Livre des Esprits.

- Convenu! — s'exclama Baudin.

- Très bien! — a soutenu Roustan.

—Je dois clarifier ce point—dit Rivail. L'ouvrage, publié aujourd'hui, reflète l'inspiration de plusieurs Esprits Supérieurs avec lesquels j'ai été en relation par la médiumnité de Caroline, Julie et Ruth, comme je vous l'ai déjà dit. Cependant, étant donné l'orientation des thèmes et la recherche de la vérité, il faut conclure que l'œuvre a reçu, en profondeur et dans la forme, l'inspiration de l'Esprit qui, selon ses propres paroles, m'a assisté dans la pensée et représente, pour moi, la Vérité. Parmi nous, qui connaissons la précarité humaine, cela ne servirait à rien, et

même faux, nier que j'ai été inspiré par cette œuvre. En plus du signe de basculement, mentionné par mon ami Carlotti, signe qui m'empêchait de continuer à écrire une thèse que je reconnaissais moi-même bientôt comme étant erronée, j'avais la preuve continue de l'intervention mentale et médiumnique de mon Guide dans la réalisation du Livre. Il n'y eut plus de manifestations du même genre, car elles furent inutiles. Cependant, j'ai reçu des avertissements intuitifs et des instructions directes, ceux-ci par l'intermédiaire des Dames déjà nommées. Ceci étant dit, je suis aussi en plein accord avec Carlotti : si la Philosophie des Esprits, contenue dans Le Livre, triomphe dans la Religion de l'Avenir, comme nous l'espérons tous, la gloire du lancement des principes fondamentaux de la Réforme doit être attribuée, en grande partie, à l'Esprit de Vérité.

— J'apprécie l'éclaircissement et le soutien apportés et je reviens au fil de la discussion. narratif. Je vous racontais la conversation que j'ai eue avec Rivail après la séance historique au cours de laquelle La Vérité, par l'intermédiaire du médium Aline, a confirmé la mission destinée à notre ami. Notez bien : Jusqu'à la date précise du 25 mars 1856, Rivail ne connaissait pas son Génie Familiar. Après avoir réécrit le chapitre critiqué, il demanda à l'Ange s'il pensait que c'était mieux. Notez également : Le professeur n'a pas lu le chapitre en séance ; se référait uniquement aux écrits laissés à la maison. La critique ne pouvait donc pas venir du média. Et l'Esprit lui dit : « C'est mieux, mais je te demande de retarder sa publication jusqu'au mois prochain. » Le mot « publication » a surpris Rivail. Jusqu'à ce moment, il n'avait pas pensé à publier l'ouvrage, qui était destiné à un usage pédagogique. Il demanda donc une explication, que le Guide lui donna : « Je voulais dire : ne le montre à personne avant notre rencontre dans un mois. En attendant, tu peux l'améliorer. Je veille à ton estime de soi. »

— Carlotti reproduit l'épisode avec une mémoire extraordinaire, Rivail a déclaré. Je vous demande cependant la permission pour quelques détails. Lors de la première rencontre avec l'Esprit de Vérité, le 25 mars de l'année dernière, le Guide m'a promis d'être à ma disposition une fois par mois. Il m'a ensuite demandé de ne montrer l'œuvre à personne avant notre prochaine rencontre. Et c'était un bon conseil, car j'ai considérablement amélioré le chapitre. Ce délai n'a cependant pas été respecté par moi. Abusant de la condescendance de l'Esprit de Vérité, je l'évoquai, quinze jours plus tard, pour l'entendre sur l'ouvrage critiqué, et je l'appelai maintes fois hors de saison, dans des circonstances pressantes. Il n'a jamais manqué de m'aider.

— Magnifique détail. Mon intention dans cet épisode est de vous montrer, mes chers Mes amis, en avril de l'année dernière, Rivail n'avait aucune intention de publier le travail en cours. Il était donc loin de s'imaginer comme un homme « appelé » à établir les fondements d'une nouvelle religion.

— Cette idée ne pouvait me venir à l'esprit sans devenir immédiatement, pour moi-même, indigne d'être appelé ainsi — a soutenu Rivail.

— En fait, cela a été une surprise pour lui. J'étais chez Roustan, en cercle intime, entendre parler des événements attendus dans le monde en raison du spiritisme. Ruth's Corbel a agi et, écrivant au sujet des événements à venir, a déclaré : « Et il y aura dans le monde une religion unique, belle et digne de Dieu, guidée par la Vérité. Ses fondements ont déjà été posés. » Après ce temps, la Corbelha s'échappa des doigts de Ruth et, seule, tourna son bec vers le professeur, comme une personne la pointant du doigt, et écrivit : « Rivail, ceci est ta mission ». Abasourdi par cette nouvelle inattendue, liée à son travail en cours, il consulta l'Esprit d'Hannemann le lendemain. Et le Sommaire de l'Homéopathie, sans confirmer ni infirmer la révélation de la veille, lui ordonna de consulter ses propres inclinations et aspirations et de conclure, pour lui-même, s'il avait été trompé. Mais les deux messages lui étaient parvenus par le même moyen et par la même Corbelha. Il était prudent de tirer cette affaire au clair, et il est venu chez moi dans ce but. Face à de telles explications, je me sentais calme. Connaissant le caractère impeccable et les capacités intellectuelles de Rivail, j'ai immédiatement admis qu'il avait été appelé à poser les bases de la Religion du Futur. Et, désireux de prendre part à une entreprise aussi noble. À partir de ce jour, je me suis davantage attaché à Rivail. Je commençai à lui rendre visite fréquemment, à m'intéresser à ses travaux, à l'accompagner aux séances de MM. Baudin, Japhet et Roustan. de discuter avec lui, longuement et en profondeur, les thèses les plus sérieuses du spiritualisme. J'ai ainsi eu l'occasion de me faire progressivement une opinion sur la tâche réformatrice qu'il a courageusement entreprise dans ma maison. Donc je pense que oui. Je puis, en tant que témoin oculaire, vous dire, chers Amis, avec une certitude absolue de cause et sans aucun esprit flatteur, qu'Hippolyte-Léon Denizard Rivail est, en effet, un missionnaire, à qui nous devons tout notre soutien et notre large solidarité. Saluons-le donc à ce titre.

(Applaudissements et applaudissements).

* * *

Rivail reprit la parole :

— Mes amis : Ne nous laissons pas facilement emporter par l'enthousiasme de notre cher compagnon, mon ami de longue date. Surtout lorsqu'il s'agit de communications spirituelles, soyons toujours extrêmement prudents. Il faut observer, beaucoup et bien, et conclure, peu et bien. Nous vivons dans une ère scientifique qui exige des faits et des preuves et se passe d'arguments et d'imagination. Tous

Ce que Carlotti nous a dit dans son discours amical et intéressant est vrai dans le récit abondant, mais la conclusion, bien que soutenue par les paroles des Esprits, est hâtive. Ne voyez pas, mon cher ami Carlotti, dans le mot « hâtif » une offense à votre bon sens. Laissez-moi vous expliquer. Personne n'est missionnaire parce qu'il accepte une tâche d'utilité générale. Tout homme peut, à un moment donné, poussé par la vanité ou l'ambition, accepter des responsabilités au-dessus de ses moyens et, par conséquent, échouer dans son entreprise audacieuse. Nous avons plusieurs exemples de ces échecs dans l'Histoire et, même dans la Chronique du Spiritisme, qui sort seulement maintenant de la phase de curiosité pour entrer dans la phase philosophique, il y a un bon nombre de cas de personnes fascinées, qui se sont laissées emporter par leurs propres vantardises ou entraîner vers le bas par le manque d'examen attentif et critique des communications spirites. L'événement malheureux mentionné par notre ami Carlotti, dont fut victime le regretté et illustre Victor Hennequin, à l'esprit généreux, honnête et humanitaire duquel j'adresse, en ce moment, un souhait cordial de paix : est la preuve robuste et irréfutable de mon affirmation. Un missionnaire, à proprement parler, n'est pas quelqu'un qui accepte et commence, mais quelqu'un qui exécute et termine bien une tâche. Qu'ai-je fait jusqu'à présent pour être déclaré missionnaire ? Rien, ou très peu. Sans aucun doute, j'ai accepté une tâche épineuse. Sans aucun doute, j'ai écrit, sous l'inspiration de mon Guide et à la lumière des messages de plusieurs Esprits Supérieurs, le Livre publié aujourd'hui. J'ai accepté et j'ai simplement commencé la tâche. Selon les Esprits eux-mêmes, qui ont inspiré et dicté l'ouvrage, le Livre d'aujourd'hui n'est rien d'autre que la première page de la Religion du Futur. La réforme ne se fera pas d'un coup, elle se dévoilera petit à petit, au fur et à mesure que l'environnement et le développement de la Nouvelle Idée le permettront, dans dix ou cent ans. Il fonctionnera lentement, luttant contre de puissantes adversités, piétiné ici, altéré là, écrasé à un moment donné, ressuscité à un autre, critiqué par beaucoup, défendu par peu, trahi dans ses propres murs par les faibles au service des Ténèbres. Un missionnaire n'est donc pas quelqu'un qui écrit la première page et qui peut, demain, arrêter d'écrire le reste. Ce sera celui qui, choisi parmi les adeptes de la Réforme, parviendra à donner corps à la Philosophie des Esprits, dont le Livre n'est que l'Introduction. Ce sera surtout celui qui, au cours du développement progressif de la Réforme, aujourd'hui lancée en germe, se consacrera, avec âme et chair, avec cerveau et mains, à la propagande orale et écrite des principes fondamentaux aujourd'hui livrés à l'opinion publique en un millier de volumes. Personne ne sait encore d'où viendra ce missionnaire, ni quelle sera sa nationalité, son sexe ou son âge. Vous pouvez être ici en France, ou vivre dans d'autres lieux, faire partie de nos Groupes ou d'autres Centres Spirites, vous inspirer de nos travaux initiaux ou d'autres sources célestes, car la Religion du Futur sera le résultat d'une Révélation Universelle, sans privilèges pour aucune caste.

ou de race ou de pays ou encore moins de n'importe quel homme. Ce n'est qu'après avoir écrit la dernière page de l'ouvrage qu'elle a été présentée en première aujourd'hui ; seulement après que la Nouvelle École Philosophique à laquelle Le Livre donnera naissance aura été implantée dans le Monde ; Ce n'est qu'après que les principes fondamentaux de la Nouvelle Doctrine Spirituelle auront été universellement propagés avec courage et persévérance que la Postérité pourra dire à l'Histoire avec justice si, dans la mise en œuvre du Spiritisme, fondement de la Réforme religieuse ou base de la Religion de l'Avenir, il y a eu un missionnaire ou plusieurs apôtres de bonne volonté au service de la Providence. Je crois sincèrement à l'hypothèse d'une multiplicité de missionnaires, aussi plausible soit-elle, compte tenu de l'immensité de l'entreprise. C'est pourquoi, chers amis, ne nous laissons pas tromper par de simples paroles, même si elles viennent des Esprits. Ne nous laissons pas emporter par l'encens de l'amitié, même s'il est allumé par un cœur noble comme celui de Carlotti. Il voulait simplement transformer un toast d'un bon ami en un Hosanna à la Cause que nous embrassons. Je vous en suis très reconnaissant. Il me permettra cependant de dire que son jugement me paraît, pour les raisons invoquées, absolument gratuit. Même en tenant compte de la communication faite à votre domicile, par l'intermédiaire de Mademoiselle Aline, tout jugement à mon égard est intempestif. Rien de ce qui a été prédit par l'Esprit de Vérité, dans le message auquel fait référence l'ami Carlotti, ne s'est encore produit. Tout reste à venir. Je reçois donc vos généreuses paroles, non pas comme une sanction de faits accomplis, mais comme un encouragement à mon travail, à ma grande aspiration à servir. Je les reçois comme une avance de soutien moral que je considère comme précieuse, sincère et réelle. Et je profite de vos aimables paroles pour les adresser aux Esprits qui nous ont aidé à planifier Le Livre. Et je profite de cette occasion pour rappeler à mes chers amis, en particulier à Carlotti, que nous sommes tous des missionnaires solidaires dans la tâche de transmettre, coûte que coûte, dans le monde entier, la Philosophie spirite, dont la première page nous a été confiée. Pour ma part, vous pouvez compter sur moi sans restriction : je serai toujours en première ligne, tant que Dieu m'en donnera la force. J'attends de vous la coopération qui vous est possible, non pas à l'arrière-garde, ni dans les galeries, mais à mes côtés, épaule contre épaule, sur la même ligne de responsabilité, au milieu de l'arène de lutte en faveur de la Vérité.

(Applaudissements de solidarité).

9

A la demande d'amis, il demanda à Roustan la permission d'ajouter également quelques mots sur le sujet en question.

— On vous écoute toujours avec plaisir — répondit Rivail.

Avec l'aisance d'un orateur expérimenté, Roustan commença à parler, sans pose ni maniérisme :

— Cité par le professeur Rivail et M. Carlotti Je suis, d'une certaine manière, provoqué à donner mon témoignage effacé des faits. Je suis d'accord avec le professeur sur le sens pratique du terme missionnaire : « Ce n'est pas celui qui part avec une mission mais plutôt celui qui revient, triomphant, après avoir accompli la tâche ».

— C'est ce que je pense — intervient Rivail.

— C'est sans aucun doute la définition d'un maître. Mais, aucune tâche, d'une grave responsabilité, est confiée au premier aventurier qui veut s'en charger, poussé par la vanité ou l'aspiration à la gloire. Si nous, hommes, ne confions les tâches importantes qu'à ceux que nous savons capables de les accomplir de façon satisfaisante, encore moins les Esprits Supérieurs confieraient-ils leur Message, si décisif pour le progrès de l'Humanité, à un homme qui ne serait pas moralement et intellectuellement capable de le transmettre dignement au Monde.

- Très bien! — intervint Baudin.

— Je suis également d'accord que Le Livre n'est que la première page du vrai Philosophie des Esprits Supérieurs. Je connais la majeure partie du texte pour avoir écouté attentivement, lors de nos séances, la lecture périodique de ses principaux chapitres. De plus, en raison de mon habitude invétérée de lire tout ce qui est écrit contre et en faveur du magnétisme et du spiritisme, j'ai une certaine connaissance de la littérature nationale et étrangère sur ces sujets.

— Vous pouvez parler d'une position d'autorité sur les deux sujets — dit Carlotti.

—Je souscris à l'aparté heureux—ajouta Rivail.

— Je crois être quelque peu qualifié, grâce à l'étude théorique et pratique des deux

sciences, pour donner un avis sur la valeur de l'ouvrage, publié aujourd'hui. J'affirme, sans crainte d'exagération : Si le Monde reste avec seulement cette « première page » de la sagesse des grands Esprits, l'Humanité, seulement à travers Le Livre, pourra se libérer de l'obscurité dans laquelle elle se trouve plongée concernant la vie dans l'Au-delà.

— D’accord — dit Baudin.

— La somme des enseignements essentiels, compatibles avec l'heure morale qui passe, c'est indiqué dans Le Livre. Or, comme nous l'a dit M. Carlotti, ce travail de synthèse et de coordination a été discrètement commencé et achevé, en quelques mois, par un ouvrier de la onzième heure. Et cet ouvrier, appelé à des heures inhabituelles, a reçu la plus grande tâche et l'a terminée avant les Pionniers.

- Pardon ! Je viens de commencer, dit Rivail.

— Je suis témoin que l'illustre Auteur du Livre n'a eu recours à aucun document, à aucun rapport personnel, à aucun livre semblable, mais seulement aux enseignements recueillis directement par lui dans les séances spéciales de MM. Baudin et Japhet, et aux inspirations qu'il a reçues dans cette maison amie, venant en grande partie de l'Esprit de Vérité.

- Convenu! — s’exclame Baudin.

— Si les Esprits qui ont illuminé cette œuvre n’étaient pas les premiers à pour en revendiquer l'inspiration, une lecture rapide de n'importe laquelle de ses lignes suffirait à vérifier immédiatement non seulement la transcendance, mais l'originalité du Livre. Je sais que je blesserais la modestie de notre cher professeur en lui disant, après ces considérations, que je suis en désaccord avec lui sur un point : je ne considère pas le jugement de M. Carlotti comme généreux ou hâtif.

- Merci! — dit Carlotti.

— J’ai d’ailleurs mes raisons. M. Carlotti l'a bien gardé,

souvenir, l'année 1850, où il cessa d'être animiste. Je voudrais cependant ajouter quelques détails qui éclairent le récit de l'estimable Magnétiste. Jusqu'en 1847, comme Rivail, Fortier, Clément, Roger, Japhet, parmi les présents, j'étais un adepte de l'Ecole Naturiste, dirigée par le Baron Du Potet, depuis la mort de mon défunt ami Deleuze. Lorsque j'ai fondé, avec d'autres compagnons, la Société de Philanthropie Magnétique, en 1842, dont le nom a été changé, en 1845, en Société Philanthropique et, en 1849, sous ma direction, en Société Magnétologique, notre but était de pratiquer le Magnétisme comme une science positive, visant la santé de ceux qui ont besoin de guérison et qui sont sans ressources financières. Mais au fond, j’étais animiste. Il ne me semblait pas possible de négliger la révélation des somnambules sur l'activité de notre Âme dans le phénomène magnétique. Cependant, j'ai hésité à parler, car d'autres somnambules prétendaient voir le fluide magnétique sortir sous forme de rayons colorés de leurs mains, de leur cerveau, de leurs yeux et aussi de leur

coeur du Magnétiseur. Je suis resté à l’écart, observant et étudiant les deux écoles, espérant fusionner leurs principes fondamentaux en une école éclectique. En 1849, mon attention fut attirée par un ami, M. Charles Renard, sur la plausibilité des enseignements mystiques de Swedenborg, que je considérais alors comme un génie halluciné. M. Renard, après avoir entendu une de mes conférences sur l'action magnétique à distance, donnée à Rambouillet, où il habitait, m'a dit qu'il était sensitif et qu'il avait réussi, comme le Voyant suédois, à entrer en contact avec les Génies qui habitent l'Espace et nous côtoient invisiblement. J'ai immédiatement douté de l'intégrité mentale de M. Renard, mais, en tant que scientifique que je me considérais être, j'ai accepté de lui rendre visite le lendemain pour une expérience. Et j'ai assisté, avec stupeur, pendant son état d'extase, à des phénomènes très étranges, jamais attendus dans une séance naturiste, comme le contact répété sur mon bras par une main invisible, et un murmure glaçant à mes oreilles, par des lèvres immatérielles. Ces phénomènes ne venaient pas de M. Renard ou de sa femme, qui étaient assis de l’autre côté de la table. Je pouvais garder un œil parfait sur eux, car nous opérayons à la lumière du jour. Et l'homme extatique m'a expliqué qui me touchait et me parlait à l'oreille. De retour à Paris, j'apportai de M. Renard une lettre d'introduction pour M. Alphonse Cahagnet, qu'il me dit converti du matérialisme au swedenborgisme, et qui avait d'excellents somnambules capables de provoquer les mêmes phénomènes. Monsieur Cahagnet m'a fait vivre une expérience différente : L'évocation des Âmes des Défunts. Comme on peut le voir dans le 2ème volume de*Les arcanes de la vie future dévoilés*, J'ai demandé à mon père François-Xavier Roustan d'être présent. Adèle Maginot, en extase, me décrivit l'homme aimé qu'il avait évoqué, tel qu'il était de son vivant : De ma taille environ, avec des cheveux gris, un front large, de grands yeux enfoncés, un nez aux narines larges, de larges épaules et une poitrine un peu bombée. J'ai été impressionné par cette révélation de l'Âme préservant, dans un autre Monde, les caractéristiques du corps humain. C’était une nouvelle idée qui brilla dans mon imagination. Tandis que le somnambule me décrivait la silhouette du cher Invisible, je le sentais avec fluidité à mes côtés. Et j'ai entendu, à nouveau, le murmure dans mon oreille et le doux contact sur mon bras. Adèle, dans un luxe de preuves d'identité, m'a également parlé d'autres signes physiques de mon père, comme une plaie ouverte à la jambe gauche et m'a donné la cause du décès : un accident cérébral. Il m'a dit, en me transmettant les paroles de mon père, que ce n'était pas la première fois qu'il me parlait « de manière positive », comme le voulaient les Naturistes. La première était à Rambouillet. Je devins alors un spiritualiste franc, comme Cahagnet et Renard, et continuai, plein d'enthousiasme, mes expériences avec d'autres somnambules et extatiques, obtenant d'excellents résultats.

de plus en plus clair et surprenant. A cette époque, lorsque je fus appelé pour traiter magnétiquement Mademoiselle Ruth Japhet, qui avait alors douze ans, je remarquai qu'elle était une excellente somnambule, sa maladie névrotique étant due à la pure influence des Âmes désincarnées. Dès lors, je me suis consacré à développer les précieux dons de cette jeune femme intelligente, que je considère, sans éloges, supérieurs à ceux d'Adèle Maginot.

- Convenu! — Carlotti intervient.

— Les âmes des morts ont commencé à se manifester à travers elle, après quelques séances. Ils m'ont expliqué la nature de leur nervosité et m'ont indiqué les moyens de la guérir. Complètement rétablie, elle devint une admirable somnambule. J'ai reçu, par son intermédiaire, de nombreuses révélations, tout comme Cahagnet en a obtenues auprès d'Adèle. Avec une différence notable, qui me fait placer les dons de Ruth au-dessus de ceux de Mademoiselle Maginot : à travers Ruth, les Esprits ont toujours soutenu la réincarnation multiple dans ce Monde, dogme que l'école Cahagnet rejette et combat.

— Rejette, intransigeamment — ajoute Carlotti. C'était la raison pour laquelle J'ai quitté la Société des Magnétiseurs Spiritualistes.

— M. Renard, lui, est un réincarnationniste. Je m'en suis convaincu, lorsque, à Paris, lors d'une séance avec la somnambule Angeline De Burlet, cette Dame a évoqué mes vies antérieures, en soulignant l'une d'elles. M. Renard, entrant en crise, me réitéra la même révélation en y ajoutant des précisions : Il avait été mon compagnon dans une de mes existences lointaines et notre rencontre à Ramhouillet n'avait pas été fortuite. Alphonse Cahagnet, cependant, s'appuyant sur les déclarations catégoriques d'Adèle, qui ne parvient toujours pas à se défaire de ses liens mystiques avec le catholicisme, nie la réincarnation, sans aucune raison plausible. C'est Mademoiselle Ruth, à l'âge de quatorze ans, qui un jour a complètement dissipé mon doute.

—Comme le mien aussi—soutint Carlotti.

—Pareil que le mien—dit Rivail.

— Sachant à cette époque, grâce à une publication du docteur Benoit Mur[53], le haschisch ayant, à une certaine dose, le pouvoir de porter une personne « sensible » à l'extase artificielle et à des visions du passé et du futur, je me suis soumis à des expériences en présence de plusieurs magnétistes, parmi lesquels Renard, Cahagnet et Japhet : Et mes hallucinations haschischiennes me confirmèrent, de façon symbolique mais impressionnante, la série d'existences que j'avais en tant qu'habitant de la Terre. C'est à cause de divergences d'opinion sur le dogme réincarnationniste que Renard, Japhet Carlotti, moi-même et de nombreux autres Magnétiseurs Spiritualistes nous sommes séparés de ce groupe.

---

[53]Le Bento Mure susmentionné.

admirable pionnier qu'est Alphonse Cahagnet, véritable introducteur des évocations des Morts dans les séances magnétiques.

—Je suis tout à fait d'accord, dit Japhet.

Ainsi, en 1850, j'étais un fervent partisan de la communication des morts par les somnambules lorsque j'avertissais mon cher ami Carlotti que la réalité, en action magnétique, était plus positive dans l'école spiritualiste.

—Exactement— a soutenu Carlotti.

— J'étais encore responsable de la Société Magnétologique à la fin de 1850, lorsqu'une nuit je fus abordé par le baron De Guldenstubbé. L'illustre Slovène m'a raconté qu'il existait aux États-Unis d'Amérique, avec un grand succès, une nouvelle secte religieuse qui vénérait les morts, les évoquant par des moyens purement mécaniques, indépendamment des somnambules et des extatiques, sous l'action exclusive des mesméristes. Il dit aussi qu'il en avait déjà parlé avec le baron Du Potet et monsieur Herbert, directeurs de l'école naturiste, et avec le marquis Du Planty, de l'école animiste, sans avoir reçu l'attention voulue. Ils pensaient qu'il était peut-être un rêveur. Je lui ai demandé, un peu inquiet, ce qu'il fallait pour réaliser, en France, un procès comme celui des Américains. Il a répondu : « Un cercle de douze personnes, six positives et six négatives. » Il a ajouté qu'il pouvait compter sur quatre ou cinq. J'ai promis de recevoir le reste dans une semaine. Après quelques contretemps, nous avons procédé à la première expérience chez le comte d'Ourche, au commencement de 1851. Parmi les personnes présentes, M. Japhet, Mlle Ruth et ma Dame y ont pris part. Après un certain temps, lorsque nos expériences ont atteint un niveau élevé de positivité, j'ai vérifié non seulement que le nombre de personnes dans le courant magnétique n'avait pas besoin d'être exactement douze, mais que je pouvais toujours obtenir les mêmes effets, en ayant Miss Japhet comme « sensible ». Depuis lors, j'ai tenu chez elle des séances qui continuent encore aujourd'hui et qui remontent au printemps 1851. Je suis donc un vétéran, comme l'a dit le professeur.

— Un pionnier — intervint Rivail.

— Or, depuis les premières communications des Âmes des Défunts, en Rue Tiquetonne, chez M. Japhet et M. Cahagnet, jusqu'aux manifestations actuelles des Esprits Supérieurs, l'Invisible nous a annoncé à plusieurs reprises que le Monde entrera bientôt dans une profonde transformation sociale, politique et religieuse, avec l'Amérique, comme patrie de la Liberté et de l'Égalité devant la Loi, et la France, comme principale héritière de la tradition spiritualiste de la Gaule, jouant des rôles pertinents et combinés dans le drame de cette métamorphose historique, qui se basera sur la découverte des moyens de communication psychiques et physiques entre les hommes et les Âmes désincarnées. Nous tous qui connaissons ces ressources, avons déjà

nous avons entendu de tels avertissements et nous sommes..., j'ose dire au pluriel, convaincus que le temps approche d'une révolution plus imposante que celle de 1789. D'après les révélations, le mouvement de réforme commencé en Amérique et en France englobera l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les Pays-Bas et les Pays-Bas slaves, et aura des répercussions dans les colonies. Le changement social sera notable : il n'y aura plus d'esclaves ni de serviteurs, mais des hommes libres, égaux devant la Loi, frères devant Dieu. Il n'y aura plus de discrimination contre les hommes en raison de leur race. La femme aura le rôle de compagne et non de servante aux côtés de l'homme, la compréhension de leurs missions régnant entre mari et femme et non l'obéissance du sexe faible.

— Qu'il en soit ainsi ! Et, encore, pour nos jours — dit Fortier, qui était il était resté silencieux jusqu'à présent.

— Un soir, chez M. Japhet, alors qu'une demi-douzaine d'amis Tandis que nous parlions des événements à venir, la jeune fille Ruth-Céline, tombant en transe, prit Corbelha et écrivit un message important, dans lequel, entre autres avertissements, il y avait la nouvelle propice, mentionnée par M. Carlotti, que le professeur Rivail était l'homme « déjà chargé par les Esprits de promouvoir la réforme religieuse ». Sans aucun doute, la Réforme religieuse du monde est la plus importante de toutes celles qui se réaliseront sur sa base, inspirée par les Esprits missionnaires, désignés par Dieu pour l'élévation morale, sociale et scientifique de l'humanité. Cet avertissement révélateur, que le Professeur nous présentait sous le couvert moral de son grand sacerdoce, fut donné il y a précisément un an, en avril 1856, et depuis lors, à plusieurs reprises, surtout en l'absence de M. Rivail, il nous fut confirmé. Les Esprits, soit dans la maison de M. Baudin, soit dans celle de M. Japhet, soit dans la mienne, soit enfin dans celle de presque tous les estimés compagnons qui m'écoutent, n'ont jamais nié que M. Rivail soit l'homme "élu" pour la haute et sainte mission qu'il commence à accomplir aujourd'hui.

- Très bien! — a soutenu Baudin.

- Convenu! — ajouta Japhet.

— Mon indiscrétion n'est donc rien d'autre qu'un secret de polichinelle — Carlotti a déclaré.

— Le récit de M. Carlotti n'a servi qu'à corroborer une affirmation des Esprits, déjà répandus parmi de nombreux Croyants. Nous marchons vers les grandes transformations annoncées. Je suis convaincu... j'ose même dire « nous sommes convaincus », que les hommes désignés pour les tâches de réforme, en Amérique et en Europe, sont déjà engagés dans un travail préparatoire, y compris un travail militaire. Si donc les principes moraux de la nouvelle religion, que le professeur missionnaire vient de baptiser du nom de « Religion de l'Avenir », se trouvent en germe,

dans le livre publié aujourd'hui ; Si les Esprits, que nous considérons comme supérieurs au point de vue moral, prétendent qu'il appartient à M. Rivail de recueillir et de diffuser les nouvelles doctrines religieuses, le jugement de notre Ami M. Carlotti, que j'adopte, pour ne pas dire « que nous adoptons tous », ne me paraît ni généreux ni hâtif. Nous, qui croyons sincèrement à la révélation des Esprits, sommes certains que Rivail est un Missionnaire. Il est donc de notre devoir de nous serrer les coudes autour de lui, comme ses fidèles collaborateurs, afin de faciliter l'exercice de la mission que Dieu lui a confiée, la plus glorieuse de toutes celles que d'autres devront accomplir dans les temps à venir, car c'est celle qui a la portée la plus profonde et la plus étendue dans la marche évolutive de l'Humanité. A l'exemple de Monsieur Carlotti, je salue le Professeur Rivail comme un Missionnaire.

Applaudissements. Applaudissements généraux.

10

Poussé par quelques amis, Baudin se leva et dit :

— Je ne sais pas faire un discours et je vous avoue la gêne de parler après orateurs accomplis.

—Mais nous sommes une famille, dit Rivail. Entre frères de même croyance.

— Entre camarades du même bataillon — ajouta Carlotti.

—Je le sais très bien, continua l'orateur. Je n'oserais pas, cependant, si je ne le faisais pas. J'ai estimé qu'il était de mon devoir social de remercier le professeur pour les témoignages d'amitié et d'affection adressés à ma famille. J'aimerais également ajouter quelques informations, ignorées par beaucoup, pour compléter les récits historiques que nous avons eu la joie d'entendre. Raconter des faits me fait me sentir plus à l'aise, car cela enlève à mes mots leur caractère discursif.

— Vous êtes un grand causeur — dit Roustan.

- J'ai été élevé en tant que catholique. Je n'ai jamais eu d'inclination pour les mystères ni les questions religieuses. J'ai passé mon enfance dans les champs à aider mon père, et très jeune je suis devenu chef de famille. Je continue d'être agriculteur et industriel sur une île lointaine, où je suis né et où j'ai l'intention de mourir. Or, en 1853, mes travaux agricoles et commerciaux absorbaient tout mon temps. Du matin au soir, mes pensées et mes actions allaient des champs de canne à sucre à la sucrerie, des plantations de café aux bacs et aux machines, du siège social aux entrepôts d'expédition, ayant à peine le temps de lire les journaux et les magazines du continent qui arrivaient avec un grand retard, parfois de six mois. À la fin de 1853, notre île de la Réunion est en proie à la fièvre de la Table Tournante, que les journaux de Paris et d'autres villes rapportent comme la grande nouveauté de l'époque. Tout le monde était préoccupé par ce fait mystérieux, même les prêtres. Clémentine eut l'occasion d'assister à une expérience chez des amis à Saint-Paul, et, à son retour, elle la reproduisit à la ferme devant moi, les filles et plusieurs créoles brunes, affranchis en 1848, mais toujours nos domestiques. J'ai été impressionné, je l'avoue. Mais l'explication des « sages », selon les mêmes journaux, était qu'il s'agissait d'un phénomène purement « magnétique » et, en

conséquence, d'ordre purement physique. Comme je n'avais pas de temps pour de telles distractions et que je n'en voyais pas d'autre utilité que de recevoir dans le salon, j'ai laissé Clémentine et mes petites filles se consacrer presque tous les jours à la Table Tournante. Par un dimanche après-midi chaud et légèrement venteux, je me suis allongé comme d'habitude dans un hamac sur la véranda pour me reposer un peu de mon travail et lire les journaux français. J'étais plongé dans des intrigues politiques lorsque la créole martiniquaise, la nounou des filles, est venue me dire que le « patron » m'appelait d'urgence à la Table Tournante. Je lui ai répondu que j'étais actuellement occupé à lire sur un sujet qui m'intéressait et que j'espérais donc être dispensé de répondre à l'appel. Et je restais dans un doux balancement, fumant ma pipe, sans détourner mon esprit de ma lecture. Cependant, je n’avais pas terminé l’article lorsque je me suis souvenu de ma cargaison de sucre, en mer, à ce moment-là ; si le voyage s'était bien passé, maintenant libéré des terribles obstacles du Cap de Bonne Espérance, nous nous dirigeons vers l'Atlantique en direction de Nantes. C'est alors que Caroline est apparue à la porte du balcon en me disant : « Papa, viens vite ! » Je me suis assis dans le hamac, d'un bond, mais sans montrer aucune envie de me dépêcher. Caroline, s'approchant de moi, me dit affectueusement, sans son sourire habituel : « Papa, l'Esprit veut te parler d'urgence. Il dit que c'est une affaire très sérieuse. Il t'apporte des nouvelles de Bois-Rouge. » Eh bien, c'est précisément à ce bateau que je pensais lorsque j'ai été interrompu par la Fille. Et j'ai immédiatement pensé, comme tout magnétiseur : « Qui sait si ma pensée a été captée par le cerveau de Clémentine, qui a souvent vibré à l'unisson du mien ? Ou par celui de Caroline, très en phase avec moi, ou même par Martinique, ma vieille Mère Noire ? » Déguisant la supposition, mais voulant la vérifier pour mon futur gouvernement, j'ai répondu à ma fille : « Eh bien, ma chère, voyons si cet Esprit sait vraiment quelque chose sur notre navire. » Et, lui tenant la main, en silence, j'atteignis la salle de couture où le groupe familial était réuni. Personne n'a prononcé un mot. Ils gardèrent un silence funèbre. Je me suis assis à côté de Clémentine, après avoir placé une chaise à côté de la mienne pour Caroline. Et me donnant un air condescendant avec la plaisanterie, j'ai demandé à la petite table de roseau : « Alors, cher Esprit, que veux-tu me dire que je ne sache pas déjà ? » Et le Conseil frappa rapidement : « Je suis le capitaine Regnier, commandant du Bois-Rouge ». J'ai répondu : « Très bien. Qu'êtes-vous venu faire ici, mon Commandant ? Avez-vous laissé votre corps endormi sur le navire ? » Et l'Esprit répondit avec le pied de la Table : « Le Bois-Rouge a coulé sur les récifs de la Baie de Simon il y a dix jours. Nous avons tous péri. Nous n'avons pas pu sauver le navire malgré la bravoure de mes marins. C'est ainsi que Dieu l'a voulu... » Malgré mon incrédulité invétérée, toujours en train de supposer des blagues, j'étais inquiet. Cependant, gardant un esprit fort, j'ai répondu : « Si c'est le cas

C'est vrai, je déplore ce qui s'est passé, je regrette profondément sa mort et celle des braves marins. Ne le prenez pas mal cependant si, pour prier pour votre âme et celle de nos marins, j'attends la nouvelle officielle du désastre. L'Esprit m'a répondu par ces mots : « Les nouvelles officielles ne viendront qu'à toi. » dans quatre mois. Ensuite, si Dieu le permet, je reviendrai ici, si on m'appelle, pour vous donner des détails sur le naufrage, si cela vous intéresse toujours. Et le Conseil fut alors repris par un autre Esprit, qui discutait de nouvelles questions. Il n'est pas difficile, Mesdames et Messieurs, d'imaginer comment nous vivions pendant l'absence de nouvelles précises du Bois-Rouge. Je dis « exact » pour officiel. Ma femme soutenait le naufrage avec une intuition ferme, et moi, doutant de moins en moins des paroles du Commandant. La Martinique, indiscrètement, prit sur elle de répandre la nouvelle dans toute la ferme, invitant les noirs à prier pour nos marins. Étant donné notre position de relative importance, je n'exagère pas en disant que l'île entière, et même celle de Maurice, étaient au courant de « l'avertissement spirituel » donné par notre conseil. Interrogés par des amis, ma famille et moi-même avons été contraints de raconter la révélation. Et chaque auditeur, soutenu par nos paroles, a porté la nouvelle aux autres, en y ajoutant des rumeurs. sans fondement et fantaisiste. Le vicaire de Saint-Paul, notre vieil ami, vint en personne s'enquérir de l'affaire, et, paternellement, comme à son habitude, il nous avertit qu'il était fort possible que ce fût une ruse du Diable pour me démoraliser devant le monde, en ridiculisant ma famille : « J| on murmure là-bas que vous êtes à moitié fou... ». De son point de vue paternel, il serait opportun que nous cessions de jouer avec la Table, d'autant plus que, expliquait-il, « les évêques, sur le continent, interdisaient déjà aux catholiques de pratiquer le spiritisme américain. Imaginez donc la stupeur de l'Île lorsque, quatre mois plus tard, la nouvelle officielle du naufrage du Bois-Rouge nous parvint, survenue à l'heure et à l'endroit précis indiqués par l'Esprit ! Il était absolument impossible à quiconque sur l'Île d'avoir connaissance d'un tel fait dix jours après les faits, à un endroit presque innavigable et presque aussi loin de nous que Paris. Dès lors, profondément ébranlé, je pris le spiritisme au sérieux face à l'opinion catholique de l'Île, qui commença à regarder ma famille de travers, comme si elle était damnée. Ce fait provoqua un profond bouleversement dans le rythme routinier de notre vie insulaire, raison pour laquelle je le considère comme providentiel. Avec le vicaire en tête, qui nous qualifiait paternellement de paroissiens possédés et désobéissants, nous commençâmes à être la cible des critiques les plus virulentes. Par les fidèles obéissants, qui constituaient la majorité de la population. Des personnes malhonnêtes, par pure déloyauté commerciale et désireuses de m'éloigner de la concurrence, en sont venues à m'accuser d'être responsable du naufrage, provoqué intentionnellement par moi dans le but de nuire à une compagnie d'assurance.

marins. Non, ils ont hésité à dire que j'avais payé le capitaine Regnier pour couler le navire afin de toucher une assurance sur des marchandises inexistantes dans les cales du navire. Un petit journal de l'Île a même suggéré que, selon les experts, Bois-Rouge « tombait dans la pauvreté » et avait été assuré à un prix trois fois plus élevé que le prix réel. À l'intérieur même de la ferme, les anciens esclaves, méfiants quant à la santé mentale de ma famille, exécutaient des prières batuqueiras dans la cour, avec des danses et des chants idolâtres autour des feux de joie, pour éloigner les âmes des marins morts assoiffés de vengeance. L'institutrice des filles, qui venait à la ferme tous les deux jours, leur dit au revoir avec peur et répandit la nouvelle que Clémentine et Martinique étaient des sorcières. Face à l'hostilité générale, je commençai à diriger personnellement les séances de spiritisme et à prêcher la vérité sur les Morts à mes interrogateurs.

* * *

— C’est alors que, dans cette nouvelle phase de notre travail, nous avons été introduits à, pour la première fois, remplaçant d'autres esprits familiers, notre guide actuel, dont nous n'avons jamais obtenu le véritable nom dans aucune de ses incarnations. L'île de la Réunion, comme vous le savez, est une terre avec le meilleur climat du monde. Selon notre guide, il s'agit d'une île qui surplombe le continent submergé de la Lémurie.[54], donnant raison à nos poètes créoles, qui croient qu'il existait réellement un paradis terrestre. Les vents y soufflent constamment et avec une douceur typique de l'Eden. Les températures les plus froides alternent avec les plus chaudes, même pendant les courtes saisons non hivernales. Pendant la journée, la mer argentée et émeraude qui entoure ce jardin flottant envoie ses brises vers la terre qui s'élève jusqu'aux hautes montagnes enneigées. Pendant la nuit, le souffle parfumé des forêts descend des montagnes enneigées et traverse les ravins et les champs, atteignant de grandes distances jusqu'à la mer. Les flûtes et les passagers qui se dirigent vers l'île ressentent, de loin, ces ondes aériennes chargées de l'arôme apaisant des fleurs d'oranger ou des odeurs miellées émanant des sucreries. À notre tour, nous recevons la brise marine, qui atteint les sommets des forêts et se parfume de nos essences en traversant les champs de canne à sucre et en gravissant les pentes des caféiers. Ce rythme respiratoire de notre île a créé des légendes et inspiré des poètes, et a conduit les premiers géographes à la diviser en deux parties, la zone des vents ascendants et la zone des vents descendants, zones qui varient en position selon que la brise marine prévaut pendant la plus longue période de l'année.

---

[54]Nom donné à un continent que certains chercheurs supposent avoir existé au sud de l'Asie et auquel il serait relié, ainsi que, par l'intermédiaire de Madagascar, au sud-est de l'Afrique. C'est la terre des anciennes Rutas, comme le mentionnent les traditions initiatiques. Emmanuel, dans***Sur le chemin de la lumière***fait également référence à ce continent.

toujours humide et pleine de pluie, ou la brise de terre, toujours onctueuse et pleine d'essences aromatiques. Or, précédant la brise qui descend en vagues invisibles vers l'océan agité, passe à travers nos champs, dans le bref calme qui marque le changement de direction des vents, un souffle très doux que l'Île, par la bouche de ses poètes, appelle Zéphyr. C'est le surnom donné par Clémentine à notre Esprit Familial, car, lorsqu'on lui demanda un nom pour l'évoquer, il répondit : « On m'appelle par ce que je suis : le Zéphyr de la Vérité. J'annonce la descente prochaine des effluves célestes qui rayonneront la Vérité à travers le Monde. »

* * *

— Une nuit, de façon inattendue, Zéphyr nous dit : « Vous partirez bientôt à Paris. Baudin arrangera ses affaires ; Emile entrera à l'École navale ; Caroline et Julie prendront des professeurs plus compétents et... trouveront leurs fiancés ; Et moi, Zéphyr, je chercherai à contacter un vieil ami et chef de notre époque druidique. À ce moment-là, nous n'avions jamais rêvé de venir en France. Mes affaires sur l'île exigeaient une vigilance personnelle constante. Je n'avais personne de compétent et de absolument digne de confiance à qui confier l'administration du moulin et de la ferme. Compte tenu de la distance et de la lenteur de la traversée, malgré le fait que nous disposions déjà d'une navigation moderne à vapeur, mon absence ne pouvait être inférieure à un an. L'idée d'un tel voyage était donc irréalisable. Cependant, à partir de cette communication spirituelle, notre désir de venir sur le continent devint constant, croissant, obsessionnel. Quelques jours après l'avertissement de Zéphyr, je reçus une proposition commerciale de Paris qui m'offrait l'opportunité d'entreprendre ce voyage : la concurrence du café et du sucre brésiliens s'intensifiait de jour en jour, menaçant de faire du Havre un rival de plus en plus puissant pour Nantes. Le gouvernement de Sa Majesté souhaitait connaître l'avis de certains producteurs coloniaux, et je fus nommé parmi eux. Et nous voilà arrivés en avril. 1855, il y a exactement deux ans. Nous emmenions Zéphyr avec nous, ou, comme le dit Clémentine, Zéphyr nous emmenait avec lui. À bord, durant le long voyage, nous fîmes quelques adeptes parmi les passagers et les officiers, qui vinrent dans notre cabine pour parler avec le Guide. Le capitaine, qui était déjà une vieille connaissance, devint mon ami et me présenta, à Paris, à Madame de Plainemaison, sa parente. Après cet exposé, un vrai casse-tête pour vous...

— Non pris en charge ! — intervint Carlotti. Très intéressant.

- Au contraire! — dit Rivail. Très curieux et instructif. J'ai ignoré

de tels détails.

— Les bons amis qui m'écoutent peuvent-ils évaluer la valeur que nous leur donnons ? à l'épisode suivant : Un jour pendant la séance, Zéphyr se fit attendre un peu et Caroline, les doigts sur la toupie, l'attendait en fredonnant la Marseillaise. Lorsque l'Esprit se manifesta, il commença à tapoter le crayon sur l'ardoise, au rythme de l'hymne national français, comme pour accompagner la Fille, qui, si enthousiaste, commença à le chanter à voix haute, en coopération avec Julie. Nous avons suivi la marche triomphale de tout notre cœur et, après avoir terminé le dernier couplet, le crayon a écrit : « Notre jour de gloire est arrivé. » Ne comprenant pas la portée de la préposition, qui permettait plusieurs significations, j'ai demandé à Zéphyr de m'expliquer. Et le « Roc » griffonna : « Nous aurons enfin la compagnie de notre vieux chef druidique. » J'ai demandé à l'Esprit : « Celui que tu pensais rencontrer à Paris. » Réponse : « Oui, lui-même, en personne. Tu l'amèneras ici. Caroline l'attirera... » Notre guide aimait plaisanter. Nous avons supposé qu'il serait le prétendant de la jeune fille. J'ai insisté : « Pouvez-vous me dire son nom pour mon gouvernement ? » Et le « Roc » écrivait, en soulignant, syllabe par syllabe, entre tirets : « AL-LAN –KAR-DEC » Le nom était si étrange que nous continuions à douter du sérieux de la communication. Alors j'ai demandé : « Arabisme ou blague ? » Réponse : « La vérité ». Lorsque, quelques jours plus tard, j'eus le plaisir d'inviter Monsieur Rivail à assister à nos travaux spirituels, j'étais absolument loin d'imaginer que j'ouvrirais mon humble demeure à l'ancien Pontife druidique qu'il était. Il me semble donc, chers amis, face à de tels faits, que Carlotti n'est pas du tout hâtif lorsqu'il considère le professeur Rivail comme un missionnaire.

La société a applaudi chaleureusement l'orateur.

La nuit avançait vers le milieu. Certains invités ont pensé à partir, les Dames se lèvent. Mais, Ermance Dufaux, médiumisée, debout dans le salon, leva le bras dans un geste élégant et autoritaire d'attention. Un mouvement de curiosité entoura la jeune femme. Beaucoup savaient qu'elle était médium. Ermance, lorsque le silence se fit, parla d'une voix claire et lente :

— Chers camarades : Paix et joie ! Nous avons écouté attentivement les paroles d'informations mutuelles et d'amitié échangées ici, en cette nuit mémorable pour nous les Esprits. Nous sommes ravis de vous voir partager le sentiment de solidarité non seulement autour de notre Philosophie, que Le Livre des Esprits inaugure aujourd'hui sur Terre, mais aussi autour de la personne qui a reçu de nous la mission de le publier. Ma voix interprète, en ce moment, la pensée collective et l'affection de nombreux Esprits, qui partagent cette célébration. Nous sommes tous heureux. Et, en leur nom, que,*avec tout le respect que je vous dois*, nous entrons dans le débat. Nous avons entendu, clairement annoncé et prouvé, l'exposé d'une thèse selon laquelle, bien que

ancienne, elle ne cesse d'être avancée dans l'instant qui passe, et que nous nous permettons d'exprimer ainsi : Là où règne la Main de la Providence, celle du Hasard n'agit pas, et la Providence se manifeste à travers les événements. Voici une thèse que beaucoup de gens, même parmi les spiritualistes, rejettent comme invraisemblable. Cependant, la thèse de la prophétie est généralement acceptée, ce qui, en apparence matérielle, est un fait des plus incroyables et des plus inexplicables. Or, si un événement futur, c'est-à-dire éloigné dans le temps, peut être prédit par l'homme, dans des conditions médiumniques ou magnétiques données, c'est parce que cet événement obéit à des lois. Lois qui régissent les événements. La thèse de la Providence est également acceptée parmi les spiritualistes. Il est logique que, si elle existe, elle ne puisse se manifester qu'à travers des événements. De là l'origine de la première thèse que nous avons énoncée et défendue lors de cette réunion, avec beaucoup de discernement. Dans les événements de la vie quotidienne, le véritable sage, qui est à notre avis l'homme de la Foi, et le véritable savant, qui est l'homme de la Technique, peuvent, s'ils le veulent, toujours découvrir le fil d'une Cause Providentielle, bien qu'apparemment matérielle : Tout événement provient d'un antécédent qui à son tour procède d'un autre dans la chaîne ininterrompue qui va à la Cause Providentielle. L'homme immature, cellule de la Masse Ignorante, a des difficultés dans son processus primaire de compréhension. Cependant, il n'ignore pas, par le sentiment, que tout ce qui nous arrive vient de la Volonté Divine. Vous, en revanche, qui êtes plus avancés dans la compréhension, entrevoyez déjà les lois qui régissent les événements. Vous savez déjà que, lorsqu'on observe les événements quotidiens, il est essentiel de ne pas oublier deux choses en particulier : d'une part, le Libre Arbitre et, d'autre part, le Progrès. Il est en effet essentiel de toujours garder à l'esprit ces deux facteurs qui conditionnent les événements. Dans le cas dont vous parlez, celui du missionnaire, il n'est pas rare que l'homme, de son plein gré, transmette à quelqu'un d'autre la tâche qui, selon la Loi du Progrès, lui reviendrait de droit. Cela arrive lorsque, par exemple, en demandant et en obtenant une certaine expérience charnelle dans la Vie Invisible, l'homme se retire volontairement, au moment de l'épreuve, par peur ou par faiblesse de volonté. Il n'y a pas de crime en retraite. Il y a cependant un retard dans le progrès spirituel. Cependant, et c'est là l'importance de la thèse, la retraite ne constitue jamais une surprise pour la Divine Providence et la connaissance de celle-ci parvient par la chaîne spirituelle, selon une discipline hiérarchique, au Guide de l'homme qui va échouer. La force morale de chaque créature est scientifiquement connue de son Guide. Et c'est précisément avec les retraites et les avancées des hommes, sous la surveillance des Guides, qu'opère le réseau extrêmement compliqué des Desseins de Dieu, un réseau qui, dans la Mer de la Vie, entraîne les hommes vers leur destinée, qui est la perfection de l'Âme. Pour nous qui, en raison des circonstances, avons dû partager avec vous la même tâche d'amélioration dans le temps présent, c'est une source de satisfaction de voir qu'il n'y a eu aucun désaccord entre vous,

qui sont ici, aucun recul dans les missions qui leur sont confiées. Chacun à sa position importante — car il n'y avait, je vous le dis, aucune position insignifiante parmi vous, chacun, nous le répétons, utilisant son libre arbitre sans peur ni tiédeur, tous ont accepté les tâches et ont rendu justice à la Loi du Progrès. Tous répondent à nos attentes comme prévu. Ces paroles ne contiennent pas de louanges, mais l'approbation des Guides que nous entendons interpréter. Cependant, comme vous pouvez le constater vous-mêmes, ce qui a été réalisé jusqu'à présent est loin du but que vous êtes censé atteindre. Il leur reste encore beaucoup à faire jusqu'à la limite préétablie pour chacun. Une seule existence ne leur suffira pas. Jusqu'à présent, ils ont appris. Et nous utilisons le verbe dans le sens platonicien de se souvenir. Désormais, leur devoir est d'être apostolique. Et nous utilisons le verbe dans le sens chrétien. Il est impératif pour la diffusion de la Philosophie des Esprits, exposée dans Le Livre, que vous mourriez en vieillards et que vous vous réincarniez en hommes nouveaux, dans cette même existence. Les Apôtres du Spiritisme doivent renaître mentalement et moralement. Seuls ceux qui renaissent de cette manière peuvent s'appeler spirites. Si vous ne vous régénérez pas mentalement et moralement, vous n'établirez pas le Royaume des Esprits sur Terre, remplaçant le Royaume des Dieux. Heureusement, nous n'avons pas besoin de leur rappeler qu'ils ont été appelés, avec beaucoup d'autres ; témoin du passage de l'Esprit de Vérité à travers notre planète, Mais; Il faut leur dire, en guise de simple avertissement, qu'ils ont été choisis, avec quelques autres, pour ce témoignage. Or, pour témoigner de la Vérité, il ne suffit pas d'être choisi, il est essentiel d'être marqué. Et cela ne dépend pas de notre volonté. C'est vous qui devriez vouloir être marqués. En d'autres termes : Chaque personne doit devenir, aux yeux du Monde, un être nouveau, une entité régénérée, afin que les hommes qui seront appelés et choisis par Le Livre des Esprits voient, dans l'exemple vivant de leurs Apôtres ; que le Spiritisme vienne engendrer à nouveau des Enfants de Vérité. Reste donc pour eux la partie la plus difficile de l'épreuve qu'ils ont acceptée : « Vivre en spirites ». Il est de leur devoir d'incarner dans leur vie quotidienne la Philosophie révélée par la Vérité. Le professeur Rivail a donc raison : ce qui a été fait jusqu'à présent n'est pas suffisant. Recueillir et compiler des enseignements, précieux parce que vrais, est, sans aucun doute, un service pertinent, digne de grâces spirituelles, qui sont le salaire des Âmes de la Foi, qui ne manquera jamais dans le règlement des comptes des hommes, devant le Tribunal de la Providence. Mais, de même que la grossesse et l'accouchement ne suffisent pas à une Femme pour avoir la gloire d'être Mère, au sens le plus élevé du terme, puisque seule une femme qui élève son enfant est une vraie mère, de même l'élaboration et le lancement de la Philosophie des Esprits ne suffisent pas à l'Apostolat spirite. Pour ne pas faillir à sa mission, il doit pratiquer cette Philosophie, prêchant ses enseignements non seulement par des paroles mais surtout par des exemples. Et nous leur annonçons ; cher

Camarades, cet apostolat ne sera pas une bataille de fleurs mais d'épines. Présenter la Vérité à travers un livre est une chose ; la défendre, sur le champ de bataille, en est une autre. Allons maintenant, vous et nous tous, à l'arène, comme vous l'a dit le professeur Rivail. Soyons réalistes ; sur Terre et dans l'Espace, des bêtes et des gladiateurs. Hommes et Esprits; qui nous écoutent dans cette maison, ont tous été convoqués ou invités au combat qui sera appelé, dans l'Histoire, la Bataille de la Vérité. Nous ne devons pas la craindre ni la fuir, mais savoir que la bataille sera terrible et que nous la gagnerons à la fin. Que gagnerons-nous ? La question est futile. Nous savons que nous devons vaincre le principal ennemi de la Vérité : le matérialisme. Alors battons-nous ! Chacun de nous dans notre secteur, battons-nous tous ; sans hésitation, l'opposant Rancor. Battons-nous tous ; sans peur, la Routine retardée. Combattons tous ; sans refroidissement, la chasse. Mais; Dans le combat, n'utilisons que les nobles armes des Chevaliers de la Vérité : Humilité, Prudence, Tolérance, Persévérance. Oui, ce sont nos armes. Dans la bataille de la Lumière contre les Ténèbres, seuls ceux de l'Évangile sont autorisés. Revenant au sujet abordé lors de cette réunion, nous disons : celui d'entre vous qui apporte le plus le Spiritisme aux hommes ; ce sera le véritable missionnaire de la Vérité sur Terre. Donc, cela n'a pas encore été marqué. Nous invitons celui qui nous a récemment promis d'être à l'avant-garde des soldats à faire le premier pas en avant ; celui qui a reçu et accepté la tâche d'écrire en langage humain et universel la première page de la Philosophie des Esprits ; qui sera, en effet, la base de la Religion du Futur, qui commence à cette époque. Si celui-là le donne ; comment nous comptons; si nous marchons avec courage, comme nous l'espérons ; si elle ne vacille pas comme nous l'espérons ; Vous bénéficierez certainement de notre soutien de flanc et d'arrière-garde pour vous protéger de l'attaque invisible des Esprits Arriérés. Et s'il atteint triomphalement le dernier souffle de la vie matérielle, il obtiendra la Bénédiction de la Providence et la Reconnaissance de la Postérité. Avec lui, marchez résolument ; ceux qui nous écoutent ! Ce n'est pas un ordre rhétorique que nous vous transmettons. Vous savez que dans les événements qui nous sont confiés ; Ce n'est pas le hasard qui commande. Messieurs de la Vérité, en avant !

* * *

Un court silence s'installa. Ermance versa deux larmes sur son visage rouge et brûlant après la véhémence des derniers mots. Ses lèvres tremblaient tandis qu'il parlait à nouveau :

—La prière que vous venez de dire nous a profondément touché, cœurs. Nous la suivons avec ferveur ; y ajouter des pensées

que nous résumerons en ces mots.

Seigneur ! Nous savons que nous avons été appelés sur Terre et dans l'Espace pour la grande Bataille de la Vérité. Nous reconnaissons notre devoir, mais nous sommes faibles et la tâche est immense. Encourage-nous à Te servir ! Si nous faiblissons un instant, ressuscite-nous ! Si nous tombons par négligence, relève-nous ! Ne nous laisse pas retomber dans la captivité de l'Orgueil, de la Cupidité et de l'Égoïsme ! Libère-nous, Seigneur, de ces sombres chaînes du Mal, même par la Douleur ! Seigneur, alléluia !

— Qu'il en soit ainsi ! — s'exclama Rivail.

— Qu'il en soit ainsi ! — répétèrent-ils tous.

— Maintenant, chers camarades, je prends congé, en vous souhaitant courage et succès. Et il s'appelait : Louis de France.

* * *

Lorsque les derniers invités furent partis, après onze heures, Gabi éteignit les lumières de l'appartement et alla directement se coucher, laissant Rivail dans le bureau, assis au bureau en chêne, sous la lumière vacillante d'une bougie. Il prit un carnet, déjà en partie écrit et portant le titre *Souvenirs* et commença à écrire : « Aujourd'hui, enfin, 18 avril 1857, je peux dire que j'ai lancé l'œuvre la plus importante de ma vie pour l'immense bienfait qu'elle apportera certainement. Et cela, je le dois... » Il tint la plume un instant et, sortant du tiroir central un classeur en cuir marron, bourré de papiers écrits, il le détacha et se mit à chercher parmi les feuilles volantes le message qui lui était venu à l'esprit en écrivant « Je dois ». Il y avait cette note en marge : « De Zéphir, le 5 janvier 1857, date à laquelle j'ai remis le manuscrit du Livre des Esprits à Madame Dentu. » Évoquant mentalement l'Esprit bienveillant qui le lui avait donné, il continua d'écrire après le mot « Je dois » : « ... Tout d'abord, à toi, cher Ami, cher Compagnon d'antan. Je veux laisser tes paroles transcrites ici, en gras, en gras » : « Mais quoi ! La Vérité ne sera pas connue de sitôt, ni crue par la majorité avant de nombreuses années. »

« Vous ne verrez dans cette existence que l'aube du succès de cette œuvre. » « Devoir retourner sur Terre, réincarné dans un autre corps, pour achever ce que vous commencez à peine à faire. »

« Ce n'est qu'alors que nous verrons les premiers fruits de la semence que Le Livre des Esprits répandra dans le monde entier en pleine moisson. »

« Vous n'aurez désormais que des envieux et des concurrents qui tenteront de vous dénigrer et de vous contredire. Mais ne vous découragez pas ! Ne vous inquiétez pas pour les

quoi qu'ils disent ou fassent contre ! Continuez le travail ! « Continuez à travailler sans relâche pour le progrès de l'Humanité ! »

« Tant que vous persévérez sur le chemin du Bien que vous avez emprunté, vous serez fortement soutenu par les Esprits bienveillants et les serviteurs de la Vérité. »

Au début de l'année dernière, j'ai promis mon amitié à ceux qui, au cours des Enseignements, se sont comportés de manière appropriée en toutes circonstances. L'année vient de s'achever. Je veux tenir ma promesse en vous annonçant : vous avez été choisis.

* * *

Rivail ajouta alors ces mots :

— Merci encore une fois, cher ami. Je n'ai pas fait plus que mon devoir de sois digne de ton estime et de la confiance de mon Guide. Si j'ai agi correctement, je vous dois beaucoup, cher frère. Vous m'avez guidé dans les premiers pas. Il m'a amené les premiers instructeurs. Il m'a fait découvrir la vérité spirituelle. Il m'a montré quelques vieilles pages de mon passé. Et maintenant, dans ce message fraternel à la fin de notre cours, révélez un peu de mon avenir. Merci pour tout, merci mille fois ! Je crois, comme vous, que je ne vivrai pas assez longtemps dans ce corps déjà brisé pour voir le triomphe de la vérité spirite. Je serai satisfait si je peux résister, comme vous me l'annoncez, au développement germinal de la Philosophie que nous commençons à planter sur la Terre aujourd'hui. Le champ appartient à certains, la récolte appartient à d'autres. Ainsi parle l'Évangile. Plus d'une centaine d'exemplaires du Livre des Esprits ont déjà été vendus ce premier jour, soit donnés, soit vendus. Chaque volume sera un grain de vie nouvelle jeté dans le cœur d'un vieil homme. Si quelques graines tombent dans des cœurs mûrs, il y aura certainement des résurrections glorieuses. Mille deux cents graines de Vérité seront semées dans le sol de l'Opinion. Si une seule feuille apparaît, nos efforts n'ont pas été vains. Vous avez promis au début des Instructions d'aider ceux qui luttent. Tu sais que j'ai fait de mon mieux. Je me réjouis de voir que toi aussi tu as tenu ta promesse de chérir ceux qui luttent. Je chérirai votre estime... Vous m'écoutez ? L'horloge sonne minuit. Je sens que quelqu'un m'alerte silencieusement. Au revoir cher ami !

* * *

Rivail referma le dossier en cuir marron sur le carnet écrit et, en se levant, il entendit une voix :

— À bientôt, mon ami !

— À bientôt — répondit-il.

Et, chandelier à la main, il se dirigea vers le lit, sur la pointe des pieds, pour ne pas réveille-toi Gabi.


LUZ ESPÍRITA
www.luzespirita.org.br